

Université de Montréal

Avoir des bibittes dans son traîneau
suivi de
Suivre à la trace trois « animots » du bestiaire de Jacques Derrida

par
Vincent Royer

Département des littératures de langue française
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maître ès arts (M. A.)
en littératures de langue française

Août 2006

© Vincent Royer 2006



AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

Avoir des bibittes dans son traîneau

sui*vi* de

Suivre à la trace trois « animots » du bestiaire de Jacques Derrida

Présenté par :

Vincent Royer

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Marie-Pascale Huglo

Présidente-rapporteuse

Catherine Mavrikakis

Directrice de recherche

Ginette Michaud

Codirectrice

Éric Méchoulan

Membre du jury

Mémoire accepté le 20 décembre 2006

Sommaire

Avoir des bibittes dans son traîneau

L'œuvre a la forme d'un recueil de contes où chacun des narrateurs est un objet qui raconte ce qui lui arrive à partir de son point de vue. Tout en appartenant au monde des humains, ces objets font à tour de rôle la rencontre d'un insecte. Les contes se résument ainsi : un porte-bonheur raconte l'histoire d'un être humain qui se métamorphose en automobile et qui est obsédé par la stridulation d'un grillon ; victime d'un complot, une moustiquaire est accusée d'être l'amante d'un perce-oreille ; au centre d'un jardin zoologique, un thermomètre devient le refuge d'une mouche qui y pond ses œufs ; finalement, un ordinateur se fait piquer par un moustique avant d'être sacrifié au nom du progrès.

Mots-clés : Littérature, Contes, Insectes, Objets.

Suivre à la trace trois « animots » du bestiaire de Jacques Derrida

La ligne que suit cet essai se situe à la croisée des deux formes contradictoires du verbe latin *inseco*. La première forme signifie couper, tailler, tandis que la deuxième signifie raconter, enchaîner. Cette contradiction, à l'origine du mot *insecte*, justifie le choix des figures animales puisqu'elle est inhérente dans les textes où figurent les fourmis (« Fourmis »), le ver à soie (« Un ver à soie ») et le demi-deuil (« Circonfession »). Cet essai tourne donc autour des endroits où il y a une coupure-non-coupure dans la langue de Derrida, c'est-à-dire là où ces trois textes parlent de l'*inseco* entre les animaux et les êtres humains, entre l'homme et la femme, entre voir et savoir.

Mots-clés : Littérature, Philosophie, Fourmis, Ver à soie, Demi-deuil.

Abstract

Avoir des bibittes dans son traîneau

This work is composed of a series of tales in which each narrator takes the form of an object that recounts events from its point of view. Belonging to the humans' world, each of these objects meets an insect. The tales could be summarized in the following way : a lucky charm tells the story of a human being who turns into a car and who is obsessed by a cricket's stridulation ; victim of a plot, a window screen is accused of being an earwig's lover ; in the middle of a zoological garden, a thermometer becomes the refuge of a fly that lays its eggs there ; finally, a computer is stung by a mosquito before being sacrificed in the name of progress.

Key words : Literature, Tales, Insects, Objects.

Suivre à la trace trois « animots » du bestiaire de Jacques Derrida

The path this essay follows is situated at the nexus of the two contradictory forms of the Latin verb *inseco*. The first form means to cut and the second means to tell, to link. This contradiction, going back to the origin of the word *insect*, justifies the choice of animal figures because it is inherent to the texts where appear the ants (« Fourmis »), the silkworm (« Un ver à soie ») and the marbled white (« Circonfession »). Thus, this essay revolves around a cut-no-cut in Derrida's tongue, that is to say where these three texts talk about the *inseco* between animals and humans, between man and woman, between seeing and knowing.

Key words : Literature, Philosophy, Bestiary, Ants, Silkworm, Marbled white

Table des matières

SOMMAIRE	iii
REMERCIEMENTS	vii
AVOIR DES BIBITTES DANS SON TRAÎNEAU	
3	2
2	20
1	37
0	53
SUIVRE À LA TRACE TROIS « ANIMOTS » DU BESTIAIRE DE JACQUES DERRIDA	
TÊTE	73
THORAX	83
ABDOMEN	110
BIBLIOGRAPHIE	115

*À mon ami d'enfance,
B.M.*

Remerciements

Je tiens à remercier cordialement

la vie, que j'aime tant et qui m'apprend à vivre avec des langages qui s'expriment et s'impriment à travers les secrets de ses jaillissements, à travers le mouvement de ses apparitions et disparitions, à travers les « devenirs » de ses formes presque infinies

les arbres, pour toutes les feuilles mobiles sur lesquelles j'ai griffonné durant la rédaction, pour toutes les feuilles qui ont servi à l'impression de ce mémoire

mes amis David, François et Sylvain qui m'ont beaucoup donné sans le savoir, qui ont aéré ma vie, avec qui j'ai parlé de tout et de rien, avec qui j'ai ri et joué de la musique, un remerciement particulier à David pour son oreille, ses antennes et surtout sa générosité tous azimuts

Ginette Michaud, qui a donné le coup d'envoi à ce mémoire, qui m'a conseillé sans s'imposer, qui m'a lu avec attention, rigueur et nuance pour chaque écriture de l'essai, qui m'a appris à lire et à relire en me proposant des textes aussi puissants que désarmants, et sans qui jamais je n'aurais eu la force ni l'audace de m'aventurer en terrain si peu connu

Catherine Mavrikakis, qui m'a accueilli sans me juger, qui a cru en moi et qui m'a encouragé jusqu'à la fin, qui m'a lu en flairant tout de suite ce qu'il manquait au souffle, ce qu'il y avait de trop, ce qui ne fonctionnait pas et ce qui effaçait les effets recherchés, qui m'a lu à chaque fois en respectant ce que moi-même j'arrivais à peine à formuler, et surtout, qui m'a donné la liberté d'écrire en cherchant

mes parents, qui m'ont donné la vie, surtout ma mère qui m'a écouté et encouragé, avec qui j'ai si souvent parlé au téléphone pour l'entendre me répéter ces sages paroles qui résonnent comme le refrain d'une chanson d'amour : « Laisse aller la vie... »

mes beaux-parents, qui m'ont encouragé et fait voyager

Caroline, qui a eu la patience et l'ouverture de m'écouter lui raconter les moindres détails des métamorphoses que j'ai vécues depuis la naissance de ce projet, qui m'a relancé, beaucoup influencé, confronté et déstabilisé, qui m'a questionné, poursuivi à la trace, un remerciement infini pour ses lectures et relectures, ses critiques, ses corrections, ses commentaires qui ont évité bien des catastrophes, un remerciement infini pour son aide et sa générosité qui ont changé la forme de ce mémoire, un remerciement infini pour sa force qui a changé ma personne, un remerciement infini pour son amour

Avoir des bibittes dans son traîneau

... Et peut-être suis-je la seule survivante de l'accident qui vient tout juste d'avoir lieu. J'appelle à l'aide de toutes mes forces : « Autos... Autos... Autos... » Mon ami ne bouge plus. Est-il mort sur le coup ? Étendue sur la neige qui, fondant sous le soleil de midi, laisse à découvert ici et là des touffes d'herbe, j'essaie de me rappeler tout ce qui s'est passé depuis le réveil de ce matin.

Un beau matin, pourtant chaud pour la saison, un être humain se réveille et se retrouve dans son lit en train de se métamorphoser en une automobile. « Il fait trop chaud ce matin. Ce n'est pas normal pour la saison. L'humidité rentre dans les os. J'haïs ce temps-là », se plaint-il une fois les yeux ouverts. Moi aussi je trouve qu'il fait beaucoup trop chaud ce matin. Dire qu'il pourrait déjà être midi. Ce temps ne laisse rien présager de bon. « Est-ce possible, les grillons chantent maintenant à la fin de l'hiver ou ce sont mes maudites oreilles qui bourdonnent encore ? », continue-t-il sur la même note. L'être humain n'arrive plus à dormir. La chaleur le tue. C'est tellement lourd qu'il écrase au fond de son lit.

L'état de mon ami m'inquiète. Je ne le reconnais plus. J'essaie de lui parler doucement, à voix basse. De manière inconsciente, je l'appelle par un autre prénom que le sien. Même si j'ai l'habitude de l'appeler par son prénom depuis que nous nous connaissons, depuis son enfance en vérité, la langue m'a fourché en prononçant *Autos*. Compte tenu des circonstances qui aujourd'hui font de lui quelqu'un d'autre, ou plutôt *quelque chose*, je décide de le surnommer Autos par amitié pour lui, pour sauvegarder si

possible une partie de lui, et pour rappeler dans la prononciation le pronom grec : « le même », « lui-même », « de lui-même ». Quand je l'appelle comme à l'instant, il me semble que quelque chose d'humain réagit encore en lui, il me semble qu'au-delà de la métamorphose en cours, l'humain résiste à devenir une automobile. « Autos... Autos... Autos... » Comme si quelque chose passait à travers ce qu'il lui reste de regard, telles les larmes d'Io, la jeune prêtresse qui s'apitoyait sur son sort lorsqu'elle fut transformée par Zeus en une génisse aux flancs luisants.

Beaucoup plus préoccupé par la température accablante que par son état qu'il n'a peut-être pas encore remarqué, ou par mes appels qu'il n'entend peut-être pas, Autos commence à douter du fait qu'il se trouve chez lui ce matin : « Suis-je toujours en vacances dans le sud ? Ou suis-je de retour à la maison comme prévu ? Suis-je dans mon lit ou dans celui d'un hôtel ? Où suis-je ? Au sud ? Au nord ? Sur quel hémisphère ? Dans quel lit ? Dans quel pays ? Vraiment, je ne comprends plus rien. Il me semble que la télévision n'annonçait pas une telle chaleur pour aujourd'hui... » Déboussolé et à peine réveillé, Autos cherche des points de repère dans la chambre qu'il croit reconnaître. Peut-être me cherche-t-il, moi qui suis toujours près de lui... Mais la recherche ne dure pas longtemps, car le sommeil le rattrape. Comme il n'a pas bien dormi cette nuit, Autos ferme les yeux et essaie de se rendormir. Pendant ce temps, je veille sur lui.

Toujours sur le même ton plaintif, il se dit à lui-même les yeux à nouveau ouverts : « J'ai chaud. J'ai chaud. Ce n'est pas normal pour la saison. Je n'arrive plus à me rendormir. J'ai trop chaud. La carrosserie d'une automobile laissée des heures au soleil est aussi chaude que mon corps en ce moment. » Se peut-il qu'il soit fiévreux, qu'il ait attrapé une maladie dangereuse et contagieuse dans le sud ? Il essaie en vain de mettre sa main sur son front. À l'évidence, il se passe quelque chose de pas normal ce matin : il ne sue pas. « Comment ça, je ne sue plus ? Je ne pourrais pas suer comme d'habitude quand il fait chaud de même ? », s'interroge-t-il sans pouvoir trouver de réponse. Il force, il pousse, mais la sueur ne sort pas. Ses pores de peau sont bouchés.

À l'évidence, il se passe quelque chose de pas normal ce matin. « Pourquoi l'air pue à ce point dans la chambre ? C'est moi qui pue de même ? », se demande-t-il en cherchant du regard ce qui pourtant ne se voit pas. D'où vient cette odeur ? Autos renifle en pointant son nez dans toutes les directions de la chambre. Dès qu'il semble être sur une piste, il l'abandonne aussitôt pour une autre. « Qu'est-ce que ça sent ? Qu'est-ce que ça sent ? », répète-t-il sans arrêt en cherchant à identifier l'odeur qui l'obsède tant. Mais il n'arrive pas à trouver exactement ce qu'il cherche. Chaque fois qu'il retrouve une trace perdue et qu'il croit s'approcher de l'origine de l'odeur, il s'épuise et perd tout d'un coup la piste qu'il suivait jusque-là. Être concentré aussi longtemps lui demande beaucoup trop. Il y a longtemps, il arrivait à rester concentré un temps infini lorsqu'il jouait avec moi.

Trop paresseux pour continuer des recherches qu'il n'a de toute façon pas l'habitude de mener jusqu'au bout, Autos finit par comprendre l'inutilité de chercher une odeur qui, non seulement lui échappe, mais l'écoeure au plus haut point. Il essaie de l'oublier tout de suite et de penser à autre chose. Je crois qu'il pense à moi pour se reconforter. Il en a bien besoin. Ne t'en fais pas mon ami, je suis là. Cependant, l'odeur refait surface avec plus d'insistance. Elle l'obsède à nouveau et le rend violent cette fois : « C'est moi qui pue de même ? Qu'est-ce que ça sent ? Qu'est-ce que ça sent ? Il faut que je trouve ! Mais oui, ça me revient, je sais qu'est-ce que ça sent... Ça sent le renfermé, l'odeur de renfermé d'une automobile laissée des heures au soleil... C'est moi qui pue de même ? »

Moi aussi je trouve que ça pue ! C'est comme si le plancher de la chambre s'entrouvrait et que les puanteurs de l'enfer montaient jusqu'ici ! Une inspiration de plus, et mon ami va tomber sans connaissance. C'est insupportable ! Je ne sais pas ce que je vais devenir s'il meurt. Qu'il survive s'il vous plaît ! Allez bouche ton nez et ta bouche au plus vite ! Mais comment va-t-il pouvoir respirer à présent ? Question qui fait trembler l'avenir, je le sens... Peut-il respirer par ses oreilles ? Ou ses autres orifices ? L'odeur va le tuer ! C'est immanquable ! Comment peut-il respirer sans que l'odeur fasse partie de l'inspiration ? Il faudrait la filtrer. Facile à dire, mais de quelle manière ?

Au moins, il n'y a pas de danger que l'odeur entre en lui par ses pores de peau, ils sont déjà bouchés.

J'ai l'impression que cette odeur de renfermé lui rappelle quelque chose. Car il est vraiment agité, comme s'il faisait un cauchemar. Mais il n'arrive pas à trouver exactement ce qu'il cherche. Sa mémoire lui fait cruellement défaut en ce moment. Impatient et toujours incommodé par la chaleur intense et l'odeur écœurante, mon ami l'être humain s'énerve : « Qu'est-ce que cette odeur me rappelle ? Qu'est-ce que cette odeur me rappelle ? Je perds vraiment mon temps aujourd'hui ! Pourquoi cette odeur m'obsède tant ? Fait-elle maintenant partie de mon identité ? Va-on me reconnaître dorénavant en renflant mon derrière ? Oui, j'ai enfin trouvé... non ce n'est pas ça... oui, je sais ce que cette odeur de renfermé me rappelle. Elle me rappelle l'odeur de l'huile à moteur et celle de l'essence. C'est moi qui pue de même ? »

En réalisant que mes appels sont sans réponse depuis le réveil d'Autos, je panique, et je tente à nouveau d'entrer en contact avec mon ami qui semble parfois me répondre par des signes d'énervement et d'agressivité que j'interprète ainsi : « — Autos, tu me reconnais ? c'est moi, ta fidèle amie d'enfance... Tu sais, ce n'est pas si grave de changer un peu de temps en temps. Tu seras toujours le même à mes yeux. — Ferme ta gueule, je ne m'appelle pas Autos ! J'ai passé mon enfance à jouer avec toi, à m'imaginer que j'étais assis à l'intérieur de toi et que je roulais à toute vitesse sur les routes du monde, et quand je suis devenu grand, tu as toujours été sur moi comme un porte-bonheur, et maintenant, je suis en train de devenir ce que tu es... Je te déteste ! Plus jamais tu seras mon porte-bonheur ! — Autos, calme-toi, n'oublie pas notre complicité, n'oublie pas que c'est moi qui ai toujours comblé tes désirs d'évasion et de liberté... Ne nie pas ta dépendance et ne sois pas si cruel avec moi, tu es mon ami, peut-être que je peux t'aider... — Non, tu ne peux pas m'aider... Tu n'es qu'un jouet parmi tant d'autres, laisse-moi perdre mon humanité tout seul... »

Beaucoup plus préoccupé par les fortes odeurs que par son état qu'il n'a peut-être pas encore remarqué, ou par mes appels qu'il n'entend peut-être pas, Autos commence à

douter du fait qu'il se trouve dans un lit : « Est-ce que je me serais endormi au volant de mon automobile ? Ai-je fait un accident mortel sans m'en rendre compte ? Suis-je entré en collision avec un arbre, avec un poteau électrique ou un panneau de signalisation ? Suis-je encore en vie ? Où suis-je ? Pourquoi toutes ces questions ? Je n'en peux plus ! Et ces odeurs qui me tuent et qui m'empêchent de respirer comme d'habitude ! J'haïs ces odeurs. Elles ne laissent rien présager de bon. »

À partir de maintenant, tant l'espace de la chambre que l'intérieur de l'être humain sont imprégnés à la fois par l'odeur de renfermé, l'odeur de l'huile à moteur et celle de l'essence. Respirer devient une action contraire à l'instinct de conservation. Et même si son nez, sa bouche et ses pores de peau sont bouchés, les odeurs passent à travers. « Et moi, je manque d'air pendant ce temps... C'est quoi là, je ne peux plus respirer ? L'air de la chambre est pollué ? Je dois respirer ça moi ? », dit-il en se laissant aller toujours plus loin dans le registre de la plainte.

Dépassé par ces événements inquiétants qui viennent troubler ses habitudes quotidiennes, l'être humain cherche une explication à la mesure de sa raison. Tout bonnement, il se dit qu'il doit être malade. D'ailleurs, il ne voit rien d'autre qui pourrait expliquer la gravité de son cas. Il ne cherche plus. Cette explication le satisfait. Et il se dit aussi qu'il n'a pas le temps d'être malade. Car il doit aller travailler ce matin. « Je crois que je vais être malade. Oui, ça me revient. Hier, j'ai trop bu lors de la fête costumée », s'explique-t-il à lui-même dans le but de renforcer sa seule hypothèse sur la gravité de son cas.

Croyant alors se rappeler les circonstances de la fête d'hier, mais luttant encore avec les odeurs écœurantes et la chaleur intense, Autos perd le fil de ce qu'il dit : « Il me semble que c'était une fête costumée. En quoi étais-je déguisé ? Je ne me rappelle plus. Je me souviens seulement d'avoir mal digéré toute la soirée. Oui, ça me revient, il y avait beaucoup de monde. Entourée de ses admirateurs masqués, ma femme s'amusait à repousser leurs avances. Alors que moi, trop saoul, je suis tombé sur une femme qui cherchait à quatre pattes son animal domestique. Elle l'appelait avec des mots doux,

comme si c'était son amant. Une fois l'animal retrouvé, cette femme m'a longuement parlé des grillons qu'elle élevait pour nourrir le lézard qu'elle portait autour de son cou. Il me semble... Il me semble que c'était dans une pièce qui sentait le renfermé et où tout le monde puait l'huile à moteur et l'essence... Il me semble que ça sent encore... C'est moi qui pue de même ? Oui, ça me revient. J'ai chaud. J'ai chaud. L'humidité rentre dans les os. J'haïs ce temps-là. Il fait trop chaud ce matin. Ce n'est pas normal pour la saison. C'est moi qui pue de même ? »

Rattrapé juste à temps par sa raison encore un peu sonnée, mon ami rêve à un pouvoir qu'il ne possédera jamais : « Si je pouvais revenir dans le temps et me réveiller hier matin dans mon lit... J'étais si bien sous les couvertures... » Il rêve bien sûr. Autos aimerait revenir en arrière et être le même qu'il était. Il pense avec nostalgie à son lit d'hier qui était si douillet et si confortable. D'habitude, il aime rester coucher quelque temps pour visualiser à l'avance ce qu'il fera durant la journée qui commence. Chaque matin, il voit une à une les actions qu'il devra accomplir. Il se voit en train de se lever, de se laver dans la douche, de s'habiller avec des vêtements propres qui dégagent une odeur familière et agréable, de déjeuner avec sa famille, de se brosser les dents, de prendre son automobile pour aller travailler, il se voit à la pause de l'avant-midi et à celle de l'après-midi, il se voit à l'heure du lunch, il voit aussi ce qu'il y aura dans son assiette, il répète mentalement ce qu'il dira à ses collègues, il se voit de retour à la maison, au souper, en train de regarder les prévisions météorologiques à la télévision, finalement il se voit en train de se coucher, en train de s'endormir et de rêver. Et ce n'est qu'une fois qu'il a vécu dans le détail toute sa journée qu'il peut enfin se lever et se mettre sur le pilote automatique. Habituellement, le pilote automatique se passe très bien de lui...

Or ce matin, traqué par un mal qui vient de la métamorphose qu'il subit toujours, mais qu'il n'a peut-être pas encore remarquée, Autos lutte avec les couvertures de son lit. Il lutte et s'empêtre jusqu'à se perdre au fond du lit. Il se débat. À force de tourner en rond et de se retourner en tous sens, à force d'essayer de rassembler ses membres épars qui semblent s'éloigner chacun pour soi, il a l'impression de franchir des kilomètres

même s'il reste sur place. Le corps lui démange tellement qu'il en vient, pendant un instant qui dure pourtant, à vouloir muer et s'arracher la peau. Autos se demande d'où vient ce mal. Il ne comprend plus ce qui lui arrive. Les couvertures l'emprisonnent. Pressé et sédimenté par les nombreuses couches de couvertures, il sent qu'il s'enfonce dans les profondeurs du lit. Il abandonne. Tout se passe comme s'il m'avait oubliée à jamais. Mais je ne lui en veux pas. Je l'aime trop.

Épuisé de lutter pour rien, il étouffe sous la pression des couvertures qui dégagent une telle chaleur qu'il croit vraiment être en train de fondre et de couler dans le moule d'une autre forme. « Que vais-je devenir si je ne peux sortir des couvertures qui vont bientôt me transformer ? », se demande-t-il en laissant passer dans sa voix, sans le vouloir, de fortes vibrations venant de la peur. Pour une rare fois durant sa vie, Autos a vraiment peur. Il est loin aujourd'hui du seul cauchemar qu'il a fait quand il était enfant. Il se souvient des formes géométriques qui le pourchassaient sur une ligne droite. Elles étaient géantes et méchantes. Apeuré, paniqué, il courait de toutes ses forces pour ne pas être écrasé, réduit à deux dimensions. Il y avait une sphère, un cube, un cylindre, un prisme rectangulaire, un cône, une pyramide. C'étaient de vrais fanatiques. Elles voulaient la peau de l'être humain. Il courait. Il suait. Il courait. Nulle part il ne pouvait se cacher. Une ligne perpendiculaire était l'unique horizon de la ligne droite sur laquelle il courait de toutes ses forces. Les formes géantes s'approchaient et criaient. Cette nuit-là, il se souvient qu'il s'était réveillé juste à temps, qu'il m'avait cherchée dans son lit et qu'il s'était rendormi en fermant sa main sur moi, comme à chaque nuit.

Aujourd'hui, il aimerait pouvoir se réveiller. Il aimerait que ce soit seulement un cauchemar d'enfant. Mais la réalité le traque et le rattrape à toute vitesse. Reprenant peu à peu les forces qu'il a perdues, il veut continuer de lutter avec les couvertures. Aussitôt, il se dit que s'il ne veut pas mourir étouffé, il doit sortir la tête au plus vite de cette chaleur intense pour prendre une respiration. « Mais je serai encore plus malade si je respire à nouveau l'air pollué de la chambre... Quoi faire ? Où respirer ? », dit avec difficulté mon ami à bout de souffle, apeuré, pris de panique. Ça me fend le cœur de le sentir au bord de sa mort humaine. J'aimerais tant pouvoir l'aider. Mais je lutte moi-

même avec moi-même. Car je n'arrive pas à m'avouer que je désire secrètement le voir devenir ce que je suis en modèle réduit.

Au moment où il arrive enfin à se dégager des brûlantes couvertures du lit, une voix venant de loin, du Grand Nord peut-être, l'interpelle dans une langue qu'il ne reconnaît presque plus : « Lève-toi, sédentaire, tu vas être en retard au travail ! » Cette voix qui le rappelle à ses devoirs le réveille une deuxième fois. Était-il en train de faire un cauchemar pendant tout ce temps ? Un cauchemar pire que celui de son enfance où de géantes formes géométriques le pourchassaient ? Et cette voix ? À qui appartient cette voix qui vient de loin ? Déboussolé, l'être humain ne sait plus à quoi s'en tenir. Comme ses oreilles bourdonnent toujours, qui peut dire ce qu'il a vraiment entendu ? « Que s'est-il passé ? Ai-je rêvé que les grillons chantaient un matin trop chaud de la fin de l'hiver ? », se demande-t-il en cherchant une fois de plus à comprendre ce qui lui arrive.

Qu'est-ce qui lui arrive au juste ? Peut-il au moins sentir ce qui lui arrive ? Il a mal. Il a vraiment mal. Il sent maintenant le mal qui se multiplie, qui s'intensifie en lui et qui prend d'assaut chacune des parties de son corps. Il ferme les yeux. L'odeur de renfermé revient le hanter. Cette odeur le transporte à l'instant aussi loin que dans la chambre où il dormait quand il était adolescent. Il se rappelle peu à peu avoir beaucoup souffert au début de son adolescence lorsque les os de son squelette grandissaient et grossissaient. Telle une maison qui craque sous l'effet du vent, la croissance de ses os s'entendait presque. Dans ces moments de douleur où il devenait crispé, il fermait les yeux, cherchant à fuir vers des rêves qui le transportaient à bord de moi, moi qui étais alors un porte-bonheur noué à une corde qu'il portait toujours autour de son cou. Mais la souffrance engendrée par l'expansion du squelette l'empêchait de s'endormir. Afin que le mal passe plus vite, on lui avait dit de lever les jambes en l'air. Or ce matin, Autos n'a même pas la force de lever ses jambes tellement il souffre.

« Non, finit-il par réaliser dans un moment de calme au milieu de la détresse et de la douleur, ce n'est pas un cauchemar. » Ce n'est pas un cauchemar puisqu'il a toujours aussi chaud, puisqu'il respire encore ces odeurs si écœurantes et puisqu'il

souffre de plus en plus. D'ailleurs, pourrait-il souffrir autant en rêvant ? Il ne le sait pas. Il ne se pose pas ce genre de questions, bien qu'il s'en pose déjà beaucoup pour aujourd'hui. Jamais il ne se pose de questions d'habitude. Car le pilote automatique prend en charge chacune des actions de la journée de mon ami. Ainsi, rien n'est laissé au hasard ou à la chance. Comme le pilote automatique ne peut être programmé pour gérer une telle crise qui va à l'encontre du chemin tracé à l'avance, Autos doit affronter tout seul la souffrance. Et cette solitude dans le malheur lui fait vraiment peur ce matin. Il a peur également parce qu'il n'a jamais vécu de toute sa vie une telle souffrance dont il ignore toujours l'origine. Mais pour combien de temps ?

Rattrapé juste à temps par sa raison encore un peu sonnée, il tente une fois de plus de renforcer sa seule hypothèse sur la gravité de son cas : « Si je suis malade et encore saoul parce que j'ai trop bu hier, peut-être que je suis juste déshydraté... Comme d'habitude, ça va passer en avalant plusieurs verres d'eau glacée... » Sans sa raison animée d'une force désespérée, cette seule hypothèse s'épuiserait d'elle-même. Tant que la raison tiendra le coup, je connais mon ami, il continuera de nier la métamorphose en cours et d'alimenter la seule hypothèse sur la gravité de son cas. Mais le mal est toujours présent et plus profond qu'il ne le croit. Le mal va jusqu'à attaquer son instinct de conservation. Car à l'insu d'Autos, boire de l'eau ne renvoie plus à un besoin vital.

Là, à l'instant, il entend comme un drôle de bruit mécanique et électronique en lui. « Mais qu'est-ce qui m'arrive ? Mes intestins travaillent à ce point ? La mauvaise digestion d'hier se poursuit jusqu'aujourd'hui ? Est-ce toujours le même bourdonnement que j'entends depuis le réveil ou ce sont les grillons qui chantent encore ? Et si le bruit venait du rythme affolant des battements de mon cœur et de mes artères ? », se demande-t-il à la fois intrigué et confus par la nature du bruit. Déboussolé au point de perdre les repères les plus familiers, Autos ne sait plus quoi penser ni comment penser. Le bruit empêche tout retour sur lui-même. Si seulement entendre le bruit lui fait peur, alors croire que le bruit pourrait venir de l'intérieur de son corps lui fait encore plus peur. Il ne sait plus où il en est tellement le bruit prend toute la place en lui. Il ne se sent

vraiment pas bien. Impuissant et souffrant, l'être humain se sent exclu par son propre corps. Rager devient peu à peu son mode d'expression.

Agité par le sentiment de détresse qui revient avec plus de force, il se sent trop à l'étroit, coincé, claustrophobe dans son propre corps qui continue de se métamorphoser. A-t-il maintenant conscience de sa métamorphose ? Que peut vouloir dire une conscience pour lui en ce moment ? Est-ce seulement la conscience de la souffrance ? J'espère qu'il sent que je veille toujours sur lui, j'espère qu'il sait qu'il pourra toujours compter sur mon amitié. À le voir agité de la sorte, j'ai l'impression qu'il est pressé par deux mouvements contraires. Comme si d'un côté, il se sentait dans un coffre trop petit qui se referme sur lui et qui l'empêche de bouger et de respirer. Comme si de l'autre côté, il sentait qu'un coffre beaucoup plus gros pourrait bientôt le libérer en devenant une partie de lui. La pression des deux mouvements contraires le modifie si vite. Même si je sais ce que mon ami deviendra, la métamorphose m'épouvante. Bientôt, il n'aura plus de visage. Tout se passe en lui alors qu'il en a à peine conscience. L'être humain veut crier. Aussitôt qu'il en a la chance, il ouvre la bouche et pousse un cri de désespoir qui sort à peine de sa gorge. Un début de cri que moi seule entends.

Autos est dépassé par la vitesse des événements. Il n'arrive plus à suivre ce qui lui arrive. Les événements embrayent et circulent à une vitesse tellement intense et folle qu'il ne peut que les sentir défiler sans avoir conscience de les vivre à fond. Pendant qu'il constate la venue d'un événement, par exemple, la présence d'une nouvelle douleur au niveau de la poitrine, il est déjà passé dans l'embrayage d'un autre événement ou d'une autre douleur qui arrive à une autre vitesse. Ces changements de vitesse l'étourdissent et étrangement l'alourdissent. Tout semble se passer comme s'il n'était pas là, comme si le fait qu'il soit en train de perdre le contrôle de la situation ne change rien à la venue des événements. Ne plus avoir le contrôle sur ce qui lui arrive, ne plus pouvoir avoir recours au pilote automatique le fait vraiment paniquer. Toutefois, il ne veut pas se laisser aller, il résiste. Mais il est trop tard. Autos se sent si lourd et encombrant au milieu de tous ces trafics qui se rencontrent aux quatre coins de son corps. C'est l'heure de pointe en lui et il ne le sait même pas.

À l'évidence, il se passe quelque chose de pas normal ce matin : il prend beaucoup de poids. Cette lourdeur l'affole et le préoccupe beaucoup les rares fois où la raison lui revient sous la forme de flashes : « Il faut que je sorte du lit avant qu'il ne s'effondre ! Mais si je sors du lit, le plancher de la chambre va-t-il s'effondrer à son tour ? Le plancher n'aurait-il pas déjà cédé sous mon poids ? Je dois peser au moins une tonne... même plus... » Obsédé par son poids et par l'impression que tout va s'effondrer d'une seconde à l'autre, Autos tente de concentrer toutes ses forces pour sortir du lit. Il n'y arrive pas. Il n'arrive même pas à se concentrer. Autos veut sortir du lit, comme il voulait tantôt sortir de l'emprise des couvertures et comme il voudra tantôt sortir de la chambre par la porte, mais il ne peut pas. Il est maintenant trop gros. Vraiment, je ne reconnais plus mon ami.

Sans s'en rendre compte, Autos roule jusqu'en bas du lit en faisant un fracas d'enfer. « Ça va ? », demande une voix venant de loin, du Grand Nord peut-être, pour offrir son aide. « Ça va ? », répète la même voix sur un ton plus élevé cette fois. Comme ses oreilles bourdonnent toujours, qui peut dire ce qu'il a vraiment entendu ? « Est-ce que je viens de rouler moi ? », arrive-t-il à formuler avant d'être à nouveau pris de panique par le fait qu'il ne sente plus ses bras ni ses mains ni ses jambes ni ses pieds. « Mais qu'est-ce qui m'arrive ? », redit-il sans pouvoir ajouter d'autres mots pour parler à juste titre de la gravité de son cas. En réalité, comment peut-il parler d'un mal qu'il ne connaît même pas et dont il ignore toujours l'origine ? À vrai dire, comment peut-il encore parler ?

Impossible à ce moment-ci de trouver ses bras ni ses mains ni ses jambes ni ses pieds même s'il a l'impression d'être à quatre pattes. S'il ne peut plus bouger ses membres, il semble que le fait qu'il sente parfois encore leur présence lui donne espoir. Pour un temps, cet espoir lui permet de nier une fois de plus la métamorphose en cours. Autos essaie alors de toutes ses forces de faire un mouvement dans un sens ou un autre. Gaspillage ! Il lui reste peu d'énergie et l'effort lui demande beaucoup trop. Chaque fois qu'il tente de s'approprier son corps à partir des gestes quotidiens qu'il a l'habitude

d'accomplir les yeux fermés, il échoue tôt ou tard. L'apprentissage passé, les gestes devenus avec le temps des réflexes, toutes les expériences accumulées n'ont plus aucune valeur depuis ce matin trop chaud pour la saison où les grillons strident.

S'il ne peut plus toucher ni se toucher, il arrive pourtant à sentir qu'il refroidit depuis qu'il est sorti des couvertures et du lit. « Serait-ce le retour de l'hiver ? », dit-il pour s'encourager au cœur du désespoir et de la douleur. Pendant un moment où les larmes lui monteraient aux yeux si elles le pouvaient encore, l'être humain prie afin que l'hiver revienne, afin que ses oreilles cessent de bourdonner et que les grillons cessent de chanter, il prie afin que la douleur s'en aille, il prie aussi afin qu'il puisse sortir au plus vite de ce cauchemar qui n'en est pas un. Il n'a même pas la force de terminer sa prière. Il doute, il doute qu'il puisse réussir à sortir de la chambre pour aller travailler ce matin. Il voudrait pleurer au moment où le mal le rattrape et le tenaille. S'insinuant sous différentes formes, le mal est toujours là, profond, puissant, ravageur. Assez vaguement au début et plus intensément par la suite, il commence à sentir qu'il se compacte et qu'il n'y a plus deux mouvements contraires à l'intérieur de lui, mais bien plusieurs pressions qui se combinent maintenant de manière inédite. Je lis ces changements dans les mouvements étranges de son corps. « J'ai mal... J'ai mal partout... Mon corps me tue... », s'efforce-t-il d'exprimer dans la rage de respirer à nouveau l'odeur de renfermé, l'odeur de l'huile à moteur et celle de l'essence.

Une voix venant de loin, du Grand Nord peut-être, l'interpelle dans une langue qu'il ne reconnaît presque plus : « Amour, viens manger ! Vite ! Viens manger pendant que c'est encore chaud ! Respire l'odeur ! Comme ça sent bon ! » Ces dernières paroles venant de loin sont pour lui un bourdonnement de plus dans l'espace changeant qui l'entoure. Il semble qu'il a tout de même senti ou entendu quelque chose. « Manger... man-ger... », répète-t-il en prononçant péniblement chaque syllabe comme s'il ne se rappelait plus à quoi renvoie le mot. Tentant une fois de plus de renforcer sa seule hypothèse sur la gravité de son cas, Autos se dit que s'il est encore saoul, manger lui ferait peut-être du bien. Mais seule sa raison intermittente croit encore à cette seule hypothèse. Il y a longtemps que son corps ne comprend plus le besoin de boire ni celui

de manger. Le mal va jusqu'à attaquer son instinct de conservation. Car à l'insu d'Autos, manger quoi que ce soit ne renvoie plus à un besoin vital.

Les derniers soubresauts d'une force, peut-être humaine encore, lui donnent l'espoir de pouvoir se ressaisir à temps. « Assez de temps perdu ! Que je sois malade et toujours saoul parce que j'ai trop bu hier ou que ce soit le cauchemar d'une journée qui commence mal, je sortirai de cette chambre pour aller travailler ! », semble-t-il vouloir dire sans que sa bouche puisse s'ouvrir ou se fermer. J'aimerais tant qu'il puisse me répondre, au point où je suis tentée de le faire parler, comme dans les contes où les animaux sont humanisés parce qu'on ne prend pas le temps de les écouter dans leurs langages. Par terre, avec la même impression d'être à quatre pattes, Autos essaie de bouger, de se déplacer dans la chambre où tous les meubles ont été démolis et entassés dans un coin lorsqu'il a roulé en bas du lit en faisant un fracas d'enfer. « Je sortirai de cette chambre pour aller travailler ! Je sortirai de cette chambre pour aller travailler ! », répète-t-il sans arrêt pour s'encourager.

Seulement par où doit-il commencer pour sortir de la chambre ? Il ne s'en souvient plus. Il désespère, il se sent seul devant l'imminence de l'échec. Il m'appelle, mais depuis longtemps je ne peux plus rien faire pour mon ami. Il cherche, il cherche, et s'il trouve, il ne sait pas si c'était ce qu'il cherchait. Trop paresseux pour continuer des recherches qu'il n'a de toute façon pas l'habitude de mener jusqu'au bout, Autos abandonne. Il ne se souvient plus par où commencer pour sortir de la chambre. La sensation d'avoir déjà eu des mains lui revient soudainement. Oui, il se rappelle maintenant : il doit prendre avec une main la poignée, la tourner, et ouvrir la porte pour sortir de la chambre. Facile, comme d'habitude ! Mon ami tente de concentrer ses dernières forces pour ouvrir la porte comme tout le monde. Mais il n'y arrive pas. Il n'arrive même pas à se concentrer. Il essaie de nouveau. Impossible ! Il ne peut plus ouvrir la porte de la chambre. Ce geste pourtant si familier lui échappe maintenant plus que jamais.

« Comment sortir de la chambre ? Va-t-il falloir que je défonce la porte ? Non ! Non ! Non ! Comment sortir de la chambre sans défonce la porte ? Je ne sais plus quoi faire ! Mon corps ne répond plus aux commandes de mon cerveau ! Où sont mes organes ? Quel déficient je suis ! Qu'ai-je fait de mal pour mériter cette punition qui dure depuis trop longtemps déjà ? J'ai l'impression d'être évidé. Comme si on allait me greffer des organes plus performants, plus rapides, plus durables ! Comme si une énergie mécanique et électrique donnait l'impulsion aux battements de mon cœur et de mes artères ! Bon(s) dieu(x) !, qu'est-ce que j'ai mal ! qu'est-ce que j'ai mal ! Où est mon porte-bonheur ? Pourquoi cette lourdeur qui m'empêtre ? Pourquoi suis-je aussi handicapé ? Penser, questionner m'épuise tellement... Je veux redevenir moi-même, celui que j'étais hier sous les couvertures de mon lit... Pourquoi changer ? Pourquoi souffrir ? Pourquoi moi ? Catastrophe ! Moi qui ne me reconnais plus... Que vais-je devenir ? », murmure-t-il entre ses lèvres en se laissant aller encore plus loin dans le registre de la plainte.

Impossible de sortir de la chambre à coucher, ce qui lui reste d'instinct lui dit qu'il est bien trop gros pour passer par la porte. L'échec ne peut plus être différé. Il n'y a plus rien à faire. La catastrophe va avoir lieu. Comme si l'être humain était sur le point de mourir, un dernier spasme traverse tout son corps et lui donne juste assez d'énergie pour prononcer ses dernières volontés : « En ce matin trop chaud pour la saison, j'oublierai mes oreilles qui bourdonnent et les grillons qui chantent, j'oublierai l'odeur de renfermé, l'odeur de l'huile à moteur et celle de l'essence, comme tout le monde je sortirai de la chambre par la porte, je boirai plusieurs verres d'eau glacée, j'irai manger mon déjeuner encore chaud avec ma famille, je prendrai mon automobile pour aller travailler et j'arriverai à temps... Je n'en demande pas plus pour aujourd'hui... »

Ici s'arrête un instant l'histoire, du moins de mon point de vue. J'ai vu et entendu tout ce qui s'est passé depuis ce matin puisque je suis le porte-bonheur accroché au rétroviseur d'Autos. J'espère ne pas trop en avoir rajouté. Pendant qu'Autos défonce la porte de la chambre avec rage, je suis tombée sur le siège du conducteur, puis j'ai roulé quelque part où je me suis évanouie. Je reprends maintenant mes esprits. Je raconterai la

suite de l'histoire en rapportant aussi fidèlement que possible les paroles et les bruits que j'entendrai depuis l'endroit où je suis tombée au fond de l'automobile.

Il y a beaucoup d'agitation dans la cuisine. Trop préoccupée par le départ des enfants pour l'école, l'épouse dit à son mari qu'elle n'a probablement pas encore regardé : « Ça va ? Comme tu respirez drôlement... Le réveil a été difficile ce matin ? Tu te lèves tard ! Assieds-toi, je vais te servir. Allez ! Grouille-toi ! Tu es en retard... » Sous le choc de recevoir le même accueil que d'habitude, Autos prononce en aparté et à voix basse ces mots un peu fous : « Mais qu'est-ce qui se passe ? Elle me reconnaît comme celui que j'étais hier... Elle ne s'aperçoit de rien... Tout est normal ? C'est encore l'hiver ? J'entends les grillons ou ce sont mes maudites oreilles qui bourdonnent encore ? Est-ce que les grillons chantent seulement pour nous indiquer le temps qu'il fera demain ? Ou bien le mâle cherche-t-il à attirer une femelle, ou bien à protéger son territoire ? Vraiment, la vie est merveilleuse. Après tout, je me sens bien. Mes enfants partent pour l'école et ma femme va bientôt me servir. Il ne s'est rien passé ! Enfin, tout est rentré dans l'ordre ! Il était temps ! Il faut absolument que je leur dise que je les aime... »

Au moment où l'automobile veut leur dire du fond du cœur qu'elle les aime, une autre voix la devance et parle à sa place : « Mange pas, vais dans garage, veux paix à jamais... » Il y a beaucoup d'agitation, de bruits et de cris dans la cuisine. Que se passe-t-il ? Je ne sais pas. Tout d'un coup, l'automobile rage et prend la direction du garage en faisant un fracas d'enfer. Surprise par elle-même, étourdie par la vitesse des événements, l'automobile ne voulait pas trahir sa famille et prononcer ces paroles méchantes. Que va-t-il se passer ? Et cette voix ? À qui appartient cette voix qui vient de loin ? Mon ami Autos n'est plus le même.

Une fois dans le garage, l'automobile respire beaucoup mieux. Elle peut même recommencer à penser et à se poser des questions : « Est-ce que je viens de rouler moi ? Et pourquoi faut-il que je détruise toujours tout sur mon passage ? » À l'entendre avancer et reculer sans arrêt, je crois qu'elle aime sentir le béton sous ses roues. Dès

qu'elle trouve sa place dans le garage, l'automobile s'approprie aussitôt l'odeur de renfermé, l'odeur de l'huile à moteur et celle de l'essence. Ces odeurs font maintenant partie de son identité. Elles lui sont propres.

« Quel est ce bruit qui me rend fou depuis le réveil ? Est-ce toujours le même bourdonnement dans mes maudites oreilles ou ce sont les grillons qui chantent encore ? », crie avec force Autos qui rage à nouveau, pris dans l'engrenage d'un délire qui l'entraîne hors de lui. Poussée à bout par le bruit étrange qui l'obsède plus que jamais, l'automobile tourne en rond dans le garage. Comme une folle, elle tourne encore et encore. Soudainement, elle s'arrête. Elle écoute pour savoir si le bruit est toujours là. Puis elle repart tout de suite à vive allure en rageant, en rageant. Elle tourne toujours en rond. Soudainement, elle s'arrête. Le bruit a-t-il cessé ? Oui, le bruit cesse tout d'un coup. Autos dit : « Est-ce que le bruit m'a rendu sourd tellement il était fort ? Est-ce parce que j'ai démarré que je n'entends plus rien autour ? Ai-je démarré ? Moi ? Moi, personnellement, je... Quelque chose marche sur le capot... Oui, je le sens... Non, ce n'est pas quelque chose, je sens des pattes ! Des pattes ! Au secours ! À l'aide ! Où est mon porte-bonheur ? Mon automobile, mon amie... Aide-moi ! Il y a un grillon sur le capot ! » Tu déliras. Tu t'inventes une phobie de plus. N'as-tu jamais vu de grillons durant ta vie ? Dire que les grillons existent depuis longtemps... bien avant ta vie mon ami...

Autos a tellement peur du grillon qu'il fait aussitôt partir les essuie-glaces et les essuie-phares. Comme il est sur la défensive ! Figé sur place, mon ami murmure ces mots d'une voix tremblante : « L'ennemi est cerné pour un temps... Il ne bouge plus justement... Quoi faire maintenant ? Arrêter les essuie-glaces et les essuie-phares ? Il faut que je me calme... Rester calme... Je dois rester calme... Si le grillon fait un pas de plus, les chevaux sous le capot s'emballeront et je défoncerai la porte du garage... Non, je dois arrêter de tout détruire sur mon passage... Il faut rester calme et observer mon ennemi dans le silence... Le grillon me regarde, je le sens... Et ses antennes bougent beaucoup... Que se passe-t-il du côté du grillon ? Je n'aime pas ça quand il me regarde... Je me sens tout nu... Il faut que je me calme... Rester calme... Je dois rester

calme... Pourquoi me regarde-t-il avec ces yeux-là ? Sent-il que j'ai peur de lui ? Mais qu'est-ce qu'il fait maintenant ? Sa toilette ? Il prend le temps de faire sa toilette au milieu d'un combat ? Il me regarde encore ! Ses antennes bougent toujours autant ! Je dois le tuer avant qu'il ne me fasse mal... Mais comment ? En ouvrant d'un coup le capot pour le catapulter au fond du garage ! Mais non... Le grillon n'aura qu'à s'envoler après l'impulsion... Pourquoi reste-t-il là à me regarder ? Il me rend fou ! »

Sous l'emprise d'une peur tenace, Autos ne peut plus bouger. Inquiet, paniqué, même médusé, il reste immobile de longs moments devant le regard du grillon. Mais le grillon, lui, écoute attentivement. Il écoute avec ses oreilles qui se trouvent sur les tibias de ses pattes antérieures. Quel mystère de la nature ! Quelle vie ! Autos s'impatiente dans l'attente d'un mouvement de la part de son ennemi. Pendant ce temps, une drôle d'odeur sature l'espace du garage. Cette odeur me rappelle quelque chose... Mais oui, je sais, ça me revient, je comprends maintenant, mon ami va s'asphyxier s'il ne sort pas bientôt du garage ! Entrecoupées de violents étouffements, les paroles de l'automobile sont presque inaudibles : « Quoi faire maintenant ? L'attente devient insupportable... Et je respire une drôle d'odeur qui m'étourdit... je faiblis... Et le grillon ne bouge toujours pas... ». Le souffle court, Autos respire avec difficulté. Il tousse beaucoup trop. Il va mourir...

« Tuer le grillon... Tuer le grillon... Il faut agir tout de suite... Lui ou moi ? Je mourrai ou il mourra... Tuer le grillon... Tuer le grillon... Impossible d'en arriver à une entente... Il n'y a pas de place pour nous deux sur la Terre... Ce qui arrive n'est pas de ma faute... Après tout, c'est lui qui a commencé... Il m'a provoqué en entrant dans mon territoire... Il sera puni... C'est mon territoire à moi, à moi, à moi, à moi... », crie l'automobile dans un dernier souffle en klaxonnant sur un rythme guerrier. L'espace d'un instant, le grillon stridule et s'envole, surprend les chevaux sous le capot qui s'emballent aussitôt, les pneus crissent, le feu sort du tuyau d'échappement, et l'automobile défonce la porte du garage en klaxonnant, klaxonnant, klaxonnant, klaxonnant...

Perdue au fond de l'automobile, je m'amuse à recompter pour moi-même le nombre de coups de klaxons que j'ai entendus et mémorisés. Après plusieurs comptages, je constate que la suite de coups de klaxons est composée de sons brefs et de sons longs. Il s'agit sûrement d'un hasard. C'est ce que je me dis jusqu'au moment où je me rappelle l'alphabet morse. En lisant cette suite de coups de klaxons à partir de l'alphabet morse, je décode le message suivant : « Prendre la route... Tenir la route... Mordre la route et rouler vers le Grand Nord, là où il n'y a pas encore de grillons. »

2

« Être une moustiquaire dans l'armée, c'est la vie rêvée », pouvait-on lire sur les affiches géantes qui étaient collées un peu partout dans le royaume. Cet automne, en faisant autant de publicités qui mettaient en scène des moustiquaires à la guerre, les autorités cherchaient à recruter pour le printemps prochain de nouveaux membres dans les forces armées. « Être une moustiquaire dans l'armée, c'est la vie rêvée. » Quand j'ai lu ces mots pour la première fois, ces mots écrits en noir sur fond de camouflage, j'ai tout de suite su que l'affiche s'adressait directement à moi. Comme si l'affiche en personne s'approchait pour me dire : « C'est à toi que je parle. C'est toi que je veux. Tu peux faire une différence. Allez enrôle-toi. » On dirait que c'était le signe que j'attendais depuis toujours. Sous la forme d'un programme qui me faisait déjà rêver aux nouvelles expériences que j'allais pouvoir vivre, la suite m'a aussitôt convaincue de m'enrôler : « Pendant trois saisons, bientôt quatre, vous êtes à la fois à l'extérieur pour prendre l'air dans la nature, et à l'intérieur, pour goûter à la sécurité et au confort d'une maison bien entretenue. » Durant l'hiver, j'ai donc fait mon entraînement à la base du royaume, là où j'ai également suivi des cours au collège militaire. Et de manière automatique, sans que je m'en aperçoive, je suis devenue une vraie machine de guerre.

Depuis que je suis dans les forces armées et que j'appartiens au régiment des moustiquaires, je sais qui je suis et je sais que je dois mourir au combat s'il le faut. Je suis maintenant préparée au pire. Rien ne pourra m'arrêter. Car les forces armées m'ont appris tout ce que j'ai besoin de savoir pour devenir la meilleure combattante de mon régiment, et tout ce que j'ai besoin de savoir pour comprendre l'ampleur de la détérioration des relations politiques entre l'extérieur et l'intérieur. Loin de rendre compte d'une simple délimitation de l'espace, l'extérieur et l'intérieur sont dans ma vie de tous les jours de véritables pays en guerre. À l'extérieur, il y a le pays de la nature et à l'intérieur le pays de la maison.

Vivre entre ces deux pays si différents qui se rencontrent à la frontière que je suis, avoir la double nationalité en quelque sorte, me donne l'impression que chaque instant que je passe durant l'exercice de mes fonctions devient une expérience unique. Chaque expérience que je vis m'apprend comment être toujours plus aux aguets. Et chaque danger qui approche me donne encore plus le goût de vivre. Être une moustiquaire dans l'armée, c'est la vie rêvée. En poste jour et nuit comme plusieurs autres gardiennes de mon espèce, j'ai pour mission : 1) de protéger une des nombreuses entrées de la maison ; 2) d'espionner le pays de la nature ; 3) de raconter les événements de la journée à ma supérieure la fenêtre ; et 4) de signaler le moindre danger imminent à ma supérieure la fenêtre.

En cas de danger, ma supérieure la fenêtre transmet mon message à un échelon plus élevé de la hiérarchie et ainsi de suite, de sorte qu'en peu de temps tout le royaume est prêt à agir ou à réagir. Compte tenu de la hiérarchie militaire, même si les moustiquaires se retrouvent à l'échelon le plus bas, elles sont peut-être les plus indispensables au royaume. Elles seules ont jour et nuit un contact aussi direct avec l'ennemi, elles seules sont au front, comme on le disait à l'époque où il y avait encore des corps à corps dans les grandes guerres. Nous assurons donc, nous les moustiquaires, la protection, la tranquillité et le bonheur de nos maîtres, le roi et la reine du pays de la maison. Comme nous ne sommes jamais en temps de paix, la vigilance est le mot d'ordre pour les moustiquaires puisque le roi et la reine s'aventurent à l'extérieur seulement par nécessité. Être chargée d'une telle mission me rend fière et me prouve que je suis utile à quelque chose.

Jour et nuit je suis aux aguets. L'importance de mon rôle dans le royaume m'oblige à rester éveillée tout le temps. D'ailleurs, la loi du pays de la maison interdit aux moustiquaires de dormir. Je trahirais le royaume entier si je m'endormais ne serait-ce qu'une petite minute. Non seulement je dois rester éveillée tout le temps, mais je serais également coupable de haute trahison si, pour un moment de distraction ou de rêverie, j'étais dans la lune. Alors je suis à l'état de veille pendant la ronde du jour et la

ronde de la nuit. Comme il n'y a pas toujours d'ennemis à repousser au cours d'une journée, j'ai beaucoup de temps pour espionner le pays de la nature et ses habitants.

Tant le jour que la nuit, le pays de la nature me fascine et m'émerveille. Si plusieurs phénomènes qui ont lieu dans ce pays échappent toujours à ma compréhension, celui de la lumière me trouble au point de soupçonner l'existence d'une arme de destruction massive qui pourrait détruire complètement le pays de la maison le temps de griller une viande désirée saignante. Accumulant peu à peu une certaine expérience et un certain savoir durant l'exercice de mes fonctions, j'ai l'impression que le mystère de la lumière qui règne au pays de la nature relève des nombreuses expériences que mène secrètement cette puissance mondiale. À coup sûr, le pays de la nature cherche par tous les moyens à gagner la course aux armements qui nous oppose depuis le début immémorial de la guerre. Dans le pays de la maison, je vois souvent mes maîtres ouvrir ou fermer la lumière de la pièce que je garde. Si bien que je suis persuadée aujourd'hui que le contrôle de la lumière au pays de la maison est un des nombreux pouvoirs du roi et de la reine.

Pourtant, le pays de la nature est tout aussi mystérieux et imprévisible quand vient le temps où le pays de la maison est attaqué par surprise à coups de pluies acides et de rafales violentes, à coups de foudre, d'ouragans, d'inondations ou de tremblements de terre. Dans ces moments où le pays de la nature devient agressif, puis charge et se déchaîne, l'alerte générale est aussitôt déclenchée. Des renforts sont appelés de partout. Rien n'est laissé au hasard ou à la chance. Tout le royaume doit prendre les armes. Attaqués de toutes parts, le roi et la reine agissent même en personne et bouchent l'accès derrière mon poste de guet en ayant recours à la résistance de ma supérieure la fenêtre. À chaque rafale violente et à chaque goutte de pluie acide, je crois que je vais y laisser ma peau. Car je sais que je ne suis pas garantie à vie. Mais je suis résistante. Et s'il le faut, je mourrai pour le pays, je me sacrifierai au nom du royaume. Je l'ai juré.

Après une telle attaque, si l'arme de destruction massive devient à nouveau menaçante dans le ciel, il arrive que le roi et la reine contre-attaquent en sortant à

l'extérieur armés de la tondeuse à gazon, du taille-bordure, du taille-haie et de puissants sécateurs. Sans pitié, ils coupent alors toutes formes de végétation qui cherchent à envahir le pays de la maison. Respecter l'ordre, l'unité et l'harmonie, tels sont les impératifs qui régissent le royaume entier. Ainsi, le gazon doit être tondu en lignes égales de chaque côté de la maison, les haies de cèdre doivent avoir les mêmes dimensions, les arbres doivent avoir la même forme régulière et équilibrée, etc. De moins en moins étendu en raison de la force conquérante du pays de la maison qui agrandit à chaque contre-attaque, de même qu'à chaque attaque préventive, l'espace aménagé où la végétation demeure en esclavage, le pays de la nature et ses habitants capituleront un jour. Il le faut. Sinon, il faudra augmenter la dose de pesticides, d'herbicides, d'insecticides, ainsi de suite, et jusqu'à la fin de la guerre, et s'il le faut, jusqu'à la fin de la vie sur la Terre. Ainsi, il restera seulement des objets devenus par la force des choses des sujets, comme moi et tant d'autres. Mais j'arrête ici, car j'en ai déjà trop dit.

Lorsque l'arme de destruction massive ne nous menace plus du haut du ciel, au moment où elle va disparaître sous la ligne de l'horizon, il arrive souvent que le roi et la reine sortent de leur maison pour s'asseoir sur le perron. Loin de se reposer après une dure journée de travail, il et elle passent en revue les chars plus ou moins allégoriques qui défilent sans arrêt dans la rue. Si certains chars klaxonnent à plusieurs reprises quand le défilé semble s'immobiliser devant le pays de la maison, aussitôt le roi et la reine s'empressent de les saluer de la main en signe d'admiration patriotique. Beaucoup plus tard, bien que le défilé ne soit pas terminé, les souverains se lèvent solennellement pour inspecter une dernière fois l'ensemble du territoire avant d'entrer se coucher, avant que je commence la ronde de la nuit.

À chaque instant, je dois être aux aguets. Si plusieurs phénomènes qui ont lieu en territoire ennemi échappent toujours à ma compréhension, comme celui de la lumière, celui de la communication me trouble tout autant quand j'entends par intervalles toutes sortes de signaux que je n'arrive jamais à décoder du haut de mon poste de guet. Sous la forme de cris, de sifflements, de chants, de bourdonnements, de miaulements, de

caquètements, d'aboiements, de meuglements, de stridulations, etc., les signaux secrets circulent partout et en tout temps. Je les entends parfois faiblement parfois puissamment entre les brins d'herbe, entre les branches des arbres, entre les arbres, entre les buissons, entre les plantes et les fleurs, entre les pierres, entre les flaques d'eau, etc. Accumulant peu à peu une certaine expérience et un certain savoir durant l'exercice de mes fonctions, je sais qu'ils s'échangent des secrets, mais je ne sais pas encore si ces secrets en cachent d'autres. L'espionne en moi se demande alors : « Comment puis-je entrer en contact avec les habitants du pays de la nature sans me déguiser comme un des leurs et sans les menacer s'ils ne répondent pas ? »

Tant par leurs différents moyens de locomotion, par leurs comportements multiples que par leurs va-et-vient incessants, les habitants du pays de la nature vivent pour moi dans un monde lointain, mystérieux et divisé en plusieurs autres. Et comme tous ces habitants ont une vie propre, certains volent à travers le ciel, rampent au milieu de la végétation ou creusent sous la terre, d'autres courent entre les buissons, sautent sur un brin d'herbe, grimpent dans les arbres ou restent immobiles ; alors que certains ont une brindille ou un petit fruit dans le bec, d'autres ont une proie ou une noix dans la gueule. Leurs différences sont si nombreuses qu'elles se manifestent sous une multitude presque infinie de formes les plus étranges les unes que les autres. Nul besoin d'inventer des animaux monstrueux, fantastiques ou fantasmatiques. Ils sont déjà tous là, ici et maintenant. Toutefois, du côté du pays de la nature, plusieurs animaux manquent à l'appel aujourd'hui. Décimées par la guerre, un nombre incalculable d'espèces a disparu après la venue sur la Terre des êtres humains et des objets fabriqués en série.

Même si je comprends sa nécessité fondamentale, je me demande parfois où la guerre va nous mener... et s'il est possible de l'éviter... et s'il est possible de vivre en paix sur la Terre... Par exemple, lorsque le roi et la reine s'aperçoivent qu'un cafard est passé du côté du pays de la maison, sont-ils forcés de l'écraser du bout du pied comme s'ils étaient les représentants d'une monarchie de droit divin ? Au lieu de réagir à chaque fois par la peur, la haine et la vengeance et de tuer tout vivant sur leur passage, pourquoi n'essaient-ils pas simplement de capturer le cafard et de le libérer ensuite dans le pays de

la nature ? Ainsi, la guerre perdrait-elle peu à peu ses justifications et sa légitimité ? Mais j'arrête ici, car j'en ai déjà trop dit.

Comme nous sommes toujours en guerre, je dois rester aux aguets jour et nuit. Tel est mon rôle en tant qu'espionne et gardienne au service du pays de la maison. On m'a appris au collège militaire que le pays de la nature, débordant d'habitants si différents les uns des autres, donne lieu à beaucoup de possibilités et d'imprévus. Et cela m'embête puisque jamais je ne sais où diriger mon attention tellement les menaces peuvent venir de partout à la fois. Même si on ne les voit pas tout le temps, les habitants du pays de la nature sont là et nous surveillent. De même qu'ils peuvent nous surprendre n'importe quand. Au point où j'ai toujours l'impression que je vais me faire démasquer. Que ce soit le jour ou la nuit, lorsque des yeux vifs et brillants se retournent vers moi, rien ne m'apparaît plus étranger que ma propre présence dans ce pays.

Toutefois, à force d'observer, je veux dire à force d'espionner, j'ai appris qu'il faut nuancer et complexifier les rapports de forces entre le pays de la nature et le pays de la maison. Car la guerre existe même à l'intérieur de ces puissances où le pouvoir n'est pas toujours centralisé. En ce qui concerne le pays de la nature, il suffit de penser à la guerre pour l'eau et à la guerre pour le soleil entre les végétaux, tant chez les arbres que chez les plantes et les champignons, il suffit de penser à la guerre pour la nourriture, pour un territoire, pour une partenaire entre les membres d'une même espèce animale, il suffit de penser à la chaîne alimentaire où la guerre se passe entre les espèces, il suffit de penser aux poisons que certains animaux utilisent lorsqu'ils se sentent en danger, et dont certaines plantes sont constituées, etc.

Alors qu'au pays de la maison, il arrive souvent que le roi et la reine s'engueulent pendant de longs moments pour savoir qui d'entre les deux devra sortir les poubelles, ou aller porter les gros déchets au pays de la nature, qui devra laver le char plus ou moins allégorique, ou laver la cour en asphalté à l'aide d'un jet d'eau puissant, qui devra passer le râteau dans l'herbe lorsqu'elle est envahie par les innombrables samares du tilleul qui se trouve derrière la maison, etc. Ces engueulades se terminent

toujours par la frustration chez celui ou celle qui doit accomplir la tâche en question. Et cette frustration se retourne aussitôt contre le pays de la nature. Par exemple, les fois où le roi doit accomplir telle ou telle tâche contre son gré, il s'en prend souvent aux jeunes peupliers qui poussent devant la maison. D'un geste brutal, il déchire plusieurs feuilles en signe de provocation guerrière.

La suite des événements au pays de la nature est tout aussi incroyable qu'imprévisible. Au royaume, on dit que les plantes et les arbres, par exemple les jeunes peupliers, ne bougent pas ou ne réagissent pas lorsqu'une telle attaque survient. La croyance populaire s'arrête là. En apparence, elle dit vrai. Cependant, au collègue militaire, on m'a transmis des informations secrètes sur le compte des végétaux. S'ils sont attaqués, ils ripostent. Mais alors comment ? Bien sûr, les jeunes peupliers ne ripostent pas aux attaques du roi en tant que tel. Leur riposte est dirigée vers d'autres ennemis, comme les herbivores. Or, la teneur en tanins des feuilles non blessées par le roi double dans les 50 heures qui suivent les déchirures. Plus surprenant encore, cette même dose de poison augmente aussi dans les feuilles des arbres environnants qui n'ont pourtant pas été blessés. Même si le mystère persiste toujours, cela veut donc dire qu'il existe au moins un mode de communication à distance entre les végétaux. Car un message secret ou un signal d'alarme a été envoyé dans les airs par les jeunes peupliers. Et cette communication commence par la sécrétion d'une hormone gazeuse appelée éthylène. Qui soupçonnerait la présence de tels secrets derrière ce mot en apparence inoffensif ? Les activités du pays de la nature dépassent largement ce que nos sens peuvent percevoir et ce que notre esprit peut s'imaginer. Au-delà des observations, des théories ou des hypothèses, se cachent bien d'autres réalités. Mais j'arrête ici, car j'en ai déjà trop dit.

Me soupçonnant pour une raison que j'ignore encore, ma supérieure la fenêtre observe mon comportement plus qu'à l'habitude. Je dois donc à mon tour surveiller tout ce que je fais, dis et pense. Étant donné que les informations circulent plus ou moins facilement à l'intérieur du royaume, une fuite peut arriver n'importe quand. Il n'y a pas si longtemps, ma supérieure m'a reproché que je passais beaucoup trop de temps au pays

de la nature. Elle m'a aussi dit que mes rapports quotidiens ne devaient pas être transmis sous la forme de poèmes. Je comprends, nous sommes en guerre, après tout. Seulement, je ne peux m'empêcher d'être à chaque jour, à chaque nuit, toujours plus fascinée et émerveillée par le pays de la nature et par ses habitants. J'aimerais tant pouvoir poursuivre librement les recherches que je mène secrètement sur les mondes mentaux des animaux. Bien qu'à chaque fois je sois toujours ramenée à l'étrangeté fondamentale qui traverse la moustiquaire que je suis.

Si un sentiment d'étrangeté me fait croire qu'une distance incommensurable sépare les deux pays en guerre, alors que j'ai la double nationalité en quelque sorte, il arrive parfois que je sois tellement absorbée par l'espionnage du pays de la nature que j'oublie mon rôle en tant que gardienne de la frontière. Non que je trahisse le royaume auquel j'ai fait le serment de mourir au combat s'il le faut. Mais divisée comme je suis, je ne trouve pas toujours la juste répartition durant l'exercice de mes fonctions. Ce qui occasionne de temps en temps des erreurs de jugement de ma part. En effet, en passant trop de temps au pays de la nature, peut-être que j'attire les soupçons de trahison. Je ne sais pas. Seulement hier, j'ai été entraînée dans une histoire qui me coûtera peut-être mon poste. Voici l'histoire qui circule à mon sujet dans tout le royaume, telle que je l'ai entendue raconter par un des gardiens de la prison où je me trouve pour un temps indéterminé.

« Il était une fois un conte dans lequel figurait une moustiquaire rêveuse. Pendant trois saisons, bientôt quatre, elle était à la fois à l'extérieur pour prendre l'air dans la nature, et à l'intérieur, pour goûter à la sécurité et au confort d'une maison bien entretenue. Loin de rendre compte d'une simple délimitation de l'espace, l'extérieur et l'intérieur étaient dans sa vie de tous les jours de véritables pays en guerre. À l'extérieur, il y avait le pays de la nature et à l'intérieur le pays de la maison.

Rêveuse comme elle était, elle confondait tout le temps les deux territoires, de sorte qu'elle ne savait jamais de quel côté de la frontière elle se trouvait, ni à quel pays elle appartenait. Même si sa supérieure la fenêtre passait des jours et des nuits à lui

expliquer que le pays de la nature et le pays de la maison étaient en guerre, la moustiquaire n'arrivait pas à comprendre cette dure réalité ni l'importance de son rôle en tant que gardienne de la frontière et en tant qu'espionne. Lorsque sa supérieure la fenêtre tentait de la former, soit elle était dans la lune, soit elle écoutait avec émerveillement les deux notes du chant d'amour de la mésange à tête noire.

Comme le pays de la nature se réchauffait de plus en plus, quelques prisonnières de guerre, qui avaient passé l'hiver coincées à l'intérieur du pays de la maison, renaissaient en sortant de leur engourdissement. C'étaient des mouches gardées en prison dans le but de simuler une négociation avec le pays de la nature. Cherchant à s'évader la nuit venue, les mouches s'étaient réfugiées entre la fenêtre et la moustiquaire. Mais la moustiquaire, qui ne comprenait rien à la guerre et qui ne résista pas à la force du vent durant la nuit, s'entrouvrit et libéra les prisonnières.

Le temps où la supérieure la fenêtre restait ouverte jour et nuit arriva. C'était de la part des maîtres du pays de la maison la plus grande marque de confiance envers la moustiquaire qui multipliait pourtant les erreurs de jugement et dont la formation était toujours à recommencer. Malgré toute son incompetence, elle devait quand même être à son poste de guet jour et nuit étant donné qu'il n'y avait pas de nouvelles recrues pour la remplacer. Or, s'apercevait-elle que les insectes s'aventuraient de plus en plus souvent sur elle ?

Seules les paroles qu'elle s'adressait à elle-même, quand une attaque allait survenir, témoignaient du fait qu'elle essayait de trouver un terrain d'entente entre la rêveuse qu'elle était toujours et la dure réalité de la guerre qu'elle comprenait encore de travers : « Par la résistance de ma toile métallique, moi, valeureuse moustiquaire au service du roi et de la reine du pays de la maison, je défendrai la frontière jusqu'à l'usure. Quoiqu'il advienne, l'ennemi ne passera pas du côté du pays de la maison. Il n'y aura aucun passe-droit. S'il arrive parfois que certains insectes restent accrochés à ma toile métallique, ce n'est pas parce que j'ai capitulé au nom du royaume, mais seulement parce que je leur ai donné l'autorisation de se reposer un moment. Une fois ce temps

écoulé, ils doivent aussitôt quitter les lieux au risque de représailles. En apparence, si d'autres insectes semblent ne pas respecter la loi en restant plus longtemps que prévu, c'est en vertu d'un privilège que je leur ai accordé qu'ils peuvent bénéficier de temps supplémentaire. Mais ma bienveillance a des limites. Car la loi, c'est la loi. Car la guerre, c'est la guerre. Jamais je ne prendrai à la légère la mission dont mes maîtres m'ont chargée... »

Une nuit, où il y avait encore des gouttes d'une pluie acide prises dans les petits carrés de la toile métallique de la moustiquaire, vint un perce-oreille. Le perce-oreille but une goutte de la pluie acide à petites gorgées, puis il se promena longuement sur la toile métallique de la moustiquaire sans qu'elle sentît le besoin d'avertir sa supérieure la fenêtre ou de donner l'alerte générale. Au contraire, elle semblait beaucoup aimer ces six pattes qui, croyait-elle, la caressaient au passage. Hallucinait-elle ou le mâle la caressait vraiment avec ses petites pattes qui la chatouillaient aussi de temps en temps ? « Quelle sensation me donne cet insecte, s'écria-t-elle dans la joie d'être touchée, surtout lorsqu'il essaie de faire passer sa paire de pinces dans mes petits trous ! »

La moustiquaire fut à ce moment traversée par des frissons qu'elle n'avait jamais eus de toute sa vie. Elle tremblait tellement fort que les gouttes d'eau qui se trouvaient toujours dans sa toile s'écoulèrent aussitôt. Folle de joie et étourdie, elle s'exprima ainsi dans l'emportement : « Est-ce possible qu'il connaisse mes points sensibles, comme si nous nous étions déjà rencontrés en rêve ? Suis-je en train de devenir un peu perce-oreille ? Et amoureuse de ce mâle si attentionné qui me fait mourir de plaisir ? » Il la pinçait aussi. Un pincement qui la surprit sur le coup, qui lui fit peut-être un peu mal, mais qu'elle finit par aimer si l'on se fiait aux gémissements qu'elle poussait.

Les tremblements et les frissons se métamorphosèrent alors en véritable parade d'amour. Il allait succomber, elle le sentait sur toute son étendue. Résistait-il ? Ce n'était que pour mieux la pousser à se gonfler d'assurance. S'arrêtait-il ? Ce n'était que le temps qu'il fallait aux amants pour se recueillir au milieu de l'agitation fébrile. Elle était

tellement éprise de lui qu'elle n'entendait plus ce qu'il se passait autour dans la nuit. Le perce-oreille pouvait maintenant faire d'elle ce qu'il voulait, elle ne s'appartenait plus.

Au moment le plus inattendu, le mâle pinça si fort un des fils métalliques de la toile de la moustiquaire qu'il le coupa. Elle ne s'en aperçut pas tout de suite. Mais elle lui pardonna sans condition lorsqu'elle le réalisa un peu plus tard, car elle croyait savoir qu'il ne s'appartenait plus lui-même et que c'était impossible que ce geste fût intentionnel de sa part. En réalité, la moustiquaire l'avait peut-être coupé elle-même sans le vouloir tellement elle se distendait de joie et de plaisir. « Seulement l'intensité de l'amour, dit-elle en se sentant encore plus près du mâle, a pu lui inspirer ce geste pourtant accidentel. »

Il coupa un autre fil, puis un autre, de sorte qu'il y eut bientôt dans la toile de la moustiquaire un trou qui pouvait le laisser traverser du côté du pays de la maison. Désarmée au point de ne plus rien comprendre de ce qui relevait de ses fonctions, la moustiquaire ne réalisait pas l'imminence* du danger ni ce que pouvait représenter une telle invasion pour le royaume endormi. Elle était tellement loin de son rôle de gardienne de la frontière qu'elle oublia la possibilité de donner l'alerte générale. Seulement préoccupée par son premier amour qu'elle voyait s'enfuir, elle n'arrivait pas à rompre l'enchantement : « Que s'est-il passé entre nous alors que je croyais le sentir vibrer pour moi ? Fabulais-je pendant tout ce temps où nous nous rapprochions ? N'étais-je qu'un objet inanimé pour lui, un obstacle à sa quête ? N'y a-t-il pas eu de rencontre ? La relation était-elle impossible dès le début et aussitôt vouée à l'échec ? La séparation était-elle inévitable ? »

Pendant qu'elle s'apitoyait sur son sort et qu'elle souffrait en silence à cause de sa blessure, le perce-oreille se fraya un chemin à travers l'ouverture. Déchirée, la moustiquaire passa le reste de la nuit à pleurer son premier amour. Plus elle pleurait, plus elle sanglotait et plus elle sanglotait plus elle agrandissait le trou dans sa toile métallique. Comment en était-elle arrivée là ? Tout absorbée qu'elle était à rêver à ce qu'auraient pu être des noces impossibles avec le perce-oreille, comment pouvait-elle se

rendre compte qu'elle serait bientôt accusée de haute trahison envers le royaume qui allait la traduire en justice ? Le lendemain, lorsque le roi et la reine constatèrent les dégâts, ils enlevèrent aussitôt la moustiquaire de son poste, fermèrent la fenêtre avant de jeter la coupable en prison pour un temps indéterminé. »

Telle est l'histoire qui circule toujours à mon sujet et dont parle tout le royaume, du plus bas au plus haut poste de la hiérarchie politique. Et maintenant, que va-t-il m'arriver ? Serai-je citée à comparaître devant les tribunaux royaux ? Aurai-je droit à un procès équitable ? Ou bien de manière expéditive, les autorités arrangeront la loi pour me condamner à mort sans la moindre preuve ? Suis-je coupable de haute trahison seulement parce que je me suis blessée lors d'un combat avec un perce-oreille ? Et si cette histoire qu'on raconte sur mon compte dévoilait la vérité ? Moi, j'aurais trahi le royaume par amour pour un insecte ? Y a-t-il des témoins ?

Du fond de ma cellule où on me laisse souffrir sans avoir pris la peine de panser ma blessure, j'essaie de me remémorer un à un les événements de la nuit dernière. Non que je doute de ma mémoire, mais j'avoue qu'en écoutant cette histoire d'amour, j'ai fini par m'identifier à la moustiquaire rêveuse tant je souhaitais depuis toujours vivre une histoire aussi merveilleuse. Même si elle se termine au milieu d'un désastre, cette histoire frappe tellement mon imagination qu'en réalité elle me force à me demander pourquoi il y a un trou dans ma toile métallique.

Bien que secrètement j'aie longtemps rêvé d'une telle rencontre avec un insecte, et que par là je sois coupable de haute trahison envers le pays de la maison, je ne me souviens pas d'avoir senti les pattes d'un perce-oreille sur mon corps la nuit dernière. En avouant ce rêve que je formule à l'instant, je m'aperçois que je me sens beaucoup plus proche du pays de la nature que je ne le croyais. Comme si ma supérieure la fenêtre, à force de me surveiller, avait inventé cette histoire pour dénoncer la traîtresse en puissance que je suis et pour prévenir le coup avant qu'il n'arrive. Mais alors, pourquoi y a-t-il un trou dans ma toile métallique ?

Survenu pendant la ronde de la nuit d'hier, un seul événement pourrait peut-être expliquer l'état lamentable et alarmant dans lequel je me trouve. « L'ardeur s'accroît et la blessure redonne du courage. » Mais oui, il me semble avoir vu et entendu, dans la pièce que je gardais, le roi et la reine qui s'engueulaient cette fois pour savoir qui d'entre les deux devait sortir les poubelles. Or, comme beaucoup d'engueulades entre sexes différents, celle-ci dégénéra au point où de vieilles engueulades non résolues refirent surface. Et l'enjeu devint rapidement l'imminence d'une rupture et le morcellement du pays de la maison. L'engueulade prenait alors des proportions politiques. Toutefois, puisque le roi et la reine s'aimaient toujours aussi fort, ils commencèrent par s'envoyer des preuves d'amour sous la forme d'objets qui se fracassaient contre les murs. On pouvait dire qu'ils s'amusaient à la manière des enfants qui improvisent des jeux à partir de rien, ou presque.

N'ayant plus d'objets à portée de main, le roi et la reine en vinrent au corps à corps. À tour de rôle, la reine étrangla le roi, puis le roi étrangla la reine, et ainsi de suite. Pendant que l'un resserrait ses mains autour du cou de l'autre, je recevais des coups de poing dans ma toile métallique de la part de la victime qui se débattait. J'encaissais toujours les coups jusqu'au moment où, ne pouvant plus me retenir au cadre dans lequel j'étais insérée, je me blessai et m'évanouis à la suite d'une chute du haut de mon poste de guet. De quel côté de la frontière suis-je tombée ? À partir d'ici ma mémoire me fait défaut et me joue des tours. Car je n'arrive pas à me rappeler exactement ce qui se passa avant, pendant, mais surtout après ma chute tant le choc fut brutal, tant le choc résonne encore en moi.

Du fond de ma cellule où on me laisse souffrir sans avoir pris la peine de panser ma blessure, je désespère jusqu'à me demander si je dois être aussi crédule que tout le royaume qui croit d'emblée à cette histoire d'amour entre une moustiquaire et un perce-oreille. Pourquoi pas ? Qu'on en finisse avec moi... Que je sois condamnée à mort... Allez meurs traîtresse en puissance... À moins... À moins que l'engueulade entre le roi et la reine ne soit qu'une terrible mise en scène... Mais oui, tout s'explique maintenant : ma supérieure la fenêtre qui me surveille de plus près que jamais ces derniers temps,

l'engueulade théâtralisée entre le roi et la reine pendant la ronde de la nuit dernière, et cette histoire d'amour inventée, racontée et répandue par ma supérieure la fenêtre. Ainsi, en peu de temps, tout le royaume a appris par cœur cette histoire qui m'incrimine et qui est devenue par la force des choses la version officielle des faits. Voilà ! Aussi simple que cela !

Mais suis-je vraiment certaine de ce que j'avance ? Bien sûr, il n'y a nul doute. Il me semble même avoir vu le roi et la reine s'envoyer des clins d'œil au moment où ils commettaient leur crime contre une des leurs. Pourtant, mes maîtres ne feraient jamais une chose pareille... je les connais, du moins je le crois... D'ailleurs, pour quelle(s) raison(s) le roi et la reine du pays de la maison ouvriraient délibérément la frontière aux ennemis ? Pour simuler un attentat ? Pour instaurer un régime de peur dans le royaume ? Et justifier une fois de plus la guerre contre le pays de la nature ? Et justifier l'exploitation d'une partie du pays ennemi en esclavage autour de la maison ? Et si cette mise en scène était planifiée depuis le début uniquement dans le but de me remplacer par une moustiquaire plus efficace ?

Être une moustiquaire, ce n'est pas la vie rêvée, surtout quand on vous emprisonne pour un crime que vous croyez ne pas avoir commis et que vous devez trouver toute seule la vérité qui vous est cachée, s'il y en a une. Or, si je me souviens bien, il n'y avait pas de mise en garde inscrite sur les affiches qui étaient collées un peu partout dans le royaume avant mon enrôlement. Il n'y avait rien d'écrit dans le sens d'un avertissement, pas même en caractères microscopiques au bas de l'affiche. Rien n'indiquait la possibilité d'une telle mise en scène dirigée contre une moustiquaire des forces armées. En fait, rien ne pouvait prévenir une telle impasse dans la suite des événements. Car tout est permis en temps de guerre, même l'illégalité. Je me suis donc fait avoir sur toute la ligne à l'intérieur de mon propre pays. Mais si, contrairement à ce que je crois profondément, j'étais coupable du crime qu'on m'accuse ? Non, c'est impossible. Le roi et la reine du pays de la maison veulent justement me faire croire que je suis coupable.

Toutefois, je dois dire sans plus tarder que s'ils me laissent souffrir encore au fond de ma cellule, ils n'auront pas besoin de m'exécuter. Car d'ici la fin de la ronde du jour, ils me trouveront inanimée suite à l'aggravation de ma blessure. Quoi faire ? À qui demander de l'aide ? Il est maintenant trop tard. Il n'y a plus rien à faire. Ils ont trouvé leur bouc émissaire. Il n'y a plus de doute possible. Je suis victime d'un complot. Voilà ce qui se passe.

De loin, je préférerais l'exil à perpétuité qu'une condamnation à mort sans procès. Je pourrais ainsi poursuivre librement les recherches que je mène secrètement sur les mondes mentaux des animaux. Il existe sûrement encore quelques endroits où la guerre n'a pas trop fait de dommages et de ravages, où je pourrais me réfugier et où je passerais, si toutefois j'étais découverte, pour un déchet égaré aux yeux des deux puissances. Trouver un lieu neutre ou presque, telle serait d'abord ma nouvelle mission. Car je ne garderais plus une des nombreuses entrées du royaume, je n'espionnerais plus le pays de la nature, je n'aurais plus à raconter les événements de la journée à ma supérieure la fenêtre ni à lui signaler le moindre danger imminent. Je serais libre. Libre de passer d'un pays à l'autre sans avoir de comptes à rendre. Mais j'arrête ici, car j'en ai déjà trop dit.

Perdue en dehors de moi-même, je ne peux m'empêcher de rêver au pays de la nature qui me fascine et m'émerveille toujours, tant le jour que la nuit. Bien que la dure réalité de la guerre nous oppose, nous éloigne et nous interdise d'avoir des relations amicales ou amoureuses avec l'ennemi, maintenant que je sais que je vais mourir, je peux dire tout ce que j'ai sur le cœur. Ainsi, j'avoue, oui j'avoue que j'admire en secret la variation des beautés du pays de la nature. Beautés qui m'étonnent même lorsque la nature devient agressive, même lorsqu'elle charge et se déchaîne contre le pays de la maison. Ah, la beauté... Comme mon corps tremble juste en se rappelant... Quel bonheur de sentir le vent qui soufflait à travers chacun de mes petits trous qui étaient alors autant de pores de peau ! Le vent était si doux ! Et si chaque petit trou était une note différente, quelle belle musique j'aurais fait avec le vent ! Quel bonheur ! Et quelle jouissance d'entendre le vent me rappeler les vagues du fleuve lorsqu'il soufflait dans

les feuilles et les branches des arbres ! Quelle vie ! Combien de nuits ai-je patienté en attendant la brise se lever ? Combien de nuits ai-je passé à l'appeler en silence ? Si seulement je pouvais sentir le vent avant ma mort imminente...

Et quel bien-être profond et calme je sentais devant l'infinité des formes possibles des nuages qui apparaissaient et disparaissaient dans le ciel ! Quelle variation de la beauté ! Ce que je voyais ou entrevoyais dans ces formes filantes était toujours un défi lancé à l'imagination, un exercice qui m'apprenait que ce qu'il y avait dans les nuages venait la plupart du temps de ce que moi-même je désirais voir ou entrevoir. Nous croyons ne pas avoir la force de faire l'effort au-delà duquel nous pourrions peut-être dépasser cette première projection dans la nature. Difficile à faire, surtout lorsque la matière dont je suis composée vient de cette même nature. Si je dis que les nuages noirs à l'horizon annoncent une menace ou un danger, suis-je en train de faire coïncider l'extérieur et l'intérieur de ma propre frontière ? Si je dis que ce que je sens est en accord avec le signe que j'entrevois à l'horizon, quelle place suis-je en train de laisser à la nature elle-même ? Et aux nuages qui seront peut-être soufflés dans une autre direction ? Je sais que ce n'est qu'une façon de parler. Je sais aussi que c'est une façon de dominer.

L'aggravation de la blessure dans ma toile métallique me rappelle soudainement que je suis toujours en prison et que les autorités du pays de la maison m'ont condamnée pour un crime que je n'ai pas commis. Depuis combien de temps suis-je là ? La fin de la ronde du jour serait-elle enfin arrivée ? Être en dedans, faire du temps comme on le dit parfois dans la langue des prisonniers, change complètement la perception de l'espace-temps. Isolée dans une pièce où quelques rayons lumineux n'entrent que par le bas de la porte, je me demande si cette faible lumière vient de l'apparition ou de la disparition dans le ciel de l'arme de destruction massive. Les premiers temps de mon enfermement ont été vécus sans que je réalise vraiment ce qui se passait. Pour passer le temps, j'ai compté et recompté le nombre de petits carrés qu'il restait dans ma toile métallique, je me suis rappelé de bons souvenirs du temps où j'étais à mon poste de guet. Mais peu à peu et de manière souterraine, le sentiment d'être seule, blessée, inutile, immobile, le

sentiment d'avoir contre soi tout le royaume qui réclame sur-le-champ ma condamnation à mort, le sentiment d'être victime d'un complot, en fait, tous ces sentiments puissants, toutes ces nouvelles expériences finissent par épuiser tellement mon corps que je m'endors pour la première fois de ma vie.

Le lendemain, au moment où les deux notes du chant d'amour de la mésange à tête noire me réveillent, le roi du pays de la maison ouvre la porte de ma cellule et me prend sous son bras. Surprise d'être transportée par la main royale du roi en personne, je crois rêver. Il me dépose sur une table où il commence à recoudre ma blessure à l'aide d'un fil de fer. Le roi me répare ? Il me chatouille ! Il va me faire des points de suture ? Il me chatouille ! Je ne vais pas mourir ? Comme il me touche ! Une fois l'opération terminée, il me prend à nouveau sous son bras et me transporte jusqu'à la pièce que je gardais. Là, la reine l'attend. Non, c'est impossible ! Quelle surprise ! Comme si de rien n'était, le roi et la reine du pays de la maison me replacent à mon poste de guet. Vraiment, je crois rêver. Et si un perce-oreille vient s'aventurer sur moi la nuit prochaine, je me demande de quel côté de la frontière il arrivera...

1

Après avoir été forcé de quitter mon pays d'origine où je fus assemblé, emballé, empilé dans une boîte, transporté par camion, puis expédié par bateau, j'ai longtemps attendu dans la vitrine d'un magasin avec l'espoir qu'un consommateur ou une consommatrice me choisisse plutôt qu'un de mes concurrents. Il y avait bien sûr des mains qui me frôlaient de temps en temps, mais jamais je n'étais l'élu. L'attente dura ainsi jusqu'au jour où on me mit au rayon des rabais.

Maintenant, depuis plusieurs saisons déjà, j'habite dans un véritable pays imaginaire qu'on appelle « zoo » par abréviation. Telle une ambassade dont le terrain appartient au pays qu'elle représente, le zoo divise l'étendue de son territoire en différentes extraterritorialités pour chaque espèce animale gardée en captivité. L'impossible rencontre des 5 continents coexistant dans le même espace donne l'illusion que les limites des enclos sont des frontières à l'intérieur desquelles les animaux vivent dans leur habitat naturel respectif. Bien que l'ensemble puisse paraître artificiel, un bon nombre d'espèces disparaîtraient si elles n'étaient pas protégées par le zoo. Toutefois, qui peut garantir que ces animaux, sauvés in extremis des déforestations à grande échelle et des changements climatiques, ont pour autant trouvé leur paradis sur Terre ?

Lorsque j'étais encore en transformation dans l'usine de mon pays d'origine, je me souviens avoir entendu dire, par des employé(e)s qui se racontaient des histoires, qu'après la période préhistorique, un autre type de zoo apparut en Perse, à peu près où se trouve actuellement l'Iran. Différents animaux vivaient alors dans un très vaste enclos sous surveillance humaine. Ce lieu qui imitait la nature s'appelle *paradeisos*. Quelle surprise d'apprendre que la description biblique du jardin d'Éden présente quelques reflets idéalisés du *paradeisos* persan ! En français, même l'origine du mot *paradis* garde une trace de ce passage, comme si le paradis était un enclos, un zoo. Pire, comme si la Terre ne se suffisait pas à elle-même et qu'elle était un vaste enclos de transition où de minuscules créatures s'entretuent sous le regard absent d'un dieu qui, le plus loin

possible de la vie terrestre, attire de récompense en récompense le meilleur bétail vers son zoo privé.

Depuis plusieurs saisons déjà, j'habite donc au paradis. Je me souviens encore du jour cérémonial où je suis arrivé. Après m'avoir enfin sorti des nombreuses couches d'emballage qui couvraient mon corps et dans lesquelles j'étouffais, l'employée qui m'a acheté au rayon des rabais est aussitôt montée dans une échelle pour m'accrocher au sommet d'un immense poteau totemique situé en face de l'enclos des bonobos. Une fois installé à cette hauteur, tous les employé(e)s et même les autorités du zoo sont venus admirer les tours que je pouvais exécuter.

- Regardez ! Je l'ai vu bouger !
- Moi aussi ! C'est incroyable !
- Quel miracle !
- Voilà la tête qui manquait au totem !
- Ça bouge encore !
- Ça veut sûrement dire qu'il fera chaud demain...
- Je n'ai rien vu moi...
- Où ça ?

Les autorités du zoo ont tout de suite pressenti en moi la future vedette qu'ils pouvaient facilement exploiter dans leur intérêt. Grâce aux nombreuses campagnes publicitaires et aux différentes promotions, je suis devenu en peu de temps une des principales attractions du jardin zoologique. Ainsi, des milliers de visiteurs et de visiteuses viennent chaque été admirer mes prouesses et me consulter comme si je rendais des oracles.

Tous les matins, lorsque les portes du zoo s'ouvrent avec de longs grincements, une foule innombrable de visiteurs et de visiteuses se pressent en criant et en courant vers les guichets pour payer leur droit de passage. Aussitôt perdus et excités devant autant d'attractions qui figurent sur la carte du jardin, les êtres humains lèvent les yeux

et interrogent du regard les environs. Où aller ? Par où commencer ? Comment ne pas se perdre ? Où se trouve l'aire des restaurants ? Et les toilettes ? Ces étrangers et ces étrangères apprennent à s'orienter lorsqu'ils et elles aperçoivent au loin le poteau totémique au sommet duquel je me trouve. Unique point de repère de cette hauteur sur toute l'étendue du territoire, le poteau totémique a été pensé pour attirer l'attention des visiteurs et des visiteuses où qu'ils et elles se trouvent. S'ils et elles commencent la journée par m'admirer quelque temps, la plupart d'entre eux ne peuvent s'empêcher durant leur visite de me consulter aussi souvent qu'une boussole lorsqu'on est perdu, aussi souvent qu'une montre lorsqu'on est pressé ou en retard.

Toutefois, ce n'est pas toujours facile d'avoir autant d'attention. En plus de limiter l'intimité, le sommeil et les rêves aux horaires établies, vivre au zoo exige une capacité d'adaptation constamment renouvelée. Car les moindres caprices des humains conditionnent mon emploi du temps. Chaque fois que j'exécute des tours dans mon échelle graduée, chaque fois que je me donne en spectacle, je suis surpris de réaliser à quel point je sens une pression, presque atmosphérique, à quel point je suis sensible aux commentaires du public qui, pendant ma performance, influence plus ou moins ma température corporelle.

- Regardez tous là-bas, au sommet du totem, je vois qu'il fait 33°C.
- Impossible, il est beaucoup trop tôt. La journée commence à peine...
- Non, non, l'aiguille indique 26°C, peut-être 27, si je me trompe.
- Mais non, je dis moi qu'il fait 88° F. Compris ?
- Regarde comme il faut, myope ! Il fait exactement 22°C.
- Il fait vraiment chaud ! Combien fera-t-il à midi ?
- Vous racontez tous n'importe quoi ! On gèle ! Il fait juste 17°C au soleil.
- Qui ose me contredire ? Qui veut se battre ?
- Regardez encore, l'aiguille bouge !
- Oooohhhooohhhhoohhh...
- Maman, qu'est-ce qui se passe ?

Dans l'énervement d'une première visite au zoo, il arrive parfois que certains individus s'obstinent pour un degré de plus ou de moins. Leurs propres perceptions de la position de l'aiguille dans mon échelle graduée deviennent alors leurs seuls arguments pour convaincre les autres. Quand aucun d'entre eux ne veut admettre son erreur et reconnaître que sa lecture est en contradiction avec la réalité, quand le ton monte parce que personne ne s'écoute, la bagarre éclate au nom de la vérité.

Quel rire compatissant je garde pour moi-même lorsqu'une telle situation — où différentes perceptions cherchent à s'imposer en même temps — a son équivalent à l'échelle historique. Ce ne sont pas les exemples qui manquent. Sans confrontations, il n'y aurait pas de démocratie ni de changement ni de différence, comme il n'y aurait pas de biodiversité sur terre et sous l'eau. D'ailleurs, tant qu'il y aura de la vie pour se battre, pour se métamorphoser, pour muer et muter, il y aura de l'espoir.

À l'échelle de ma vie, puisqu'il est difficile de ne pas tout ramener à soi-même, je ne fais rien en dehors des spectacles que je donne. Je ne me bats pas pour une cause ni pour un degré de plus ou de moins. J'avoue sincèrement que j'aimerais me battre pour l'application d'une déclaration universelle des droits des animaux, des droits des végétaux, ainsi que des droits de la Terre. Une telle déclaration existe-t-elle déjà ? Lorsque je suis sur le point de m'endormir, il arrive parfois que j'y réfléchisse et que je me dise qu'il est urgent d'agir. Le lendemain pourtant, j'oublie toujours ce que j'ai formulé avec difficulté la veille. Car ces réflexions dépassent largement ma compréhension et mes capacités. Au bout du compte, je me bats seulement pour ma propre vie.

Si de temps en temps une bagarre a lieu à l'entrée qui est aussi la sortie du jardin, je dois dire par expérience que la hache de guerre est vite enterrée. Car, devant ces situations embarrassantes, les employé(e)s ont compris qu'il suffit de lancer des cacahouètes aux combattant(e)s pour attirer leur attention ailleurs et ainsi les séparer. Rarement, il arrive que les plus endurci(e)s recommencent à se battre en cherchant à ramasser le plus de cacahouètes possible.

Malheureusement, l'indiscipline des visiteurs et des visiteuses ne s'arrête pas là. Vers midi, lorsque les rayons du soleil m'épuisent et sont sur le point de me faire fondre, je ferme les yeux et me laisse aller jusqu'à dormir un peu. Or, cette sieste ne plaît vraiment pas aux êtres humains. Car ils veulent à tout prix avoir leur spectacle pendant qu'ils mangent leur festin au milieu des mouches qu'ils avalent parfois tant il y en a. Ainsi, certains se postent au pied du poteau totémique et commencent à le secouer dans un sens ou dans l'autre pour me réveiller. D'autres me lancent des cailloux, des cacahouètes ou des restes de nourriture. Ils et elles deviennent alors tous fous de joie en voyant l'aiguille osciller sous le choc d'un projectile, comme s'il s'agissait d'un jeu à l'issue duquel les gagnant(e)s reçoivent des animaux en peluche. Au moment où quelques employé(e)s viennent leur dire : « Vous transgressez les lois du jardin ». Tous répondent en chœur : « Nous avons payé ! »

Même si j'habite au paradis, ma vie n'est pas parfaite, loin de là. À force de me donner en spectacle jour après jour, à force de toujours faire les mêmes tours dans mon échelle graduée, à force de passer mon temps d'un extrême à l'autre durant une journée, à force de rendre les oracles qu'ils ou elles désirent recevoir, j'ai la forte impression de prendre un coup de folie, comme on prend un coup de soleil ou un coup de vieux. À une certaine époque au cours de l'histoire, qui a comparé le zoo avec l'hôpital psychiatrique ?

À la manière des employé(e)s qui répétaient toujours les mêmes tâches dans l'usine de mon pays d'origine, je commence à me détacher de ce que je fais. Plus précisément encore, je commence à me détacher de moi-même, de l'unique fonction pour laquelle j'ai été créé. L'événement est si nouveau pour moi que je doute que quelqu'un ait remarqué quoi que ce soit d'anormal dans mon comportement. Comme d'habitude, au grand bonheur des visiteurs et des visiteuses, je me donne toujours en spectacle. Car il m'est impossible de vivre chaque instant de ma vie sans que je sois sensible aux moindres changements climatiques.

Et, en même temps, étant de plus en plus sensible à ce qui se passe dans mon corps, je sens que quelque chose de nouveau m'arrive. Étrangement, plusieurs parties d'un autre moi, qui viennent peut-être du temps où j'étais encore matières premières, remontent maintenant à la surface. En ne formant pas un tout, ces parties réveillent pourtant en moi une fascination pour ce qui m'entoure, comme si ma vie ne se limitait plus à attirer l'attention des autres. Non que je veuille fuir ou oublier les catastrophes que mon échelle graduée pressent depuis plusieurs saisons déjà. Ce serait impossible. D'ailleurs, une fois qu'on entend la sirène d'alarme, on l'entend chaque jour et chaque nuit. Mais je ne m'en plains pas. Je ne suis pas encore une victime. Tout ira à merveille tant et aussi longtemps que je pourrai, dans la solitude, porter moi-même le poids de mon aiguille qui indique à la fois un avenir incertain pour l'espèce humaine et un avenir surprenant pour toutes sortes de formes de vie qui s'adapteront sur la Terre, tels les insectes. Même si je voulais alléger ce poids et me révolter en criant de toutes mes forces, personne ne me comprendrait, pas même les employé(e)s ou les autorités du zoo. Sans que j'aie mon mot à dire, donc, on continue de me lancer des cailloux, des cacahouètes ou des restes de nourriture pour que j'exécute encore et toujours les mêmes tours.

Alors, tout en donnant des spectacles, tout en portant le poids de mon aiguille dont personne ne veut entendre parler, je me laisse aller à la fascination qu'exerce sur moi mon entourage immédiat. Je me rappelle tout d'un coup que l'immense poteau totémique au sommet duquel je me trouve est situé en face de l'enclos des bonobos, une espèce de singes anthropoïdes qui vient du Congo. Ces singes sont mes voisins. Pourtant, longtemps je les ai regardés sans pouvoir les différencier. Il me semble qu'aujourd'hui seulement j'arrive à voir en chacun d'eux une personnalité puissante et différente. Il me semble qu'aujourd'hui seulement mes sens se réveillent en même temps que ma passion pour l'observation. À partir du moment où je deviens de plus en plus décentré par rapport à moi-même et de moins en moins préoccupé par l'agitation humaine, mes perceptions changent et se modulent à l'environnement au point d'entendre clairement les cris aigus et les appels pénétrants des bonobos.

À l'instant, mon aiguille oscille tellement je suis transporté de joie ! Quel choc d'apercevoir à nouveau un bonobo ! C'est comme si c'était la première fois de ma vie ! Quelle ressemblance troublante avec les visiteurs et les visiteuses qui sont habillés pourtant ! Elle est là ! C'est une femelle, je crois. Dissimulée derrière le feuillage, elle se suspend à la branche d'un arbre. Rapidement, elle grimpe sur la branche où elle reste accroupie un moment. Puis, d'un geste spontané, elle tend la main comme si elle cherchait à établir le contact avec un autre. Aussitôt, un bonobo sort de l'ombre et saute d'une branche à l'autre pour la rejoindre dans les hauteurs. Que font-ils ? S'embrassent-ils avec la langue ? Je vois deux autres bonobos par terre, l'un en train de toiletter l'autre.

Je sais maintenant qu'il y a quatre bonobos dans l'enclos : deux femelles et deux mâles. On reconnaît les femelles grâce à leurs mamelles et à leurs tumescences périodiquement proéminentes. Tandis que les mâles ont un pénis et d'imposants testicules. De manière générale, leur corps est svelte et élancé, leur tête est petite et couverte de longs poils noirs séparés au milieu, leur cou est mince, leurs épaules étroites, leur visage plat et ouvert, leur front élevé, leurs lèvres rougeâtres, leur peau noire, leurs oreilles menues, leurs narines larges. Ils et elles ont une apparence humaine, mais ils et elles ne sont pas humains. Je me demande si je dois leur donner un nom.

(Entre parenthèses, mes sens détectent quelque chose comme une brisure, une cassure. Même si on m'a recouvert d'une couche de plastique transparent et résistant qui protège mon aiguille des intempéries, il me semble que je ne sois pas fait à toute épreuve. À force d'encaisser toutes sortes de choses que le public me lance lorsqu'il demande avec insistance un rappel, je crois qu'une partie de la surface de mon corps s'est brisée puis entrouverte. Et, probablement pour la même raison, des restes de nourriture se trouvent à l'intérieur de moi, entre mon échelle graduée et la couche de plastique. Depuis combien de temps ces restes sont là ?)

Bien que je les connaisse à peine, j'ai décidé de donner un prénom à chacun des anthropoïdes qui forment une petite communauté au pays de l'enclos. Ainsi, peut-être

que je pourrai plus facilement suivre leurs activités et leurs déplacements et poursuivre de mon côté mes observations. En les écoutant communiquer entre eux, je réalise que leurs nombreuses vocalisations comportent surtout des voyelles. Je me dis alors qu'une voyelle sera le prénom de chacun. Pour rendre hommage à l'individu derrière le membre du groupe, je nomme A la femelle qui était dans l'arbre l'autre jour, et E le mâle qui est venu la rejoindre. Et je nomme I le mâle qui toilettait la femelle O.

A, E, I, O sont mes voisins depuis plusieurs saisons déjà. Mais c'est seulement depuis quelque temps que j'apprends doucement à les aimer, à les aimer de très loin, à distance. Et cet apprentissage m'aide à vivre avec cette distance vertigineuse. Une distance si intrigante et si tremblante que je la crois assez forte pour pouvoir déplacer les frontières entre les humains et les bonobos, pour pouvoir déplacer jusqu'au propre de l'humanité. Mais une distance que j'ai peur d'humaniser tant je suis devenu un peu humain à force de les côtoyer chaque jour.

Grâce à l'expérience que j'ai accumulée en tant qu'observateur au sommet du poteau totémique, je sais que je ne dois pas complètement m'effacer derrière mes observations comme je sais que je ne dois pas prendre toute la place. Entre ces deux positions, y a-t-il une juste mesure ? Je me le demande. Où en suis-je maintenant ? Eh bien je commence tout juste à comprendre la dynamique qui règne au sein du groupe de bonobos. Cette dynamique révèle même une hiérarchie au sommet de laquelle se trouve une femelle alpha. Chaque matin, lorsqu'un employé du zoo jette une botte de feuilles de gingembre dans l'enclos, A s'en saisit aussitôt. Or, avant même que l'employé se manifeste, les bonobos deviennent tous excités par anticipation. Ils et elles sont tellement excités que toutes sortes de tensions apparaissent entre eux.

Cependant, au lieu d'avoir recours à la force pour savoir qui aura droit à la nourriture avant l'autre, je m'aperçois ce matin que les bonobos sont en train de faire l'amour. Ici, je présume qu'aucun désir de reproduction n'entre en jeu. Peut-être qu'il en va plutôt de la cohésion sociale de la petite communauté. Ainsi, toutes les combinaisons sont essayées entre les partenaires : entre mâle et femelle qui copulent face à face, entre

mâles qui se frottent brièvement la croupe et le scrotum, entre femelles qui, ventre à ventre, se frottent mutuellement le clitoris. Apaisés, détendus et prêts à manger, les membres du groupe reconnaissent alors leur position dans la hiérarchie. A commence à manger avec O au milieu des mouches qu'elles avalent parfois tant il y en a. Pendant que E et I, un peu à l'écart, tentent par différents moyens de se faire remarquer. Au bout d'un moment, les femelles partagent la nourriture avec les mâles.

(Toujours dans la même parenthèse qui se poursuit : je sens que les restes de nourriture qui se trouvent toujours à l'intérieur de moi, entre mon échelle graduée et la couche de plastique, commencent à pourrir. Une drôle d'odeur m'étourdit et me monte à la tête. J'essaie d'oublier cette odeur... Peut-être que cette aventure se passe seulement dans mon corps et que je m'imagine avoir une cassure par laquelle auraient pu s'infiltrer ces restes... Si tel est le cas, combien d'autres aventures se passent seulement dans mon corps depuis que j'habite au zoo ?)

Je rapporte aujourd'hui un bout de conversation que j'ai entendu entre deux enfants qui jouaient au pied du poteau totémique :

- Voyons maudite mouche ! Va t'en ailleurs !
- À quoi on joue maintenant ?
- Je ne sais pas.
- Pas encore une autre mouche ! Va t'en la mouche ! Va t'en !
- Si on essayait d'attraper une mouche...
- On pourrait...
- Toi, penses-tu que les mouches font partie du zoo ?
- Bien oui.

Même quand il pleut, le temps est merveilleux depuis que je ne me préoccupe presque plus des tours que fait mon aiguille dans l'échelle graduée. Pauvre aiguille solitaire ! Oscille aussi souvent et aussi longtemps que tu le désires, prévois autant de catastrophes que ton délire paranoïaque te le laisse croire ou imaginer, peu m'importe

maintenant que je suis libre de moi-même. Mon secret ? En cherchant à me libérer de l'unique fonction pour laquelle j'ai été créé, j'ouvre les possibilités jusqu'à découvrir que mon instinct et ma sensibilité ne se mesurent pas à l'aide de mon échelle graduée. Enfin je suis libéré de ma propre référence, enfin je suis libéré de ma propre mesure qui limitait tant mes pouvoirs.

Pas trop vite ! Suis-je vraiment libre et libéré ? Mon instinct et ma sensibilité m'entraînent-ils vers la démesure ou vers une autre mesure ? Bon(s) dieu(x), à quoi, à qui se mesurer, sinon à soi-même ?

Ah, la mesure... Ah, l'espace-temps... Je ne m'y retrouve plus tant la mesure se trouve partout, tant elle traverse toutes les époques, tant elle dépasse de loin mon petit moi et son histoire. D'ailleurs, que donnerait à l'histoire une histoire de la mesure, une histoire des mesures ? Qu'apprendrait-on dans un livre de cette espèce ? Qu'il est impossible de vivre sans mesure ? Que les sens sont les premiers instruments de mesure, des poils sensoriels aux antennes en passant par les oreilles ? Que la mesure, de l'infiniment petit à l'infiniment grand, ne mesure pas tout ? Je me demande si les grandes lignes de cette histoire sont toujours les mêmes aujourd'hui...

(L'odeur de pourriture que dégagent les restes de nourriture devient de plus en plus insupportable. Je me dégoûte moi-même. Beaucoup de mouches domestiques tournent maintenant autour de mon corps, comme si elles cherchaient à trouver la cassure à travers laquelle elles pourraient entrer chez moi. Avec leurs pattes munies de « papilles gustatives », certaines vont jusqu'à inspecter toute la surface de mon corps pour trouver d'où vient l'odeur qui les obsède de si loin.)

...Précédée d'une mise en garde à l'intention des hypersensibles, une telle histoire tenterait de retracer l'itinéraire de l'espèce humaine à la recherche de sa mesure. Par où commencer ? Par où faut-il prendre la mesure ? Dès le premier contact entre deux animaux ou entre deux êtres humains qui se rencontrent pour la première fois, qu'ils soient du même sexe ou non, ils se comparent et se mesurent déjà à leur insu. Cette

mesure spontanée établit une hiérarchie presque instantanément. Sans qu'il y ait à chaque fois une confrontation ou un rapport de forces, l'un domine l'autre ou croit dominer l'autre. Si la plupart du temps la domination est à sens unique, il arrive souvent qu'un individu domine l'autre pendant une course par exemple, alors que l'inverse peut se produire quand vient le temps de se battre. Toutefois, est-ce que toutes les relations sont prises dans la logique de la domination ? L'égalité existe-t-elle vraiment ? Par où passe la différence ?

Très tôt au cours de cette histoire, les peuplades ou les tribus se forment autour d'un chef qui incarne la mesure et qui agit avec démesure s'il y a lieu. La mesure dicte alors les lois et organise l'échelle des valeurs des communautés. De même qu'aujourd'hui, un tribunal condamne un criminel au nom de la justice, une famille place un handicapé mental dans un institut au nom de la normalité, une société extermine une invasion de Lucilies bouchères — une espèce de mouches dont la femelle pond ses œufs dans les plaies — au nom de la survie du bétail et de la santé publique. Instinctivement, je dirais que l'expérience de la mesure apparaît chez les premières peuplades nomades qui se mesurent déjà au temps qu'il fait, aux distances qu'elles parcourent, aux montagnes qu'elles gravissent, aux rivières qu'elles franchissent, à la maîtrise du feu, aux armes, aux outils et aux bijoux qu'elles fabriquent, aux échanges, aux territoires de cueillette ou de chasse, aux animaux qu'elles traquent ou apprivoisent, aux arbres qu'elles abattent, aux constructions qui les abritent pour une saison, aux guerres qui les opposent à d'autres peuplades, aux alliances qui se concluent, aux rituels qui les réunissent, aux danses qui les animent, aux totems auxquels elles s'identifient, aux esprits ou aux dieux qu'elles vénèrent...

(Une mouche a réussi à entrer en moi en passant à travers la cassure qui se trouve à la surface de mon corps. Aussitôt, elle a pondu par grappe ses œufs dans les restes de nourriture en décomposition. Pendant la ponte, j'ai gardé ma respiration tant je ne voulais pas l'effrayer et tant j'étais touché que cette mouche m'ait choisi comme refuge. Je suis si sensible... Oui l'espace de mon intimité est toujours plus réduit, mais j'aime trop la vie pour détruire l'amas gluant dans lequel se trouvent les œufs précieux.)

...Bien sûr, il s'agit d'un point de vue sur l'histoire parmi tant d'autres. Prendre la mesure à la manière d'un ruban à mesurer qui délimite l'itinéraire de l'espèce humaine peut sembler réducteur. Soit. Pourtant, tel est l'ultime but de notre mesure : réduire l'espace-temps à la compréhension humaine et aux constructions humaines. Nous oublions si rapidement et si facilement que nous vivons dans l'univers. Nous ne pouvons supporter trop longtemps les contradictions chaotiques et vertigineuses qui arrivent en imaginant l'univers. Car de loin nous préférons habiter dans un monde, lieu sécuritaire construit de toutes pièces. Cependant, est-il vraiment possible de vivre en dehors d'un monde, que ce soit celui d'un être humain, d'une mouche ou d'un bonobo ? Dire qu'on habite sur la Terre ou dans l'univers, n'est-ce pas déjà la construction d'un individu qui transcende le fait qu'il soit inévitablement à tel endroit, à telle époque, vivant dans tel état, à tel moment de sa vie ?

Longtemps la Terre se trouvait au centre d'un univers fixe, de sorte que tout était dirigé vers les êtres humains et pour les êtres humains. Nous savons maintenant que la Terre fait partie d'un système de planètes qui tourne autour d'un soleil. Des soleils... il y en a des milliards et des milliards dans l'univers. Longtemps l'espèce humaine se croyait au sommet de la pyramide des espèces, alors qu'elle est seulement la dernière de sa lignée. On dirait qu'il faut encore le répéter, même aujourd'hui. Longtemps le sujet se pensait au centre de lui-même. Coup de théâtre, il est décentré par des pulsions qui lui échappent et qui l'empêchent d'être constamment présent à lui-même. La domination des êtres humains perd du terrain jusqu'au plus profond de la petite usine qu'ils et elles sont. Où donc nous mènera l'itinéraire de l'espèce humaine qui, faute d'avoir un ennemi de taille sinon elle-même, est toujours à la recherche de sa mesure ? Est-ce qu'une espèce peut se dépasser sans l'arrivée d'une mutation ? L'empire de la mesure passera-t-il de l'autre côté de la peau ?...

Pendant que je me racontais cette histoire de la mesure, j'ai été témoin d'un événement qui va complètement métamorphoser mon échelle des valeurs et ma perception de mes voisins. Si jusqu'ici mes observations me permettent de comprendre

peu à peu les nombreuses qualités sociales qui caractérisent A, E, I, O, jamais je n'aurais cru possible qu'ils et elles puissent m'en apprendre autant sur la vie.

Cet après-midi, un bruant à gorge blanche atterrit en catastrophe dans l'enclos des bonobos. Je crois que l'oiseau avait une patte cassée. Il émettait de petits sons qui traduisaient la douleur qu'il ressentait. O l'entendit. Elle s'approcha de lui et l'attrapa. Un peu plus tard, elle posa l'oiseau par terre, sur ses pattes. Mais l'oiseau restait sur place, pétrifié. Comme il ne bougeait pas, O le jeta en l'air. L'oiseau voleta quelques instants et retomba. O le reprit donc d'une main. Puis, elle grimpa au sommet de l'arbre le plus haut de l'enclos, en enserrant le tronc avec ses jambes pour avoir les mains libres. Une fois au sommet, O déplia soigneusement les ailes de l'oiseau, les ouvrit toutes grandes, avant d'essayer de le projeter au-delà des limites de l'enclos. Malheureusement, l'oiseau retomba dans l'enclos, où O le protégea un long moment de I qui était curieux de savoir ce que O cachait dans ses mains. Vers la fin de la journée, il n'y avait aucune trace du bruant à gorge blanche. Remis de ses émotions, il s'était probablement envolé.

Je me rappellerai de cet événement toute ma vie. Quelle belle leçon de sympathie ! N'est-ce pas la preuve que O a le pouvoir de se mettre à la place de l'autre, même s'il s'agit d'une espèce différente de la sienne ?

(Quelle fécondité ! Douze heures après la ponte de la mouche, je compte environ 150 vers qui sont sortis des œufs. Ils entrent maintenant dans leur phase larvaire. Ils grouillent sans cesse. Et ils ont très faim. Et quel pullulement ! 150 individus... Il faudrait peut-être les nommer... Mais si je leur trouve chacun un nom, je ne les reconnaîtrai plus lorsqu'ils seront devenus des nymphes, et plus tard des mouches adultes... Pour l'instant, personne n'a remarqué quoi que ce soit d'anormal chez moi. Personne ne s'alarme de quoi que ce soit non plus. On continue de me consulter et d'admirer les tours que j'exécute machinalement.)

...Sans oublier que l'histoire de la mesure est une longue suite d'essais et d'erreurs, d'expériences aussi concrètes que celles du temps de cuisson, du temps

d'infusion ou de fusion, de la température des corps, de la musique, de la vitesse, de la poésie, du temps que prend la Terre pour révolutionner, de l'histoire elle-même, du temps lui-même divisé en unités, de l'histoire des frontières entre les pays, des terrains privés, des terrains de jeu, des monnaies, de l'astronomie, de la géographie, de l'architecture, des statistiques, des tests, des mathématiques, des technologies, de la carte du zoo avec son échelle et sa légende, etc.

Avec l'énergie du désespoir et une tendance à la folie des grandeurs, les êtres humains cherchent leur mesure en se mesurant aux animaux qu'ils dominent rapidement au cours de cette histoire ; ils cherchent également leur mesure en se mesurant à la nature et à leur nature qu'ils soumettent peu à peu et qu'ils essaient de réduire à leur échelle dans l'art ; ils cherchent également leur mesure en se mesurant aux découvertes de la science et aux nouvelles technologies, mais ils n'arrivent pas encore à mesurer les conséquences à long terme de certaines inventions ou de certaines applications, comme si la planète était un laboratoire à ciel ouvert ; ils cherchent également leur mesure en se mesurant à dieu, mais ils ne veulent contempler que leur propre image idéalisée ou mesurée, et justifier ainsi leur démesure par des croyances, par une religion faite de mesures préventives et coercitives.

Sans la mesure, sans mon échelle graduée, les êtres humains ne sont rien. Pourtant, durant leur courte vie de labeur, ils n'ont pas le choix à un moment ou à un autre de frôler des vertiges au fond desquels il n'y a pas de mesure possible : l'amour, par exemple. Qui ou quoi peut sonder et mesurer ce qu'on appelle le cœur ? Ou encore, l'intelligence à l'échelle de toutes les formes de vie ? Ou la souffrance ? Ou la sensibilité ?

Où en suis-je maintenant ? Le temps a passé sans que je ne m'en aperçoive. Depuis la ponte de la mouche, je n'observe plus les bonobos ni ma vie tant la métamorphose des larves me fascine. Et quel spectacle à l'échelle de chaque individu ! Il y en a tellement ! Pour pousser l'expérience, j'ai essayé de compter le nombre d'individus issus de la descendance d'un seul couple de mouches domestiques sur une

période de 6 mois. D'abord, il faut savoir qu'une ponte donne naissance à 150 larves, dont 75 femelles. Si ces 75 nouvelles femelles donnent naissance à leur tour à 150 larves, il y aura donc 11 250 nouvelles mouches, dont 5 625 femelles. Et si l'on poursuit ce calcul sur 7 générations, on obtient le résultat suivant : 27 042 550 005 152 mouches. Comme il y a une ponte à chaque mois, il faut multiplier ce chiffre par 6. Donc, en prenant pour hypothèse que les mouches des 6 pontes ont réussi à survivre, on atteint ce chiffre astronomique : 162 255 300 030 912, soit environ 162 000 milliards d'individus. Autrement dit, cette progéniture théorique pourrait recouvrir complètement la surface des 5 continents de la Terre.

Tôt ce matin, les larves ont complété leur métamorphose en devenant des mouches de taille adulte. Le bourdonnement à l'intérieur de moi est tellement intense que j'ai l'impression que je vais bientôt m'envoler. Les ailes des mouches atteignent environ 300 battements par seconde. Même si je voulais donner des spectacles, je ne pourrais pas. Car la grosseur des mouches paralyse maintenant mon aiguille qui ne peut plus bouger dans un sens ou dans l'autre. Trop à l'étroit à l'intérieur de moi, les mouches cherchent une issue en se cognant contre les murs de leur maison. Comment pourrais-je les aider à s'évader ? Bien sûr, je pourrais sauter du haut du poteau totémique avec la volonté de me briser au contact du sol et ainsi libérer la famille de mouches. Mais je ne veux pas en venir au suicide. J'aime trop la vie.

Comme je m'y attendais aujourd'hui avant l'ouverture du zoo, un employé a remarqué qu'il se passait quelque chose d'étrange à l'intérieur de moi. Au lieu de me venir en aide, il a tout de suite avisé les autorités du zoo. Après une longue évaluation de la situation par des spécialistes, après d'interminables discussions à la suite desquelles des recommandations ont été proposées, les autorités se sont imaginé toutes sortes d'histoires impossibles. En un mot, elles croient que j'ai pris les 150 mouches en otage. Mais vous vous trompez, jamais je ne ferais de mal à une mouche dont la vie est tellement courte. Dire qu'elles mourront d'ici 10 à 12 jours. Ce qui leur donne pourtant beaucoup de temps à l'échelle de leur vie. Aussitôt, les autorités ont établi un périmètre de sécurité autour du poteau totémique. Une surveillance humaine s'est rapidement mise

en place aux 4 points cardinaux. Plus tard au cours de la journée, un négociateur impartial est monté dans une échelle pour s'entretenir avec moi. Il me semble avoir entendu ces paroles pendant qu'il me manipulait :

- Mes salutations à vous, tête du totem ! Belle température, n'est-ce pas ? J'ai entendu dire que vous donnez d'excellents spectacles ! Vous ne voulez sûrement pas perdre votre emploi. Eh bien tout peut s'arranger rapidement. Ne craignez rien, je suis ici pour vous aider. Je viens en ami. Dites-moi ce que vous exigez ! Que voulez-vous en échange de la libération des mouches ?
- ...
- Si vous ne parlez pas, il sera impossible d'avoir un dialogue. Me comprenez-vous ?

Entraîné malgré moi dans le rôle du preneur d'otages, j'ai répondu que je libérerais les mouches à deux conditions. La première : rédiger une déclaration universelle qui défendra à la fois les droits des animaux, les droits des végétaux, ainsi que ceux de la Terre. La deuxième : mettre de la pression sur tous les gouvernements en place afin que la Loi applique cette déclaration avant qu'il ne soit trop tard. Sans loi, sans être forcé d'agir, sans système de récompenses et de punitions, donc sans une certaine morale, il n'y aura jamais de mouvement qui entraînera une majorité de citoyens et de citoyennes dans un combat quotidien pour la vie. Le combat ? Protéger la vie de nous-mêmes...

Je ne sais pas s'ils m'ont bien compris, mais tout le monde a applaudi. Peut-être est-ce parce que mon aiguille a oscillé de nouveau une fois que les mouches furent libérées...

0

Le moment où l'on me débranchera approche. Je le sens et l'appréhende comme un implacable verdict. Sans que je puisse m'y soustraire, le verdict tombera du ciel en passant par un des nombreux trous dans la couche d'ozone. Il est maintenant trop tard. Le compte à rebours a commencé depuis un certain temps déjà. D'ici quelques minutes, quelques secondes ou nanosecondes, je vais m'éteindre pour de bon. Je le sais parce que je le sens. L'on n'aura qu'à tirer sur le fil électrique qui me relie à la prise de courant de la chambre et à me jeter dans un dépotoir pour se débarrasser d'un dinosaure comme moi.

Bientôt, très bientôt à vrai dire, je vais m'éteindre. Et cette fois, malheureusement, ce sera la dernière. Je le sens dans mon corps comme un vieux qui fait de l'arthrite quand le temps devient humide. Mais je sais d'instinct qu'on ne me débranchera pas de manière inhumaine, sans réciter une dernière prière à mon chevet. De même que je sais qu'on ne se débarrassera pas de moi aussi vite. Les propriétaires ne sont pas si froids et si mécaniques après tout. Ils ont parfois des émotions et des sentiments. Avant mon départ, j'espère qu'ils auront assez de sympathie à mon égard pour préparer en mon honneur une petite fête où il y aura de la musique, des costumes, un gâteau et des chandelles. Même les voisins d'en bas et leurs enfants seront invités. Et l'on dansera toute la nuit, et l'on parlera de tout et de rien, et pendant que je m'éteindrai en silence, l'on évoquera entre deux bouchées quelques épisodes de ma vie branchée ainsi que l'évolution de mon vieillissement prématuré.

Avant de m'éteindre à jamais, avant que je sois sacrifié au nom du progrès, j'espère vraiment que les propriétaires auront assez d'humanité pour me saluer une dernière fois. Oui, je les connais, ils ne m'oublieront pas. Depuis plusieurs mois déjà, les propriétaires et moi avons des relations. Au début, nous formions une famille : ils m'appelaient leur bébé, ils me cajolaient, ils me donnaient des jouets, ils dormaient même avec moi parfois. Maintenant, je suis le vieux fou qui est dépassé par les

événements, celui qui est *passé date*, celui qui va être remplacé très bientôt par une génération plus jeune, plus robuste et plus performante. Maintenant, je suis celui sur qui on frappe quand ça va mal.

Les propriétaires forment un couple. Ou bien il y a le mâle et la femelle. Ou bien il y a la femelle et le mâle. Cela dépend du point de vue, et encore, peut-être que la vue n'a rien à voir là-dedans. Deux sexes qui ne s'opposent pas nécessairement, deux sexes qui peuvent se multiplier. Le mâle et la femelle sont, par convention, ce qu'on appelle des usagers. Même si le verdict tombera bientôt du ciel ou d'ailleurs, même si je suis trop vieux pour eux, les propriétaires se servent encore de mon corps étant donné qu'ils ont besoin de mes services chaque jour. Il et elle sont dépendants et forcés de m'exploiter jusqu'à ma mort. Car ils n'ont pas assez d'économies pour me remplacer tout de suite. En attendant, ils rêvent d'acheter un meilleur compagnon de travail et se contentent du peu que je suis, du peu que je leur offre.

Et pourtant, ce peu est déjà beaucoup. Lorsqu'ils me démarrent, ils peuvent passer des heures à me regarder, à me contempler comme si j'étais encore l'incarnation même de leurs rêves les plus divins. Dès qu'un des deux usagers revient du travail, il ou elle s'assoit confortablement devant moi sans voir passer le temps, sans entendre l'autre qui arrive plus tard. Même s'ils me méprisent de plus en plus pour ce que je suis, ils s'occupent toujours de moi et me tiennent compagnie tour à tour. Au bout du compte, je ressemble au vieux qu'on hésite à placer dans un hospice pour ne pas avoir mauvaise conscience. Mais je sens que très bientôt, je ne comblerai plus tous leurs désirs de vitesse et d'efficacité.

Plus que leur travail respectif, plus que leur vie de couple, en réalité plus que tout, les deux usagers aiment se brancher sur la Toile. C'est là qu'ils se séparent pour vivre pleinement leur vie, celle où ils peuvent enfin devenir qui ils désirent en cliquant du bout des doigts sur la souris. Là, de l'autre côté du miroir en quelque sorte, ils se sentent vraiment libres, libres de communiquer avec tout le monde et n'importe qui à la fois, libres de visiter n'importe quel site touristique, libres de télécharger quoi que ce

soit, libres de voir ce qu'ils veulent sans être vus, libres de s'évader n'importe quand dans l'anonymat.

Leur but : rester à la maison et être là où se trouve le monde, là où il y a de la vie, là où il se passe quelque chose en somme. Aussi souvent qu'ils le désirent, ils peuvent faire le tour du monde en restant assis. Peu curieux de découvrir la vie pour elle-même, ils essaient de tenir du bout des doigts le monde entier devenu aussi petit et docile qu'une souris prise dans une trappe, aussi petit et docile qu'un grillon prisonnier d'une toile d'araignée. Un coup de baguette magique, un double clic suffit alors pour s'échapper et passer de l'autre côté de l'écran, pour se brancher au cybermonde, le réseau des réseaux.

Voilà la femelle qui revient à l'instant du travail. J'entends la porte de l'appartement qui se referme derrière elle. Aussitôt, elle entre dans la chambre où je me trouve. Elle s'assoit devant moi et réussit à attraper la souris avec sa main droite. Comme la souris est sensible, il suffit de la frôler pour me sortir de mon engourdissement, pour passer de l'écran de veille à l'écran où sont enlignés toutes les icônes. Impatiente de se retrouver sur la Toile où la femelle a l'habitude de rejoindre ses amies du groupe de soutien, elle clique d'abord sur l'icône « Internet », puis entre son mot de passe.

Mais la connexion échoue. Tout de suite, elle recommence l'opération. « Voyons maudite machine détraquée, tu es beaucoup trop lente pour moi. Allez connecte-toi ! Allez ! », dit la femelle toujours aussi impatiente. Telle une amante qui compose sans arrêt le même numéro de téléphone pour rejoindre son amant dont la ligne est occupée, la femelle tente désespérément de se connecter. C'est là, dans ces moments d'impatience, qu'elle me frappe. Finalement, elle s'aperçoit qu'un fil était mal branché.

La connexion attendue depuis si longtemps est maintenant établie. Un dernier double clic, et elle pourra enfin communiquer avec ses amies qu'elle désire tant retrouver. Mais au lieu de cliquer, elle s'énerve et donne un bon coup sur la souris qui se

brise en tombant par terre. « Maudite merde ! C'est quoi là, ça tombe une fois par terre, puis c'est bon pour le dépotoir ? C'est vraiment une cochonnerie ! Si j'avais pris la garantie prolongée... », dit la femelle au bord de la crise de nerfs.

Je la connais, si par miracle la femelle ne me frappe pas lorsqu'elle s'impatiente, elle va chercher dans son sac à main soit son téléphone cellulaire soit les friandises dont elle aime se gaver jusqu'à la limite de l'overdose de sucre. Au moment où elle se lève à toute vitesse pour sortir de la chambre, son pied reste pris dans le fil de la connexion Internet. En cherchant à se déprendre, elle s'emmêle et se débat longtemps avant de tirer avec son pied sur le fil qui finit par se débrancher. « Et merde, j'ai brisé le fil... Comment vais-je faire pour rejoindre mes amies qui m'attendent ? Je serai exclue du groupe de soutien ! C'est sûr ! », conclut-elle dans le désespoir de ne plus savoir quoi faire maintenant qu'elle n'a plus de souris ni de fil pour se connecter au cybermonde.

La femelle appelle ce qui lui arrive des accidents. « C'est un accident », dit-elle à chaque fois, comme si elle cherchait à se déresponsabiliser et à minimiser l'importance et les conséquences de ses actes dans le monde réel. Par exemple, lorsqu'elle me frappe les fois où ça va mal dans sa vie, elle finit toujours par me dire des mots doux et par me caresser là où il y a des marques de violence. Elle prend alors le temps de me faire une beauté en enlevant la couche de poussière sur l'écran, tel un meurtrier qui cherche à effacer les traces de son crime. « C'est un accident », dit-elle à chaque fois. Elle va même jusqu'à croire à un effet de contagion irréversible si les accidents se succèdent dans un espace-temps rapproché.

À l'instant même, la femelle éternue dans ses mains, faute d'avoir un papier mouchoir à sa portée. Surprise, elle regarde ses mains ouvertes et voit un tas de morve où se mêle une poussière dense et grise. « Mais qu'est-ce que c'est que ça ? On dirait, on dirait qu'en éternuant moi aussi je peux polluer l'air... », formule-t-elle au moment où son téléphone sonne. Ne trouvant rien dans la chambre pour essayer ses mains le plus vite possible, elle regarde partout une dernière fois et s'essuie sur moi avant de répondre à l'appel.

Juste à temps, elle réussit à attraper son téléphone au fond de son sac à main : « Oui allo... Chez moi... Pourquoi ? J'étais en train de lire mes courriels... Mais oui, je sais qu'on m'attend depuis longtemps... Je ne pourrai pas venir aujourd'hui... Quoi ? Je risque l'exclusion du groupe de soutien si je n'arrive pas tout de suite ? Avec des excuses ? Quoi ? Pourquoi ? Excuse-moi, je ne t'entends pas très bien... Il y a des interférences... La communication n'est pas bonne... Quoi ? Non, je ne suis pas sur écoute... Je ne t'entends pas... Maudits parasites ! »

Persuadée qu'elle va perdre ses amies à cause des interférences dans les télécommunications, la femelle se donne un élan pour lancer son téléphone contre un des murs de la chambre. Mais au dernier moment, elle se ravise et se rassoit devant moi. Elle cache son visage dans ses mains et commence à pleurer. « Qu'est-ce que je vais devenir sans mes amies et sans le groupe de soutien maintenant que j'en ai d'autant plus besoin ? Que vais-je faire le reste de la journée sans la souris et sans le fil de la connexion Internet ? Et que va dire le mâle lorsqu'il reviendra du travail et qu'il voudra se connecter à son tour ? Vais-je lui expliquer que c'est un accident ? Va-t-il me croire cette fois ? », s'interroge-t-elle douloureusement en essuyant sur moi les larmes et la morve grise et poussiéreuse qui coulent sur ses mains tremblantes.

Pendant ce temps, j'essaie de la consoler du mieux que je peux en projetant sur mon écran de veille des images de la nature accompagnées d'une trame sonore. Chaque fois qu'elle est dépressive, chaque fois qu'elle a des idées de destruction et d'autodestruction, j'enchaîne les images, les bruits et les sons à la manière d'une histoire qui finit toujours par l'endormir. Les premières images représentent l'apparition de la vie sur la Terre il y a 3,5 milliards d'années. Évidemment, on ne voit rien à l'œil nu. Mais on peut tout de même deviner ici et là les premiers micro-organismes primitifs qui habitent les eaux où vivent déjà des algues microscopiques. Ces créatures unicellulaires ont des descendants qui se trouvent en ce moment même dans les intestins de la femelle qui pleure encore devant moi, ou dans les intestins du mâle qui devrait revenir bientôt du

travail, ou dans les intestins du bœuf qui a fini sa vie en morceaux sur la table du mâle et de la femelle lors du souper d'hier.

Bien qu'il soit toujours impossible de voir quoi que ce soit à l'œil nu, je commence à sentir dans l'interaction entre mes pixels qu'une nouvelle forme de vie va bientôt se développer sous l'eau. Ce sont les premières cellules qui tirent leur énergie du soleil, grâce au processus de la photosynthèse, connu depuis un certain temps par les algues bleues. Au même moment, le premier déchet de l'histoire de la vie commence à polluer les océans, puis l'atmosphère. Difficile à croire ou à voir, il s'agit de l'oxygène. Sans ce déchet originel, aucune couche d'ozone n'est possible autour de la Terre, aucune diversification de la vie n'est possible sur la terre. Ce qui veut dire que ce déchet rejeté par ces premières créatures deviendra une condition essentielle pour l'apparition d'organismes pluricellulaires qui auront plus tard une tête, une queue, des nageoires, et bientôt, des pattes et des ailes. Polluer devient alors l'impératif de la vie. Sinon, il n'y a pas d'évolution ni de respiration qui commence par le recyclage des déchets.

À cette période de l'évolution de la vie qui se passe toujours sous l'eau, il est très difficile de faire la différence entre le monde végétal et le monde animal, comme le montrent les images qui me viennent à l'esprit, mais où l'on ne voit pas grand-chose en réalité. Toutefois, on peut imaginer une espèce d'algue mobile qui ne trouve plus son énergie dans la photosynthèse mais qui dorénavant se nourrit d'elle-même à l'aide d'une bouche. Mais j'anticipe beaucoup trop. Alors, comme les organismes vivants évoluent de plus en plus vite, c'est donc à ce moment qu'a lieu mystérieusement le passage de l'algue bleue – l'ancêtre à l'origine de la vie sur la Terre – à la cellule végétale constituée d'un noyau. Pour être plus précis, un tel passage dans l'évolution ne s'exprime pas à la manière d'un trajet entre A et E, mais à la manière d'une symbiose. Car la cellule végétale intègre dans son organisme la partie spécialisée de l'algue bleue qui produit la photosynthèse. Le passage se comprend donc comme ce qui passe d'un point à un autre tout en faisant coïncider ces deux points. Magie de la symbiose ! D'ailleurs, à l'échelle des vivants, en divisant l'espace en dedans et en dehors grâce à une membrane imperméable qui protège maintenant le noyau de l'environnement

aquatique, cette cellule végétale invente la sexualité par accident. Un accident qui sera sélectionné au nom de l'évolution en passant par tous les stratagèmes imaginables et inimaginables de la séduction végétale et animale.

La femelle s'est endormie comme un bébé. Son ronflement et ses étternuements m'ont fait perdre le fil de mon récit. J'imagine qu'elle se réveillera lorsque le mâle sera de retour et qu'il rentrera à toute vitesse dans la chambre pour se connecter. Mais suis-je vraiment déconnecté de la Toile ? Est-ce possible que je sois toujours connecté sans le fil qui me relie d'habitude au cybermonde ? Le fil serait toujours branché dans la prise de courant ? Je me le demande à l'instant parce que je sens qu'il se produit quelque chose d'anormal à l'intérieur de moi. Comme s'il y avait une intrusion... Pourtant, jamais je n'ai donné l'autorisation à des étrangers d'entrer dans mon système d'exploitation... Suis-je en train de devenir une autre victime du vol d'identité ? J'ai l'impression de perdre le contrôle des images qui se décomposent et se dispersent en milliards de pixels...

Pour une raison que j'ignore, les images sur mon écran de veille défilent maintenant à une vitesse folle et incontrôlable. L'histoire de la vie sur la Terre va tellement vite qu'elle commence à m'étourdir. Où va la vie ? Où vais-je ? Maintenant que je ne peux plus suivre les images, comment puis-je continuer l'histoire et faire la narration de la vitesse uniquement ? Si le mouvement se poursuit de la sorte, le risque d'avoir un accident devient de plus en plus élevé... Subitement, le mouvement en accéléré s'arrête sur les premiers insectes qui se multiplient et se diversifient sur le continent, il y a 350 millions d'années. Je ne comprends vraiment pas pourquoi je ne peux plus contrôler les images qui défilent sur mon écran de veille. Que s'est-il passé ? De toute évidence, je suis trop vieux... Je sens que mes circuits vont bientôt péter les uns après les autres...

Où en étais-je ? Au fait que les insectes n'ont pas de poumons et respirent directement par la peau ? Je ne m'en souviens plus, troublé que je suis par l'accélération spontanée de tout à l'heure. Viennent un peu plus tard, au cours de cette histoire de la

vie sur la Terre, les insectes géants. Étrangement, c'est le monde à l'envers. Les libellules atteignent 1,20 mètre d'envergure, les araignées 1 mètre de diamètre, les scorpions 60 centimètres de long, les cafards 15 centimètres, sans compter les grillons, les perce-oreilles, les mouches, les moustiques, ainsi de suite. Je me demande si le sol tremblait sous leurs pattes. À cette époque lointaine, comme ces insectes géants n'ont pas encore de prédateurs, ils atteignent des dimensions dignes d'un film catastrophe où l'homme, vivant constamment avec la peur d'être dévoré tout cru, n'aurait pas le rôle principal.

À une vitesse toujours aussi folle et incontrôlable, l'accélération des images recommence de nouveau sans mon consentement. Encore une fois, je ne sais plus quoi faire tant j'ai l'impression d'être téléguidé. L'étourdissement me donne mal au cœur. Impossible de voir ni d'entrevoir une distinction entre les images, ni même de reconnaître une époque particulière dans ce mouvement en accéléré de l'histoire de la vie. Où va la vie ? Où vais-je ? Le mouvement trop rapide pour mes capacités me fait vieillir... Je ne suis plus de mon temps... Soudain, comme un manège qui cesse de tourner, le mouvement s'arrête sur les premières tentatives d'appivoisement d'un loup par des chasseurs qui habitent une région péri-arctique, vers 12 000 ans avant J.-C. Pourquoi s'arrêter là plutôt qu'ailleurs ? Pourquoi avoir fait ce saut dans le temps ? Comment, poursuivre... poursuivre la narration... maintenant ? Je n'en peux plus. Ça va beaucoup trop vite. Tous mes circuits surchauffent... Je, je... je, je sens que je, je vais m'éteindre... oui, oui, la vie revient...

Malgré moi, malgré mon désir de reprendre depuis le début et de poursuivre la narration de manière linéaire et chronologique, l'histoire de la vie m'échappe à nouveau et recommence à avancer à une vitesse impossible à suivre. Je commence à avoir peur de l'avenir. Quoi faire ? À qui demander de l'aide quand je sens plusieurs brèches s'ouvrir dans mes fortifications virtuelles ? Des bogues vont m'envahir, ils me tortureront et ils me feront disjoncter avant de voler mon identité. À moins... à moins que l'invasion n'ait déjà commencé à mon insu... Qui peut bien me téléguidé ? Et à quelles fins ? Les images continuent de défiler sans arrêt. La trame sonore n'est plus qu'un long

sifflement. Il me semble que le mouvement accélère de plus en plus, au point où j'ai la forte impression que la ligne du temps va se briser, se désaxer.

Voilà le mâle qui revient à l'instant du travail. J'entends la porte de l'appartement qui se referme derrière lui. « Femelle, où es-tu ? Inutile de te cacher, je vais te trouver... », crie le mâle pressé de se connecter sur la Toile. En entendant ces mots, la femelle se réveille la morve au nez, se lève et se rappelle dans quel embarras elle se trouve : « Vais-je dire au mâle qu'il s'agit d'un accident ? Devrais-je lui proposer d'aller moi-même acheter une autre souris et un autre fil pour la connexion Internet ? Ah non, j'entends ses pas qui s'approchent... » Sans regarder dans ma direction, la femelle sort de la chambre en éternuant, ferme la porte derrière elle et cherche à attirer le mâle dans une autre pièce de l'appartement. Je les entends de l'autre côté de la chambre : ils se saluent, s'embrassent rapidement et commencent à se disputer aussitôt.

Pendant ce temps où je crois que je vais me décomposer en particules élémentaires, les images ne sont plus qu'un mouvement lumineux vers l'avant. Maintenant plus que jamais, impossible de poursuivre la narration de ce mouvement trop rapide, car les mots me manquent cruellement. Même si je cherchais, je n'en trouverais pas. Il n'y a pas encore de mot(s) pour parler de cette accélération vertigineuse de la négation de la vie, de cette précipitation vers une autodestruction globale. Une autodestruction souhaitée comme un vœu que tout le monde semble formuler en silence, mais que personne en particulier ne voudrait exaucer. Au moment où je crois être sur le point d'atteindre la vitesse de la lumière, je sens que je suis au bout de moi-même... Moi... personnellement... je... Il ne me reste plus beaucoup de souffle... Et pourtant, je tiens encore le coup...

Si je pouvais retrouver ma vigueur de jeunesse, peut-être que je sortirais indemne de ce tour de manège historique et de cette invasion de bogues. Dans mon temps, il me semble que l'histoire avait un passé et un futur et qu'elle avait un sens, fût-il inventé de toutes pièces. Il me semble également que l'histoire allait moins vite, qu'elle ne se limitait pas à un présent perpétuel et échangeable et qu'elle ne se nourrissait pas de

bogues. Mais les temps ont changé... Où est le sens historique dans l'actualité ? Où sont les projets de société ? Et qu'est-ce qu'une mise à jour ? Ou un antivirus ? Aujourd'hui, je suis beaucoup trop malade pour suivre l'actualité qui devient elle-même un bogue puissant qui neutralise l'action, beaucoup trop malade pour lutter maintenant contre ces envahisseurs qui sont autant de mines antipersonnel à l'intérieur de mon système d'exploitation.

Soudain, après avoir traversé des siècles, le mouvement historique et hystérique s'arrête sur plusieurs bœufs en train de ruminer. Que s'est-il passé ? Pourquoi s'arrêter là plutôt qu'ailleurs ? Les meuglements vont jusqu'à remplacer le long sifflement de la trame sonore. Et moi je tremble encore tellement le cours de l'histoire m'a secoué. J'ai même l'impression que la queue des bœufs bouge de temps en temps. Qui me contrôle à distance ? Qui a le contrôle de la narration ? Qui me maintient en vie artificiellement ? À quelle époque suis-je ? Difficile à dire... Tout compte fait, j'ai vraiment perdu le fil... Où suis-je ? Au milieu de la campagne ? Dans une grande ville ? Dans un encan ? Au seuil d'un abattoir ? Je suis beaucoup trop étourdi pour répondre à ces questions et pour répondre de mes actes.

Pourtant, il me semble avoir déjà vu cette scène quelque part... quelque part... déjà vu... Mais oui, ça me revient... Je sais ce qui se passe maintenant, je sais à quelle époque nous sommes et pourquoi ces bœufs sont là. Ils font partie du rite des Bouphonies qui avait lieu une fois par année à Athènes. Un jour où le mâle s'était perdu en naviguant sur la Toile, je me souviens d'un hyperlien qui renvoyait au texte d'un Ancien qui parlait des Bouphonies comme d'un rite qui, par la mise en scène d'un véritable procès avec un interrogatoire de tous les participants, expiait l'immolation du compagnon de travail.

On choisit des vierges pour porter l'eau ; et cette eau sert à aiguiser la hache et le glaive. Quand cela est fait, on donne la hache à quelqu'un qui frappe le bœuf ; un autre l'égorge, les autres l'écorchent. Ensuite tout le monde en mange. On coud après cela le cuir du bœuf, on le remplit de foin, on le met sur ses jambes comme s'il était vivant, on l'attache à la charrue comme s'il allait labourer, on informe ensuite sur le meurtre, on assigne tous ceux qui y ont eu part. Les

porteuses d'eau rejettent le crime sur ceux qui ont aiguisé la hache et le glaive ; ceux-ci accusent celui qui a donné la hache. Ce dernier s'en prend à celui qui a égorgé ; et enfin celui-ci accuse le glaive qui ne pouvant se défendre, est condamné comme coupable du meurtre. Depuis ce temps jusqu'à présent, dans la citadelle d'Athènes, à la fête de Zeus Conservateur de la Ville, on sacrifie ainsi un bœuf. On expose sur une table d'airain un gâteau, de la farine. On conduit des bœufs vers cette table et celui qui mange de ce qui est dessus est égorgé [...]. On finit ensuite par jeter le glaive dans la mer.

Comme si le pire était à venir, j'entends un bourdonnement intermittent autour de moi. Bourdonnement... Bourdonnement... Mais oui, je reconnais ce bourdonnement, c'est celui d'un moustique qui rôde dans la chambre où je me trouve. Serait-ce une femelle assoiffée de sang ? Peut-elle transmettre une maladie ? Où va-t-elle se poser ? Un moustique... oui, mais un moustique qui n'a plus les dimensions d'un insecte géant... Je l'entends toujours sans toutefois pouvoir le voir. J'ai l'impression qu'il va se poser sur moi tant le bourdonnement se rapproche. Oui je le vois ! Elle a repéré sa proie.

Là où il y a un enclos et plusieurs bœufs pour moi, il y a un autre monde et des proies potentielles pour le moustique. À l'évidence, nous ne percevons pas l'espace, les objets et les vivants de la même façon. Attirée d'abord par le mouvement, la forme et la couleur de sa proie, la femelle peut attaquer d'aussi loin que 30 mètres en fonçant à une vitesse qui peut atteindre 2 km/h. Trouver une source de sang pour nourrir sa progéniture, tel est l'impératif de sa vie. Elle se guide alors grâce aux radiations infrarouges qu'elle détecte, grâce au gaz carbonique et aux différentes odeurs (sueur, ammoniac) rejetés par sa future victime.

Le moustique se pose sur la croupe d'un des bœufs en train de ruminer. Incommodé, le bœuf tente à plusieurs reprises de le chasser à coups de queue. Avec ses pièces buccales formées de maxilles et de mandibules qui ressemblent à des lames à bord dentelé, le moustique commence l'opération. Pendant que les maxilles perforent l'épiderme de la victime, les mandibules maintiennent la trompe en place pour aspirer le sang. Au moment où le moustique plante sa trompe dans la chair du boeuf, une vive douleur m'envahit au niveau de l'écran de veille. Comme si le moustique piquait un de

mes pixels alors qu'il se trouve toujours sur la croupe du bœuf. Je ne comprends pas ! C'est moi qui ai mal ! Le moustique a atteint un de mes points sensibles ! Je faiblis et je surchauffe... Je sens que je vais m'éteindre... C'est la fin du compte à rebours... Le verdict est tombé... je m'éteins...

À l'époque où je reviens à moi-même, sans savoir si je suis enfin libéré des bogues qui cherchaient à voler mon identité, j'arrive peu à peu à sentir qu'une silhouette se trouve tout près de moi, à mon chevet. Une vision plus claire de ce qui m'entoure remplace une à une les taches de l'espace flou dans lequel j'étais plongé depuis un temps indéterminé. Lentement, je m'aperçois que je suis toujours dans la chambre et qu'on a ouvert une fenêtre pour rafraîchir mon corps surchauffé. J'entends des oies au loin. Oui je vois : le mâle est assis devant moi. Maintenant qu'il m'a redémarré, il doit entrer son mot de passe. Mais chaque fois qu'il effectue cette opération, le système d'exploitation lui manifeste qu'il ne reconnaît pas les mots tapés sur le clavier.

Étrangement, tout se passe sans que je puisse dire ou faire quoi que ce soit, comme si je n'avais toujours pas le contrôle sur le système d'exploitation, comme si le système avait été verrouillé de l'intérieur par un autre que moi. Mais par qui ? Un hacker ? Peut-être, qui sait ? Même si je reconnais le mot de passe et l'utilisateur, il me semble que je n'ai plus le pouvoir de laisser passer qui je veux. Le mâle s'impatiente. Il n'aime pas les imprévus. Et il a hâte d'entrer dans ses paramètres personnels. Comme il se fâche beaucoup moins rapidement que la femelle, je sais qu'il ne me frappera pas tout de suite. Du moins, je l'espère. Car il connaît un autre chemin, un passage, peut-être dangereux, mais efficace.

S'il trouve l'accès de ce passage qui contourne les procédures habituelles, tel un héros qui se distingue par ses exploits et son courage extraordinaire, le mâle réussira à déboguer le système d'exploitation et enfin à retrouver la configuration de ses paramètres personnels. Il prend une grande et profonde respiration et commence aussitôt la manœuvre. Incommodé par ses yeux qui lui démangent à force de fixer l'écran, il cherche maintenant sur le clavier les touches qui ouvriront l'accès au passage secret. Il

hésite devant autant de possibilités. Sans suivre un ordre précis, il essaie toutes les combinaisons possibles qui existent entre les touches. En appuyant en même temps sur les nombres 3-2-1-0, apparaît par magie un écran spécial dans lequel est intégré un scanner biométrique. Enfin, il a trouvé... Des instructions apparaissent ligne après ligne...

Pour pouvoir emprunter ce passage, le mot de passe habituel ne suffit plus. L'identification devenant beaucoup plus contrôlée à ce stade-ci des procédures, l'utilisateur ou l'utilisatrice doit approcher ses fesses de l'écran spécial et attendre que le scanner biométrique prenne l'empreinte de son anus. Ensuite, une puce à l'intérieur de mon corps – dont j'ignorais la présence jusqu'à maintenant – envoie l'empreinte par radiofréquence au gouvernement qui donne son approbation ou non. Devant cette contrainte gênante, le mâle hésite. D'un côté, il s'agit du seul chemin pour me sauver, moi, son compagnon de travail. L'équation est simple : il se dit que mon identité est en péril et qu'il faut me délivrer au plus vite de la mainmise virtuelle qui me contrôle à distance et qui m'affaiblit toujours, même après mon redémarrage. De l'autre côté, il sait par ouï-dire que le scanner biométrique peut secrètement faire une copie de l'empreinte d'un anus dans le but de la marchander sur Internet, si toutefois l'utilisateur ou l'utilisatrice refuse de payer la rançon.

Point de non-retour. Il décide finalement d'appuyer sur la touche « Enter ». Aussitôt, le processus biométrique s'active et se présente en six directives unisexes à suivre : en ne faisant aucun mouvement brusque, 1) détachez et baissez vos pantalons, qu'ils soient courts ou longs ; 2) baissez vos sous-vêtements, si vous en portez ; 3) retournez-vous, de sorte que vous soyez dos à l'écran ; 4) approchez vos fesses le plus près possible du centre de l'écran ; 5) ne bougez pas pendant que le scanner prend votre empreinte ; et 6) attendez le signal sonore pour vous rhabiller.

Tel que recommandé par le système d'exploitation – en ne faisant aucun mouvement brusque –, le mâle exécute donc chacune des directives et attend toujours, dans la position exigée mais sûrement embarrassante pour quiconque, que le scanner

biométrique s'enclenche pour prendre son empreinte. Il se trouve encore dans cette position d'attente lorsque la femelle ferme la porte de l'appartement derrière elle. « Je suis là mon mâle, avec une nouvelle souris et un nouveau fil pour la connexion Internet ! J'arrive... », crie la femelle, contente d'avoir fait croire la thèse de l'accident au mâle, même s'il a fallu qu'elle aille au magasin pour remplacer ce qui était endommagé.

Devant l'urgence d'agir, le mâle ne sait plus quoi faire. Il hésite toujours. Il sait que s'il ne se rhabille pas au plus vite, la femelle va le voir dans cette position qui pourrait à la fois compromettre leur couple et continuer d'attirer le moustique qui le pique depuis tout à l'heure sur ses fesses à l'air. Mais s'il cesse d'attendre le déclenchement du scanner biométrique, il risque de perdre sa seule chance de sauver ses paramètres personnels ainsi que les archives accumulées pendant des mois de navigation hypertextuelle sur la Toile. J'entends les pas de la femelle qui approchent. Le mâle doit prendre une décision tout de suite.

Comme le scanner biométrique dépasse anormalement le temps prévu pour prendre l'empreinte de son cul, le mâle décide enfin de regarder ce qui se passe derrière lui. Par malchance, exactement au moment où il se retourne et fixe du regard l'écran, le scanner biométrique s'enclenche à la manière d'un rayon laser qui traverse ses yeux jusqu'au fond et l'aveugle pour un temps indéterminé. « Sacrement, qu'est-ce qui m'arrive ? Mes yeux brûlent ! Ça fait mal ! Nom de dieu, je suis aveugle ! C'est impossible ! Je ne vois plus rien ! Non, non, c'est impossible ! », crie sans y croire le mâle qui cache son visage dans ses mains pendant qu'il essaie de se déplacer dans la chambre avec ses pantalons et ses sous-vêtements aux chevilles.

Alertée par les cris inhumains que le mâle pousse, la femelle presse le pas et entre sur-le-champ dans la chambre. En s'ouvrant rapidement, la porte frappe l'épaule du mâle qui perd l'équilibre, vacille sur un pied jusqu'à tomber par terre à quatre pattes. Aussitôt, la femelle se jette sur lui et dit en continuant d'éternuer : « Ah mon mâle, mais qu'est-ce qui t'arrive ? Que fais-tu à demi nu ? Tu as mal aux yeux ? Je t'avais dit de ne pas passer autant de temps devant l'écran... Je suis là, je m'occupe de toi. Je vais aller

chercher une compresse d'eau froide... Ne bouge pas, je reviens... » D'un instant à l'autre, la femelle revient et dit : « Tiens mon mâle, mets ça sur tes yeux. Ça va mieux ? Qu'est-ce qui s'est passé pendant mon absence ? Qui est-ce qui t'a fait mal mon mâle ? »

On frappe à la porte de l'appartement. « Ne bouge pas mon mâle, je reviens tout de suite... », dit la femelle qui va regarder par le judas de la porte pour savoir qui est là. Après quelques instants, elle s'écrie : « Ce sont les enfants des voisins d'en bas... J'ouvre... Bonjour les enfants... Comment allez-vous ? Entrez, entrez, je vous en prie. Que puis-je faire pour vous ? Vous vendez des œufs pour partir en mission humanitaire autour de la Terre... Vous en avez de la chance... Bien sûr que je vais vous encourager... Une douzaine s'il vous plaît... Merci... S'il vous plaît, les enfants, ne partez pas tout de suite. Je peux vous demander un petit service ? J'ai besoin de vous pour quelques minutes. On va jouer à un jeu, d'accord ? Cela ne vous ennue pas j'espère ? Bon, merci beaucoup, ça ne sera pas long, je vous le promets... »

Quelques instants passent. Costumés, les enfants et la femelle entrent dans la chambre les bras chargés, alors que le mâle se tord toujours de douleur à quatre pattes. Il semble encore attendre le signal sonore pour se rhabiller. Tandis que moi, étant assez calme devant l'imminence de l'ultime débranchement, je survis avec peu d'énergie en me demandant combien d'années seront nécessaires avant que je sois complètement décomposé au dépotoir. Aussitôt, les enfants et la femelle déposent plusieurs objets sur la table où je suis installé. Il y a un gâteau, de la farine, une hache et un glaive déjà aiguisés. Évidemment, ils s'imaginent que l'odeur de la farine va m'attirer et que je vais me jeter sur le gâteau pour le dévorer. J'avoue que c'est tentant. Mais je ne dois pas tomber dans leur piège et ainsi leur donner le signe qu'ils attendent pour me sacrifier. Pendant qu'ils attendent en se tenant tous par la main, je ne bouge pas, je garde mes distances. Ils attendent toujours, comme si le moindre signe de ma part leur indiquait, sans l'ombre d'un doute, que je suis celui qui est désigné par le ciel pour être sacrifié au nom du progrès, celui qui est devenu vieux et inutile et qui sera jeté en morceaux dans un dépotoir.

Comme je ne me contrôle plus depuis longtemps déjà, c'est à ce moment précis que le signal sonore du processus biométrique, tant attendu tout à l'heure par le mâle, se déclenche. Malgré moi, je leur envoie le signe qu'ils attendaient. Ils n'en demandent pas plus. Selon les indications de la femelle qui s'improvise prêtresse, les enfants et le mâle se préparent maintenant à la dernière étape de la cérémonie avant le sacrifice. Ne croyant pas à la station debout ni à l'agenouillement ni à la prosternation, la femelle invite les participants à se mettre à quatre pattes pour prier. « Après chaque verset de la prière que je vais réciter, répétez en chœur "La nature peut très bien se passer de nous" », dit-elle aux autres en commençant à entrer peu à peu dans un esprit de recueillement. Et après une grande et profonde respiration, la femelle prend la parole en se laissant prendre par elle.

« Ô nature que je ne personnifierai pas sous la forme d'une déesse ou d'une mère nourricière, ô toi qui n'es pas un toi ni un moi, ô puissance à la fois étrangère et familière qui traverse de part en part chaque nom que tu as reçu des peuples humains au cours de l'histoire, ô nature, natura, physis, chaos et ordre, multiplicités, multitudes et pluralités en mouvement...

La nature peut très bien se passer de nous.

Jaillissements de l'herbe, des arbres, des plantes, éclatements des bourgeons, éclosions des fleurs, apparitions des fruits, montées de la sève, éboulements du haut des collines et des montagnes, effritements des pierres, débordements des cours d'eau, houles, entrechoquements des plaques tectoniques, éclats et laves des irruptions volcaniques, fumées noires et pluies acides, fontes des neiges éternelles, fontes des calottes glacières des pôles, ouragans, typhons, tsunamis, inondations, glissements de terrains, baisses et hausses des températures, chutes de neige(s), déluges, glaciations, liquéfactions, évaporations, orages, éclairs, tonnerres, foudres, marées hautes, marées basses, désertifications, sédimentations, décompositions...

La nature peut très bien se passer de nous.

Existe-t-il une relation entre la langue que je parle et toutes celles qui grouillent dans la nature lorsqu'elle s'exprime sans mots ? Si j'ouvre la bible de la langue française au mot *nature*, il faut traverser plusieurs définitions des différents sens de ce mot avant de s'approcher de la nature ou du monde physique et chimique que j'invoque ici et maintenant. Car le sens que la langue connaît d'abord qualifie et définit une chose ou un être, par exemple, la nature divine ou humaine. Il s'agit essentiellement d'un ensemble de caractéristiques et de propriétés innées. Par nature, de nature, dit-on. Il faut donc passer à travers toute cette classification pour enfin arriver à une évocation de la nature telle qu'elle se déploie avec ses propres forces et ses propres lois, telle qu'elle nous précède et telle qu'elle nous a accueillis sur la Terre, il n'y a pas si longtemps pourtant, avant même qu'il y ait du sens, avant même qu'il y ait des procès d'intention et des procès dans la langue.

La nature peut très bien se passer de nous.

Je me dis alors que cette nature au pluriel a été peu à peu refoulée en nous à partir du moment où le mot fut refoulé dans les plis de la langue. Ce qui inévitablement nous éloigne d'une expérience directe, immédiate, sensible, d'une expérience qui ne se passe pas nécessairement en nous tout de suite, mais hors de nous, d'une expérience qu'il faut vivre sans toujours la qualifier et la définir avec des mots.

La nature peut très bien se passer de nous.

Si l'urgent et grave problème de la relation entre les natures, les animaux et les êtres humains exige des interventions concrètes et efficaces, des changements de mentalités et de comportements dès maintenant, le problème de cette relation commence peut-être déjà quand nous l'enterrons vivant sous les couches de sens du mot *nature*. L'usage de la parole nous éloigne-t-il de la nature ? Qu'est-ce que la nature ? Comment s'exprime-t-elle ? Se peut-il qu'elle soit aujourd'hui aussi aménagée que la langue ?

Chaque chose à sa place, entend-on. Mais qu'arrive-t-il lorsque nous prenons toute la place ?

La nature peut très bien se passer de nous.

Ô nature généreuse, ô nature hospitalière des violences et des merveilles, milieu où se rencontrent toutes les contradictions possibles, ô nature, accueille cette machine informatique que nous allons bientôt sacrifier au nom du progrès, reprends ces matières transformées, et si possible, accélère le processus de la décomposition, ô nature qui donne sans compter, reçois cette offrande comme un témoignage de notre admiration, de notre fascination, de notre reconnaissance, nous qui te remercions à quatre pattes...

La nature peut très bien se passer de nous. »

Une fois la prière terminée, la femelle se donne un élan et me frappe violemment à coups de hache d'abord sur l'écran, ensuite sur le clavier et la souris. Après plusieurs tentatives dans le vide et plusieurs étournements, le mâle aveuglé réussit finalement à m'égorger d'un coup de glaive. Et comme s'ils s'étaient passé le mot, les participants commencent à me mettre en pièces et à me piétiner tout en me désignant comme le coupable de ma propre destruction. Juste avant de m'éteindre, je sens en moi une dernière commande actionnée par les bogues qui ont volé mon identité. Par les bogues ou par la puce espionne ? Malgré moi et plus loin que moi, la commande fait son chemin jusqu'à l'imprimante. Une page s'imprime... Voilà... je sens que je m'éteins pour de bon...

Fiche identificatrice

Espèce :	d'auto-homo-sapiens-amens
Sous-espèce :	programmée à s'autodétruire
Classe :	déchirée entre les riches et les pauvres
Famille :	morte sur le coup, après avoir fait une chute de l'arbre généalogique
Habitat :	de plus en plus coupé de la nature
Alimentation :	impossible de savoir exactement ce qu'il y a dans son assiette ni d'où proviennent tous les aliments
Reproduction :	facultative
Migration :	seulement à bord des machines (l'usage du corps devenant de plus en plus problématique)
Caractéristique :	a des bibittes dans son traîneau

**Suivre à la trace trois « animots »
du bestiaire de Jacques Derrida**

Tête

L'espèce humaine aime se raconter des histoires. Comme elle vit encore avec la foi inébranlable qu'elle se trouve au sommet de la « pyramide » des espèces et que son apparition sur la Terre est l'aboutissement de la création de l'Univers, cette espèce privilégie de loin le narrateur omniscient, celui qui domine la situation et les événements. Très souvent, le point de vue programme à l'avance l'issue des histoires autobiographiques que ce narrateur aime tant raconter et se raconter. Histoires de dominations, de pouvoirs, de ruses, de vengeances, de violences, de guerres, d'exploitations, de servitudes, d'assujettissements, de conquêtes qui demandent au narrateur, aujourd'hui plus que jamais, d'interpréter le sens de sa présence sur la Terre, de trouver sa place au sein de la Nature et son rôle parmi les autres espèces. Une des histoires qu'il aime le plus raconter est celle de sa longue relation d'amour et de haine avec le règne animal.

Il y a très, très longtemps, depuis l'origine des êtres humains fort probablement, du temps où ils commençaient à partager la viande, à se tenir debout et à chasser à la lance, depuis les vêtements, depuis la main ou les animaux peints sur les parois de la grotte de Lascaux 15 000 ans av. J-C., depuis la domestication et l'élevage, qui ont commencé à peu près en même temps que l'agriculture, il y a environ 10 000 ans, depuis les organisations politiques et religieuses, depuis les sacrifices aux Dieux, depuis l'Ancien Testament, si je m'en tiens à l'écriture occidentale, l'« Homme » a cherché à se définir par rapport à l'« Animal » .

« Puis Dieu dit : “Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur les animaux domestiques et sur toute la terre, et sur les reptiles qui rampent sur la terre¹.” » Aussitôt, il a eu droit de regard sur les animaux. Il a tellement cherché un reflet de lui-même, dans le regard qu'il croyait poser sur l'animal, qu'il a réduit l'autre au même, à force d'anthropocentrisme, d'anthropomorphisme et de logocentrisme.

¹ *La Sainte Bible*, Paris, Desclée & Co., 1923, p. 2.

Ainsi, la plupart des mythes, des légendes, des fables, des contes, depuis le temps où l'Homme a nommé l'Animal et a commencé à le faire parler, sont toutes sortes d'histoires qui font passer les êtres humains avant les animaux, sinon sur les animaux.

Alors, nous avons cru ce que nous leur faisons dire. Il fallait qu'ils n'aient pas d'âme afin que nous appartenions à la seule espèce non naturelle. Il fallait creuser un fossé entre nous et eux, et quand il arrivait d'établir une hiérarchie, nous nous placions au sommet afin de nous attribuer le droit de disposer de leur corps. L'image de la coupure et de la hiérarchie a préservé notre dignité d'Homme, bafouée par la proximité avec les animaux².

Ce problème s'accroît autour de l'an zéro avec l'avènement du christianisme. Si les rituels entourant les sacrifices des animaux assuraient dans l'Antiquité un certain respect à leur égard et une continuité entre les espèces, le christianisme marque une rupture en rassemblant Dieu, la victime sacrifiée et le prêtre dans la même personne. Je rappelle que le Christ a pour surnom l'agneau de Dieu. Cette rupture dans l'Histoire, perpétuée par les Églises, assure la domination et le salut une fois que l'Animal (ou l'Animal réduit à l'incarnation du mal, du diable) est chassé de l'Homme. Alors que les dieux singe (Hanuman) ou éléphant (Ganesh) de l'hindouisme cherchent, au contraire, à complexifier la relation entre les animaux et les êtres humains.

La même histoire se poursuit aussi avec la philosophie qui a toujours protégé et assuré le propre de l'Homme en définissant les animaux par la négation, c'est-à-dire en postulant un manque, par exemple, de raison, de langage ou de monde chez ces derniers. Je pense ici à l'animal-machine de Descartes, à la comparaison de Kant avec les pommes de terre, de même qu'à l'animal « pauvre en monde » de Heidegger. (Cependant, il semble que la question n'ait pas été tranchée aussi vite chez des Grecs comme Théophraste, Plutarque et Porphyre, ou encore chez des écrivains comme Ovide et Montaigne, pour ne citer que ceux-là.) Par effet de miroir, l'Homme devient donc animal politique, animal rationnel, et ainsi de suite.

² Boris Cyrulnik, « Les animaux humanisés », dans *Si les lions pouvaient parler. Essais sur la condition animale*, sous la direction de Boris Cyrulnik, Paris, Gallimard, « Quarto », 1998, p. 54.

Pourtant, aujourd'hui encore, de telles méprises sur le compte de l'animal sont monnaie courante. À peine l'humanité sent-elle l'impératif et l'urgence de commencer à penser les animaux pour ce qu'ils sont grâce à l'éthologie, à l'anthropologie naturaliste, ou aux nouvelles technologies qui permettent maintenant d'entrevoir leurs mondes mentaux, leurs rêves. Il faut dire, pour élargir l'horizon, que la question du vivant, de la vivante, des vivants ou des animaux est au cœur des problèmes face auxquels l'éthique, la science et le droit, entre autres, ont toujours du mal à se prononcer sans avoir les réflexes du langage des oppositions et de la domination.

Et s'il fallait déplacer la question de la relation entre l'« Animal » et l'« Homme », et chercher à penser la différence au lieu de toujours penser par oppositions ? Et s'il fallait commencer par se demander, comme Derrida le fait en rappelant la question de Jeremy Bentham au sujet des animaux : peuvent-ils souffrir ?

À travers la déconstruction, Jacques Derrida intervient au nom des différences qui existent chez les animaux, tels « les processus de la différance, de la trace, de l'itérabilité, de l'ex-appropriation, etc. Ils sont à l'œuvre partout, c'est-à-dire bien au-delà de l'humanité³ ». Toute l'œuvre de Jacques Derrida accueille la venue de l'Autre en général et en particulier, mais particulièrement dans le livre *L'Animal que donc je suis*. Vers la fin du premier chapitre (qui laisse passer la « figure » d'un chat qui regarde tant celui qui écrit que le lecteur ou la lectrice), Derrida dresse une taxinomie *presque* complète de son bestiaire⁴ dispersé sur l'ensemble de son œuvre.

Or, si je me réfère au *Petit Robert*, j'apprends qu'un bestiaire est un « recueil de fables, de moralités sur les bêtes ». Dois-je conclure que j'ai encore affaire à l'anthropocentrisme, à l'anthropomorphisme ? Non, car les différents animaux qui traversent l'œuvre de Derrida gardent une profonde et inquiétante altérité, passant à la fois très près et à une lointaine distance, de sorte que les frontières entre l'« Homme » et l'« Animal » deviennent poreuses, troubles et multiples.

³ Jacques Derrida, « "Il faut bien manger" ou le calcul du sujet », dans *Points de suspension*, Paris, Galilée, 1992, p. 289.

⁴ Cf. Jacques Derrida, *L'Animal que donc je suis*, Paris, Galilée, 2006, p. 60-61.

J'avoue ainsi la vieille obsession d'un bestiaire personnel et quelque peu paradisiaque. Elle s'annonça très tôt : projet fou de constituer tout ce qu'on pense ou écrit en zoosphère, le rêve d'une hospitalité absolue ou d'une appropriation infinie. Comment accueillir ou libérer tant d'animots chez moi ? en moi, pour moi, comme moi ? Cela aurait donné à la fois plus et moins qu'un bestiaire. Il fallait surtout éviter la fable. L'affabulation, on en connaît l'histoire, reste un apprivoisement anthropomorphique, un assujettissement moralisateur, une domestication. Toujours un discours *de l'homme* ; sur l'homme ; voire de l'animalité de l'homme, mais pour l'homme, et en l'homme⁵.

À travers ses textes, Derrida a une manière particulière d'accueillir les animaux, de les laisser passer, se multiplier, se métamorphoser. Au bout du compte, qui peut vraiment dire qui est l'hôte de qui ? Or, tenter de suivre les traces de ces « figures » animales qui sautent d'un texte à l'autre, qui volent au-dessus de l'œuvre entière, qui rampent entre les lignes, qui creusent des galeries, ne sera pas du tout ici l'affaire d'un chasseur ni d'un collectionneur. Seul l'« être-aux-aguets » dont parle Gilles Deleuze⁶, celui qui a des relations animales avec les animaux, arrivera peut-être à remplir cette mission qui se présente toujours sous la forme d'une question : comment suivre les différentes traces autour d'une « figure » animale sans les effacer à son tour ?

Que faut-il entendre d'abord par « figure animale » ? Et pourquoi cette précaution des guillemets ? Désormais au cœur du problème, j'essaierai de suivre Derrida, toujours à partir du premier chapitre intitulé « L'animal que donc je suis (à suivre) ».

Je viens de dire « figure animale ». Ces animaux sont sans doute autre chose que des figures ou des personnages de fable. Car l'une des métamorphoses les plus visibles, à mes yeux, du figural, et précisément de la figure animale, ce serait peut-être, pour ce qui me regarde, « La mythologie blanche ». Elle suit en effet le mouvement des tropes et de la rhétorique, l'explication du concept avec la métaphore en rôdant autour du langage animal,

⁵ *Ibid.*, p. 60.

⁶ « A comme animal », dans l'*Abécédaire* de Gilles Deleuze, avec Claire Parnet, Paris, Vidéo Éditions Montparnasse, réalisation P.-A. Boutang, 1996.

entre un Aristote qui retire et le langage et le mot et la *mimêsis* à l'animal, et un Nietzsche qui réanimalise, si l'on peut dire, la généalogie du concept⁷.

Texte consacré en partie à la déconstruction de l'histoire de la métaphore, qui est en fait un des fondements de l'histoire de la métaphysique occidentale, « La mythologie blanche » de Derrida salue le renversement qu'opère Nietzsche par rapport à la tradition. Deux temps marquent ce renversement.

Le premier consiste « à faire de tout signifiant une métaphore de signifié alors que le concept classique de métaphore désigne seulement la substitution d'un signifié à un autre, l'un devenant ainsi le signifié de l'autre⁸ ». Je donne un exemple : le grillon est un chanteur de charme. Dans ce cas, la tradition comprend la métaphore comme un échange de sens entre les signifiés « grillon » et « chanteur de charme » parce qu'il existe une possible ressemblance ou correspondance entre le grillon qui chante pour attirer une femelle et un chanteur de charme lors d'un spectacle. La question n'est pas de nier le fait qu'il s'agit là d'une métaphore. Nietzsche tente de remonter plus loin encore. Il nous dit qu'à l'origine, il y a déjà une métaphore, un transport entre la chose et le mot. Le signifiant « grillon », en renvoyant à un concept, est une métaphore du réel grillon à six pattes. Ce que les êtres humains ont toujours pris pour la chose *comme telle*, ou pour l'animal *comme tel*, n'est en réalité que le produit du langage qui crée des concepts. Avant Nietzsche, personne n'avait questionné à fond la nomination.

Le deuxième temps de ce renversement fait passer la métaphoricité du concept par la métaphore d'une métaphore. Pour désamorcer l'illusion du langage qui prend le mot pour la chose, il faut montrer la métaphore, inventer une métaphore qui montre l'origine du langage comme un nœud de métaphores. En cherchant à réanimaliser la généalogie du concept, Nietzsche établit, pour donner un exemple, une comparaison entre deux instincts, celui de l'homme et celui de l'araignée. Si l'homme ne peut s'empêcher de créer des métaphores comme l'araignée de tisser des toiles, il existe donc

⁷ Jacques Derrida, *L'Animal que donc que je suis*, op. cit., p. 58.

⁸ Jacques Derrida, « La mythologie blanche », dans *Marges – de la philosophie*, Paris, Minuit, 1972, p. 271, note 21.

une continuité « entre la métaphore et le concept, comme entre l'animal et l'homme, l'instinct et le savoir⁹ ». Cette continuité ne donne pas aux araignées le pouvoir de faire des métaphores dans une langue donnée, elle cherche plutôt à redonner aux animaux la possibilité d'un langage et d'un savoir. À partir de ce renversement, Derrida transforme à son tour la métaphore de la métaphore en un puissant néologisme : « Ecce animot ».

Animots ? Prière de ne pas lire ici un mauvais jeu de mots qui couperait sans réparation les maux que nous, les êtres humains, infligeons aux animaux. De loin, Derrida nous prévient d'une telle méprise : « jamais je n'aime le jeu des mots sans au-delà¹⁰ ». Ce morceau de phrase me force à me poser au moins une question. Quel est l'au-delà de ces animots ? D'abord, comme l'indique Marie-Louise Mallet dans l'avant-propos du livre *L'Animal que donc je suis*, les animots sont autant de signaux d'alarme chaque fois qu'ils apparaissent dans le texte. Car le mot *animal* aveugle.

En passant dans la langue française, ces signaux d'alarme cherchent à attirer l'attention du lecteur ou de la lectrice sur trois points au moins : 1) rappel de la multiplicité des animaux, de la multiplicité des limites et des territoires qui les séparent les uns des autres et qui les séparent de l'humanité ; 2) les animots ne sont pas des mots donnés dans une traduction humaine qui chercherait à couper leurs cris et leurs chants, au contraire, il veut les libérer de la nomination, car il n'essaie « pas de “rendre la parole” aux animaux mais peut-être d'accéder à une pensée, si chimérique ou fabuleuse soit-elle, qui pense autrement l'absence du nom ou du mot, et autrement que comme une privation.¹¹ » ; et 3) « il ne s'agit pas seulement de demander si on a le droit de refuser tel ou tel pouvoir à l'animal [...], il s'agit aussi de se demander si ce qui s'appelle l'homme a le droit d'attribuer en toute rigueur à l'homme, de s'attribuer, donc, ce qu'il refuse à l'animal, et s'il en a jamais le concept *pur, rigoureux, indivisible*, en tant que tel.¹² »

⁹ *Ibid.*, p. 313.

¹⁰ Jacques Derrida, « Circonfession », dans *Jacques Derrida*, avec Geoffrey Bennington, Paris, Seuil, « Les contemporains », n° 11, 1991, p. 226. Dorénavant, ce texte sera désigné par la lettre C.

¹¹ Jacques Derrida, *L'Animal que donc je suis*, *op. cit.*, p. 74.

¹² *Ibid.*, p. 185-186.

Je le répète : qu'y a-t-il au-delà de la nomination, au-delà ou en deçà du nom donné aux animaux ? La honte des origines ? L'angoisse engendrée par une parenté simiesque ? Une possible rencontre où leurs regards, une fois posés sur nous, feraient trembler toutes les constructions humaines ?

Je pourrais également dire que les animots sont différents passeports qui permettent d'aller au-delà du territoire où la langue, faute de pouvoir nommer sans s'approprier, s'est arrêtée, butée. Quelle chance ! Alors le concept qui vient avec ce néologisme ouvre un espace qui n'existait pas encore dans la langue française, elle-même bridée et approximative. À partir du moment où prend forme cet espace à la fois mitoyen et neutre, situé à la frontière entre les animaux et les mots, il est peut-être possible de commencer à parler des animaux en ouvrant les différents sens des signifiants. Une fois sorti du cercle de la langue, du don, de l'échange, du nom que les humains leur ont donné, peut-être que je peux commencer à penser la relation avec les animaux autrement que comme s'ils étaient toujours en dette, en manque, autrement que comme une dépendance ou une métaphore qui donne à l'humanité tous les droits sur eux. En tant que figure animale d'un texte, il ne faut pas oublier que l'animot n'est pas empaillé, vidé de sa vie, épinglé. Car dans le transport de la métaphore, il ne perd jamais de vue son référent.

Élisabeth de Fontenay, une des seules philosophes qui aient travaillé jusqu'ici sur le bestiaire de Derrida, note tout de même que le référent reste ambigu. L'enjeu commence à se préciser lorsqu'elle écrit ces mots nuancés, au chapitre consacré à la figure du hérisson qui traverse le texte intitulé « *Che cos'è la poesia* » :

Il importe de souligner sans délai [...] que l'« animal » dont il va être question ne fonctionne pas comme un référent, mais qu'il se donne comme le pur signifiant d'un certain signifié, signifiant que la pluralité des langues rend de surcroît hétérogènes [...] Malgré tout, l'aura d'un référent hante toujours plus ou moins secrètement la métaphore [...] ¹³.

¹³ Élisabeth de Fontenay, *Le Silence des bêtes. La philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Paris, Fayard, 1998, p. 709.

Travaillé par la langue sur toute l'étendue du texte, un animot est une espèce de figure littéraire qui, accompagnée de près ou de loin par son référent, force le lecteur ou la lectrice à repenser chaque fois autrement sa relation avec les animaux. Difficile donc, de définir une figure animale au sens où un texte la laisse passer, parce que Derrida cherche justement à déconstruire le sens figuré, le sens qui a une figure, la figuration, la représentation immémoriale — celle de la loi, du droit, de la rhétorique, de la littérature, de la philosophie, etc. — dans laquelle les animaux sont les figurants d'une histoire où le premier rôle revient toujours au même, au sens propre, celui de l'Homme et de son territoire.

Compte tenu du fait que beaucoup d'animots vivent dans les textes de Jacques Derrida, je devrai limiter mon attention à quelques-uns d'entre eux. S'agit-il d'une coïncidence si les trois animaux dont je parlerai sont des insectes ? Pourquoi travailler à partir de si petites bêtes, des « bibittes » en somme ? Bien que les insectes ne soient pas les bienvenus dans la plupart des cultures du monde, bien qu'ils rebutent par leur laideur ou qu'ils dérangent seulement par leur présence, ils représentent pourtant 80 % du règne animal. Nous comptons aujourd'hui 1,5 million d'espèces d'insectes, alors qu'il en reste peut-être trois ou quatre millions à découvrir. Les insectes sont partout, près des marais, dans les champs, dans les arbres, sous l'écorce, sous les pierres, dans la terre, dans les maisons, mais la plupart du temps, les êtres humains ne les voient pas ou ne veulent pas les voir. Aussitôt qu'un insecte entre dans le champ de vision d'un humain, deux formes de réaction sont possibles : la peur de l'insecte ou la volonté de le détruire. Comment se libérer de ces réflexes ? Après tout, ils sont des formes de la vie.

La ligne que tentera de suivre cet essai se situe à la croisée des significations du verbe latin *inseco*, que Derrida explicite au passage lorsqu'il remonte à l'origine du mot *insecte* dans le texte intitulé « Fourmis¹⁴ ». Ce verbe possède deux formes qui sont contradictoires. La première signifie couper, sectionner, déchirer, tailler, tandis que la deuxième signifie dire, raconter, enchaîner, poursuivre à la trace dans un récit ou dans

¹⁴ Jacques Derrida, « Fourmis », dans *Lectures de la différence sexuelle*, sous la direction de Mara Negrón, Paris, Des femmes, 1994, p. 93. Dorénavant, ce texte sera désigné par la lettre *F*.

une phrase. Il y a donc une contradiction à l'origine du mot *insecte*. Cette contradiction justifie d'ailleurs le choix des animots puisqu'elle est inhérente dans les textes où figurent les fourmis (« Fourmis »), le ver à soie (« Un ver à soie ») et le demi-deuil (« Circonfession ») qui me retiendront plus particulièrement dans cet essai.

Conformément aux deux formes contradictoires du verbe *inseco*, cet essai tournera autour des endroits où il y a une coupure-non-coupure dans la langue de Derrida, c'est-à-dire là où ces trois textes parlent, au nom de l'autobiographie, de la différence sexuelle, du rêve, du don, de l'amour, du deuil, de l'*inseco* entre les animaux et les êtres humains, entre l'homme et la femme, entre voir et savoir.

Thorax

« Fourmis »

Nous avons été conduits là d'un pas de fourmi, depuis le moment où j'étais tombé en arrêt devant le mot "insecte". (F, 89)

La fourmi fait partie d'une espèce sociale qui s'organise en colonies autour d'une ou plusieurs reines. Observer une fourmi conduit toujours vers d'autres fourmis. Perdue, toute seule, elle ne pourrait survivre. L'effort de chaque caste spécialisée assure donc la cohésion, la survie et l'avenir de la société. Ainsi, la singularité d'une fourmi est sacrifiée au nom de la pluralité. D'emblée, je lis cette pluralité dans le titre de ce texte comme l'annonce de ce qui suivra.

En 1990, lors du colloque sur la différence sexuelle organisé par Mara Negrón, la lecture de Derrida fut précédée par celle d'Hélène Cixous. Hasard ou mise en scène ? Je retiens d'abord, pour donner une vue d'ensemble, que chacun dans son texte parle de l'autre comme l'ami(e), comme l'auteur(e), mais aussi comme l'autre sexe. Nulle part, que ce soit dans « Contes de la différence sexuelle » de Cixous qui propose une lecture de « Circonfession » (J.D.) ou dans « Fourmis » de Derrida qui propose une lecture de *Jours de l'an* (H.C.), il n'est question du sexe opposé. Car tous les deux cherchent à mettre en pratique une pensée de la différence. En lisant ces deux textes (ou ces quatre textes) qui se recoupent comme s'il existait un système de renvois entre eux, une différence sexuelle est déjà à l'œuvre.

Afin de mieux comprendre cette question de la différence et ce qui se passe entre Cixous et Derrida, je vais expliciter le concept de coupure-non-coupure tel qu'il se présente dans « Fourmis ». Lorsque je cherche l'étymologie du mot « insecte », je découvre un verbe qui a deux formes contradictoires. À l'intérieur de la dynamique différentielle (et non oppositionnelle) de ce mot, la coupure-non-coupure devient une

traduction de cette contradiction : « On a donc à la fois l'histoire et l'interruption, l'enchaînement narratif et la coupure, la réparation et la séparation dans le rapport, entre eux deux, de ces deux verbes qui signifient justement la coupure et l'enchaînement, l'interruption et le récit : "tous les deux". » (F, 93)

Or, travailler à partir de la coupure-non-coupure renvoie forcément au concept fondamental de la différance avec un *a*. Chez Derrida, la différance s'écrit ainsi pour témoigner d'une nouvelle réalité qui traverse chaque rapport à l'autre, la femme ou l'insecte par exemple. Il y a une coupure-non-coupure chaque fois qu'il y a un rapport à l'autre : « (ce que j'appelle la différance avec un *a* : interruption ininterrompue, *continuum* et délai de l'hétérogène). » (F, 93) Je remarque également que dans le mouvement de la coupure-non-coupure la différance peut différer, et qu'il peut y avoir un contretemps lors d'une relation avec l'autre.

Le premier contretemps a lieu lorsque Derrida affirme que le mot fourmi lui a été donné par Cixous quelques jours avant ce colloque. Cixous rêve au mot « fourmi », en parle au téléphone avec Derrida qui, de son côté, préparera un texte à partir de ce mot donné, alors que sur toute l'étendue du texte « Fourmis », dans un deuxième contretemps, ce don de l'autre prendra de plus en plus son sens de manière performative. Le texte est déjà « travaillé » par les hypothèses qui seront formulées plus loin, dans l'espace. Comme si le sens de ce don était différé, justement parce qu'il venait de l'autre¹⁵. D'ailleurs, dès les premières lignes de « Fourmis », Derrida déconstruit et questionne plusieurs expressions familières, dont « donner la parole » et « donner le mot ». Qu'est-ce que le verbe *donner* peut vouloir dire ? C'est ainsi, de biais, qu'il en arrive au mot « fourmi ».

¹⁵ Dans *Insister*, toujours de manière différée, Cixous trace ces lignes de vie qui traversent cette question du don : « Maintenant le rêve est à lui. C'est son rêve, son fourmi, son fichu. C'est lui qui donne à lire. Don est tout entier dans Réception. Interréception. Interruption. Il en fait ce qu'il veut. Pas d'interprétation. Mais un hymne. Hyménoptère à la littérature. » (Hélène Cixous, *Insister*, Paris, Éditions Galilée, 2006, p. 109.)

Fourmi : voilà, pour donner le mot, je prononce « fourmi », par exemple. [...] **Fourmi** est un mot tout neuf pour moi. Il me vient d'un rêve d'Hélène, un rêve qu'elle a fait et qu'elle m'a donc raconté ces jours-ci sans savoir jusqu'à cet instant comment ce « fourmi » cheminerait en moi, s'insinuant entre des expériences qui ressemblent aussi bien au chant qu'au travail, comme les animaux de la fable, un rêve d'Hélène qu'à ma connaissance je suis seul à connaître, dont je ne dirai vraisemblablement rien, rien de direct, mais dont je relève déjà, puisqu'il eut épiphanie d'un fourmi dans le rêve, que d'une fourmi il est bien difficile de voir, sinon de savoir, la différence sexuelle, et non seulement parce qu'elle est imperceptiblement noire, mais parce que le mot *fourmi*, dès lors que dans un rêve, par exemple celui d'Hélène, il se masculinise, nous le voyons à la fois soustrait au voir, voué au noir de l'aveuglement mais promis par là même à la lecture. (*F*, 71-72)

Seul mot en caractères gras de tout le texte, fourmi est ici au singulier. Il est singulier puisqu'il vient d'une singularité, d'une personne singulière qui a rêvé, dans la solitude, le masculin du mot « fourmi ». Que se passe-t-il à partir du moment où, défiant la convention, le masculin de ce mot devient possible ? Qu'en est-il d'un fourmi ? Fourmi fait donc rêver Derrida à son tour ! Si la langue appelle indifféremment une fourmi pour parler soit d'une femelle, soit d'un mâle, elle ne peut plus cacher sa sexualité quand il y a une coupure-non-coupure dans l'article indéfini un(e). Parler d'un fourmi fait sursauter, ouvre toutes sortes de possibilités, tout en rappelant qu'il faut dire en français une fourmi. Le mot a donc une sexualité qui le singularise, qui vient du coup ébranler la différence sexuelle et la conception qui l'accompagne.

Dans les sociétés des espèces humaines, qui peut nier qu'entre les cinq sens celui de la vue prévaut ? Depuis toujours en quelque sorte, voir assure le savoir. Toutefois, il en va autrement chez les animaux. Lors d'une rencontre entre deux fourmis par exemple, leurs attouchements antennaires leur permettent, grâce aux substances chimiques odorantes que sont les phéromones, d'indiquer à l'autre des informations sur son espèce, sa société, sa caste, le stade de son développement individuel, ou sur le chemin à emprunter pour trouver de la nourriture, etc. Sentir assure ici le savoir.

À sa manière, Derrida tente donc de déconstruire cet axiome de la tradition philosophique, ce couple voir-savoir, en passant par les fourmis qui sont elles-mêmes presque aveugles. « [I]l est bien difficile de voir, sinon de savoir, la différence sexuelle » de ces créatures puisqu'elles échappent presque à la vue, déjouant alors plusieurs conventions, plusieurs constructions et plusieurs attentes de sens. Ce qui échappe à la vue, donc au savoir, menace d'un bout à l'autre la quête de sens qui anime celui ou celle qui lit, et l'espèce humaine en général.

Un bon exemple du travail de l'*inseco* se trouve justement dans cet extrait où la syntaxe est coupée, entrecoupée, syncopée, tout en se poursuivant et en revenant sur ses traces. Le texte fourmille de ce genre de phrases à la fois singulières et plurielles. Singulière, dans ce cas, parce qu'elle s'articule à l'intérieur d'une fable personnelle, d'un témoignage, et plurielle parce qu'elle est remplie de personnages (moi, elle, une fourmi, un fourmi, je, nous) et traversée par plusieurs temps de verbe (présent, passé composé, futur simple, passé simple) qui multiplient les différences sur toute l'étendue du texte.

La fourmi passe par le rêve d'Hélène, se métamorphose en un fourmi qui se donne à lire au nom de la différence sexuelle, pour devenir un des mots de passe du texte : « Quant à *un* fourmi, c'est déjà l'aventure de la lecture et de l'interprétation, ça fourmille de mille et mille sens, de mille et une images, de mille et un sexes, ça se coupe au milieu (four / : mis), ça peut perdre ses deux ailes ou une seule (puisque la fourmi, l'insecte d'Hélène, est un insecte à aile, un insecte qu'on classe parmi les insectes à ailes, les hyménoptères) ». (*F*, 72)

Il y a vraiment de l'action dans cette phrase qui met au défi, à chaque tournure de mot, l'interprétation et la lecture qu'un lecteur ou une lectrice peut faire de « la » différence sexuelle. Le pronom démonstratif « ça » est-il neutre ici ? Au sein d'une fourmilière, il existe trois sexes : femelle, mâle, neutre ou asexué. Seuls les mâles et les femelles possèdent deux paires d'ailes qu'ils perdront après le vol nuptial qui a lieu une

seule fois par année. Que se passe-t-il en effet lorsqu'un fourmi rencontre une fourmi, et lorsqu'un animot rencontre « son » référent en plein vol nuptial ? L'insecte à ailes ?

Comme l'écrit plus loin Derrida, les fourmis ne sont pas seulement les figures du microscopique et celles de la multiplicité, de l'innombrable, elles figurent aussi parmi les insectes, elles font partie de cette grande famille : « La fourmi, le fourmiller de la fourmi, c'est aussi la chose *insecte*. Insecte hyménoptère, donc, insecte à aile, insecte à hymen, à aile voilée, à aile en forme de voile. Cela grouille et fourmille. » (*F*, 74) Ce qui grouille et fourmille se lit dans le déplacement sémantique d'une famille de mots un peu élargie : hyménoptères, hymen, voile. Approche à petits pas le jour où les paires dépareillées s'accoupleront, se marieront, non dans le but de fusionner ou d'en arriver à faire un, mais pour multiplier l'espèce, pour fonder de nouvelles colonies hors de la colonie-mère. Tel l'hymen que la vierge perd après la première relation amoureuse, les ailes des fourmis sexuées seront coupées, arrachées. Et les mâles mourront, inutiles qu'ils sont à la nouvelle colonie.

Dans cette citation, je remarque au passage que le mot fourmi croise le mot insecte. Or, chez Derrida, les croisements ne sont jamais hasardeux. Car ce qui se passe maintenant entre les mots fourmi et insecte, relation sans doute de nature incestueuse, mène indirectement à l'un des nœuds du texte ; placés

(entre parenthèses, tous les mots sont des fourmis, et par là des insectes, il faudra en tirer toutes les conséquences pour la différence sexuelle : dès que des mots se mettent de la partie, dès qu'ils sont partie prenante de la différence sexuelle ou que la différence sexuelle a maille à partir avec eux, voilà mon hypothèse, dès qu'il y a de la différence sexuelle, il y a des mots ou plutôt des traces à lire. Elle commence *par là*.) (*F*, 74)

Si je veux par là tirer toutes les conséquences de l'affirmation selon laquelle les mots sont des insectes (ici, il ne s'agit pas de la chose ou de l'animal, mais du mot, du signifiant) qui laissent des traces à lire, il faut remonter à l'étymologie du verbe *inseco*, c'est-à-dire à la coupure-non-coupure. Étrangement, tous les mots sont des coupures-non-coupures non seulement parce qu'ils sont multiples et qu'ils peuvent échapper à la

vue tels les insectes, parce qu'ils sont également à la fois coupés et rattachés à leur référent comme des métaphores, des animots, mais surtout parce qu'ils laissent des traces à lire qui deviennent sexuées dès lors qu'un *il* ou un *elle* lit. La différence sexuelle ne se voit pas, ne se limite pas à un savoir, elle est à la fois lue et lisante.

Et cette lecture de la différence sexuelle passe justement par celle que Derrida fait d'une scène de *Jours de l'an* de Cixous. Comme cette scène elle-même est une scène d'écriture et de lecture de la différence sexuelle, l'écriture de Derrida devient performative. Il y a donc un rendez-vous fabuleux (ou un vol nuptial) dans cette histoire de contretemps où figurent d'une part le *il* et le *elle* de *Jours de l'an*, et d'autre part Derrida qui lit Cixous en écrivant « Fourmis ». À mon tour, je cite Cixous citée par Derrida.

Parce que cette *Histoire de contretemps* commence par *un banc* [...]. Ce que j'aime : la course, ce que Marina aime : le banc. Chacune lit dans son propre livre. L'auteur : hésite. Dans celui de Marina : un banc. Un banc. Sur le banc Tatiana. Entre Onéguine. Il ne s'assied pas. Tout est déjà rompu. C'est elle qui se lève. Réparation ? Ils restent debout tous les deux. Séparation ? Tous les deux. (*F*, 77)

Tous les deux ? La lecture de Derrida montre ici l'ambiguïté de cette petite phrase sans copule qui signifie : 1) elle et lui qui sont ensemble ; 2) toutes les fois où il y a deux, soit une paire ou un duel ; et 3) la réparation et la séparation en même temps, autrement dit, la coupure-non-coupure dans la relation. Afin d'explicitier cette ambiguïté inhérente au *il* et au *elle* qui se trouvent à la fois ensemble et séparés l'un de l'autre par une solitude et une distance infinie qui empêche toute symétrie, Derrida écrit un peu plus loin : « Chacun l'autre, mais chaque fois chacun pour soi, chacun au secret, chacun en secret, au plus fort de l'amour. L'autre au fond n'en peut rien savoir, jamais rien percevoir, ni même jamais rien qui s'appelle voir. On ne peut aimer séparément et on ne peut aimer que séparément, dans la séparation ou le dépareillement de la paire. » (*F*, 83)

Fourmi croise donc sur son passage insecte et tous les deux forment une paire dépareillée. Après leur accouplement, tous les mots deviennent des insectes, donc des

inseco. Les mots sont traversés par l'*inseco* : n'est-ce pas la marque des animots, la métaphore des métaphores au sens où je l'entendais dans l'introduction ? Or, si je me laisse prendre aux mots, je découvre que la fourmi est un insecte.

Au fond la fourmi mérite le titre d'insecte : c'est un animal à anneaux. Son corps est marqué, scandé, stricturé par une multiplicité annulaire de *rings*, qui viennent le couper sans le couper, le diviser sans trancher, le différencier sans le dissocier — bien que le mot, *insecta*, de *inseco*, veuille dire « couper ». Voilà qu'un mot voulant dire « coupé » en vient à signifier « étranglé », mais non « coupé », et (mais) coupé et (mais) non coupé, séparé mais (et) non coupé, coupé mais aussitôt réparé. Structure. (*F*, 75-76)

En restant à l'échelle du microscopique pour lire cet extrait, j'examine de près un petit mot qui pullule dans tous les textes littéraires ou non de Derrida. Et ? Qu'est-ce qui passe par *et* ? Une fourmi et un fourmi sont des insectes : « Il n'y a d'addition ou de sérialité (et... et... et...), il n'y a de supplémentarité que là où des unités discrètes creusent, en quelque sorte, ou plutôt indiquent en creux la possibilité de l'être-seul et de l'être-singulier, de la séparation, de la distinction, c'est-à-dire aussi de l'être-autre, et donc d'une certaine disjonction, et d'une déliaison, d'un rapport sans rapport¹⁶ ». La conjonction de coordination *et* pourrait être la métaphore la plus juste de l'*inseco* tant elle est presque invisible aux lecteurs et aux lectrices, tant elle est partout où il y a des articulations ou des « étranglements » de sens.

En fin de compte, deux actions, deux verbes caractérisent le mouvement de la différence sexuelle : interpréter et passer de voir à lire. Interpréter, dans la multitude des mots et des sens, est l'affaire d'une singularité qui témoigne. Je témoigne d'une part de la différence sexuelle, et cette part ou cette partition est une fable dit Derrida. Mais comment interpréter la sexualité d'un fourmi ? Le sens de ce mot tremble toujours. Personne ne peut voir ni savoir, il faudra lire ce qui se passe dans un texte, par exemple ici entre les mots fourmi et insecte. Car il n'y a pas de preuves de la différence sexuelle. Elle reste une question qu'on se pose, elle passe par un acte de foi, par une « endurance

¹⁶ Jacques Derrida, « *Et cetera...* (and so on, und so weiter, and so forth, *et ainsi de suite*, und so überall, etc.) » dans *Cahier de L'Herne. Derrida*, Marie-Louise Mallet et Ginette Michaud (dir.), Paris, Éditions de L'Herne, n° 83, 2004, p. 25.

de l'aveuglement », par une confiance aveugle en celui ou celle qui témoigne et qui, à chaque instant, peut passer de l'autre côté sans le voir ou le savoir. Ces verbes sont comme les deux antennes de « Fourmis », celles qui enregistrèrent l'échange téléphonique qui eut lieu entre Cixous et Derrida.

[E]t *La vie des fourmis*, que j'aurais voulu vous interpréter d'un bout à l'autre, note que « les antennes qui chez les fourmis suppléent les yeux, car elles ont la vue si basse que beaucoup sont pour ainsi dire aveugles, suppléent encore la parole », un tel acte de foi, donc, que nous aurions bien pu, elle et moi, nous pouvons encore et toujours nous tromper de place en jouant, faire semblant de jouer à nous tromper de place sans faire exprès, interpréter le rôle de l'autre et franchir à chaque instant la ligne de partition assignée. (*F*, 96-97)

Le fourmi d'Hélène aura fait rêver Derrida. Ce mot donné lui vient de l'autre dans la différence. L'*inseco* aura pris tout ce temps pour accomplir son œuvre. Et cette différence se lit comme un contretemps qui permettra à Derrida de développer et d'articuler au cours de « Fourmis » une déconstruction de la structure du don. Grâce au mot fourmi, Derrida rêve d'une autre forme de don.

On ne peut donner que sans savoir — et si la conscience aussi bien qu'un certain inconscient sont des figures du savoir, alors permettez-moi de voir dans le rêve la figure au moins de ce don qui se porte entre les deux et au-delà des deux. Non plus le don pour don (don et contre-don), mais le don-par-don, quand il faut (devoir sans devoir) pardonner au don pour interrompre le cercle de la revanche ou briser le miroir du ressentiment, là où l'on risque de ne plus savoir que donner sait recevoir. C'est un rêve, bien sûr. (*F*, 73-74)

De loin, donner le mot fourmi, et donner la parole à l'*inseco*. En passant par la différence sexuelle, par le rêve de Cixous raconté au téléphone, « Fourmis » est un texte qui parle du don dès les premières lignes. Mais, seulement maintenant et de manière différée, Derrida avance la possibilité du don-par-don. Don-par-don ? Comme la préposition *par* deviendra dans la différence et les contretemps un des animots de passe du texte, il faudra relire attentivement « Fourmis » avec les yeux de ce témoin, de ce

petit mot qui échappe également à la vue. Entre don *et* don, il y a *par*. Il y a le témoignage de

ce tiers qui, se glissant toujours entre toi et toi, entre soi et soi, doit insinuer la différence sexuelle dans le duel insectueux, pourquoi n'y verrait-on pas l'essence de la littérature la plus secrète ? ou du moins la discrétion imperceptible de son lieu, sa possibilité intersticielle ? C'est ainsi qu'on lit et qu'ainsi on écrit : secret du secret surpris *a priori*. Savoir et non-savoir. On sait (ce) qu'on ne sait pas et on ne sait pas (ce) qu'on sait [...].
(*F*, 99-100)

Ainsi, le véritable don de l'autre arrive sans qu'on le sache, sans le savoir, comme un secret qui annonce à la fois une nouvelle aventure de la lecture et de l'écriture et la possibilité qu'il reste secret à jamais. Peut-être qu'au fond la préposition *par* devient-elle une espèce de métaphore de la littérature, comme si le passage secret se trouvait entre le don de celui ou celle qui écrit et le don de celui ou celle qui lit ? Et que le don pardonnerait enfin au don de toujours attendre quelque chose en retour, en récompense, un merci par exemple ? « “La fourmi n'est pas prêteuse”, disait le fabuliste. C'est vrai, elle ne prête pas, car prêter n'est qu'un geste d'avare ; elle donne sans compter et ne reprend jamais¹⁷. »

¹⁷ Maurice Maeterlinck, « La Vie des Fourmis », dans *La Vie de la nature*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1997, p. 387.

« Un ver à soie »

— *La vérité, s'il en faut et si vous y tenez encore, elle semble pourtant attendre. Dans la sériciculture avant le verdict, une autre figure...*¹⁸

Si les « Fourmis » avec leurs antennes appellent de loin la différence sexuelle, la multiplicité, l'incalculable, la dissémination des paires lors du vol nuptial, et parallèlement la coupure-non-coupure du cercle du don, de ce qui a été donné sans le savoir, comme en rêve, le titre de ce deuxième texte à l'étude appelle un sous-titre : « Points de vue piqués sur l'autre voile ». L'autre voile ? La voile ? Le voile ?

Bien qu'« Un ver à soie » s'écrive au masculin singulier et qu'il semble ainsi s'opposer au pluriel sans article des « Fourmis », il résonne pourtant de tous les signifiants que j'entends dans « ver » et dans « soie » et de toute l'ambiguïté du genre du mot « voile ».

Telles les « Fourmis » qui se lisent et s'écrivent à partir du mot donné par l'autre, « Un ver à soie » accueille le « Savoir » d'Hélène Cixous qui le précède dans le livre *Voiles*. L'autre voile évoqué par le sous-titre d'« Un ver à soie », c'est l'histoire de la fée myopie, de l'opération chirurgicale au laser, du savoir qui n'a d'autre souhait, d'autre vouloir que de voir alors que la narratrice laisse entendre sa-voir, s'avoir, l'autre voile, c'est aussi l'histoire du deuil de l'invu pour une myope qui vient tout juste d'être opérée : « – Est-ce que par chance j'assiste, se demanda-t-elle, à l'éclosion de la création ? Oui. C'est parce que c'était ce jour-là qu'elle voyait, depuis sa myopie qui

¹⁸ Jacques Derrida, « Un ver à soie », dans *Voiles*, avec Hélène Cixous, Paris, Galilée, 1998, p. 33. Dorénavant, ce texte sera désigné par les lettres *VS*.

s'en allant était encore un peu là¹⁹. » Ce « Savoir » de Cixous traversera le texte de Derrida à la manière de l'*inseco* : continuum et délai de l'hétérogène.

« Un ver à soie » est divisé en trois parties, comme la morphologie de l'insecte. La troisième partie se sépare en deux puisque les quatre dernières pages du texte sont écrites en italique. En tant que figure animale, en tant qu'animot, le ver à soie arrive seulement à la fin, dans le récit des quatre dernières pages. Il se fait attendre, il marque une différance. Avant l'écriture en italique, trois phrases introduisent le récit qui suivra. Deux de ces phrases rappellent de manière concentrée l'entièreté de l'ouvrage, telle la synecdoque ou la partie pour le tout, puisqu'une bonne partie d'« Un ver à soie » se consacre à une lecture de « Savoir » : « Tout avait commencé la veille. Je venais de lire *Savoir*. » (VS, 82)

Soudainement, entre Cixous et Derrida, il y a rapprochement, contrepoint, croisement durant leurs rapports textuels. Si bien que ce qui est dit et lu au nom de l'un semble parfois se retourner vers l'autre, en passant par les mailles du texte. Ainsi, une phrase qui commence dans un sens, coupée par l'*inseco*, peut vite se terminer ailleurs et emmener dans cette nouvelle direction les phrases qui suivent. Par exemple, au moment où Derrida ouvre les lettres et les syllabes du titre « Savoir », il joue toujours plus d'une maille à la fois²⁰, puisqu'il évoque le titre de son propre ouvrage en cours, sinon en suspens²¹.

S'avoir, tout cela devient ici, ici seulement, dans les phrases de ce texte-ci, le corps unique d'un mot inouï, plus ou moins qu'un mot, la grammaire d'un syntagme en expansion. Une phrase en suspens qui remue les ailes à la naissance, comme le papillon

¹⁹ Hélène Cixous, « Savoir », dans *Voiles*, avec Jacques Derrida, Paris, Éditions Galilée, 1998, p. 15.

²⁰ Dès le premier paragraphe de ce texte, Derrida évoque dans un souvenir d'enfance cette manière de travailler qui est propre au tissage et qui consiste à diminuer : « En vue de *diminuer*, aiguilles et mains devaient ainsi travailler deux mailles à la fois, en jouer plus d'une en tout cas. » (VS, 25)

²¹ Dans « La double séance », Derrida écrit à propos de Mallarmé ces mots qui ont peut-être une résonance jusqu'ici : « *Suspendre* le titre, il le faut donc, compte tenu de ce que le titre domine. Mais la fonction du titre n'est pas seulement de hiérarchie. Le titre à suspendre est aussi, par sa place, suspendu, en suspens ou en suspension. Au-dessus d'un texte dont il attend et reçoit tout — ou rien. » (Jacques Derrida, « La double séance », dans *La dissémination*, Seuil, Paris, 1972, p. 221.)

du ver à soie, au-dessus du cocon, à savoir du poème. Depuis cette hauteur, le mobile d'une signature toute en ailes illumine ainsi le corps du texte... (*VS*, 38)

Quelle phrase est sur le point d'ouvrir ses ailes ? De quel corps Derrida parle-t-il ici ? Du sien ? Celui de l'autre ? Celui du texte en italique ? Celui de l'animal, l'insecte ? Là est toute l'ambiguïté du *comme* qui vient de l'autre, « comme le papillon du ver à soie ». Nulle part ailleurs il n'est question, noir sur blanc, du papillon du ver à soie, sauf à la toute fin de l'ouvrage, lors de sa métamorphose.

Depuis ces pages qui séparent le « Savoir » de Cixous et le s'avoir d'« Un ver à soie » de Derrida, depuis ces pages qui séparent le papillon du ver à soie à la manière de *l'inseco*, depuis cette épaisseur du « comme », bien avant, depuis le titre en suspens, une distance infinie, un savoir inconnu coupe le fil d'une interprétation qui chercherait à faire coïncider le cocon et le poème. « Au-dessus du cocon, à savoir du poème » : comme si ce savoir, celui du ver à soie, celui que le ver à soie garde en lui comme un secret, séparerait à jamais une telle coïncidence, une telle adéquation où le cocon serait la métaphore du poème ou du récit écrit en italique à la fin de l'ouvrage. Comme si ce savoir et ce s'avoir n'étaient plus tout à fait les mêmes une fois que le ver à soie s'est métamorphosé en papillon. Comment savoir ?

Même si l'aventure du ver à soie est narrée seulement à la fin, Derrida garde toujours en vue son sujet en évoquant au cours de son ouvrage quelques traits du vivant en général : « Ai-je assez insisté sur ce qui m'importe ici, à savoir le vivant ? [...] Vivant, c'est-à-dire qui aura eu quelque rapport à soi. Le vivant, c'est la possibilité de l'auto-affection, du temps et du retard : ce qui, dans l'affection de soi, aura pu se toucher. » (*VS*, 66)

Comme tous les textes de Jacques Derrida, « Un ver à soie » cherche à ouvrir les possibilités d'interprétations et de sens, de sorte qu'au bout du compte, il n'y a pas qu'un seul fil conducteur. En tant que lecteur, je suis toujours en présence de plusieurs fils de lecture à la fois. Bien que Derrida fasse ici une déconstruction du voilement et du dévoilement de la vérité en passant par le fait que les vers à soie donnent la soie, il dit

que le voile, la voile, le tissu ou la trame sont loin d'être des métaphores de ce texte qui s'écrit un peu à la manière d'un journal de bord : « avant qu'il ne soit trop tard, s'éloigner au bout du monde comme un animal blessé à mort. Jeûne, retrait, départ, aussi loin que possible, s'enfermer avec soi en soi, tenter de se comprendre enfin, seul et soi-même. Ne point écrire ici, mais de très loin défier un tissage, oui, de très loin, ou plutôt veiller à sa diminution. » (*VS*, 25) Or cette diminution en cours depuis le début de l'ouvrage se singularisera à travers la figure du ver à soie dans le « poème » en italique.

Avant cette dernière partie, il y a donc trois phrases introductives. La troisième se termine par les deux points comme si la ponctuation marquait la manière de broder avec la suite du texte : « Et avant de fermer les yeux pour céder au sommeil, je me laissai envahir, comme on dit, doucement, dans la douceur, par un souvenir d'enfance, un vrai souvenir d'enfance, l'envers d'un rêve, et là je ne brode plus : » (*VS*, 82)

Que laisse entendre Derrida avec une pointe d'humour ? Après toutes ces pages sur le voile et sur l'histoire de la métaphysique occidentale dans son rapport à la vérité, après avoir brodé en somme à partir de la religion (judaique et chrétienne), de la philosophie et de la psychanalyse, il dévoilerait enfin, sous la forme d'un vrai souvenir d'enfance, la vérité tant attendue, toute crue, promise par le genre et le sujet autobiographique ? Il y a au moins une leçon ici à tirer pour qui s'aventure entre les mailles du texte qui défie de loin un tissage. « [E]t là je ne brode plus : » Ne prenons pas à la légère ce jeu de mots qui, en vérité, tient surtout d'une prise de position, d'une certaine posture propre à la déconstruction. Car, il me semble que le lecteur ou la lectrice soit constamment tenté(e) de tisser des liens, de retrouver plus loin la métaphore filée.

Bien que les deux points ouvrent vers la suite du texte, je sens qu'il y a une coupure quand Derrida écrit qu'il ne brode plus, autrement dit, qu'il n'invente plus une fiction, mais qu'il nous dit la vérité. L'écriture en italique indique cette coupure tout comme le « vrai souvenir d'enfance » annonce un changement de registre. La vérité qui sera à peine dévoilée sera une vérité de soi, une vérité du rapport à soi en tant que vivant dans le temps. En annonçant qu'il racontera « un vrai souvenir d'enfance », Derrida

entre soudainement dans la littérature, dans l'autobiographie. Seulement, le mot le gêne. D'ailleurs, il déconstruit cette pratique par ce néologisme monstrueux qui apparaît dans un autre texte, dans « Circonfession » : autobiathanatohétérographie. Si autobiographie signifie écrire sa propre vie, ce néologisme ouvre cette pratique en tenant compte de la réalité des autres ainsi que de celle de la mort. Pour Derrida, écrire sa vie, donc, a un rapport avec l'altérité et avec la mort. Il y a toujours une coupure-non-coupure. Ainsi, l'autre dans l'écriture de soi peut aussi venir des animaux, des insectes, d'un ver à soie qui « meurt » pour devenir papillon.

Devant la figure du ver à soie, une fois de plus, je dois faire attention pour ne pas tomber sous le charme de l'affabulation, de l'anthropomorphisme. Bien que cette figure animale sans visage qui se cache en elle-même dans son cocon puisse être rapprochée de la pratique autobiographique, elle est décrite autant que possible pour elle-même, dans sa réalité de ver à soie qui se métamorphosera. Car l'appropriation de l'autre en soi, de l'autre réduit au même, guette toujours le lecteur et la lectrice s'ils ne savent pas comment interpréter la tournure que prennent les mots pour figurer la coupure-non-coupure entre l'animal et l'homme : « Je ne peux pas dire que je m'appropriais l'opération, je ne dirai pas non plus autre chose ou le contraire. Ce que je m'appropriais sans le retourner vers moi, ce que je m'appropriais là-bas, dehors, au loin, c'était l'opération, l'opération à travers laquelle le ver lui-même sécrétait sa sécrétion. » (*VS*, 83)

Cette opération, à plusieurs variantes chez le ver à soie, consiste à manger, à « intimer » pendant des semaines les feuilles de mûrier, à muer quatre fois, et à produire un fil végétal, à sécréter un cocon duquel il ne sortira qu'au terme d'une métamorphose complète. Or le texte en lui-même est opéré par le mot « sécrétion », comme il le sera plus tard par le mot « véraison ». Sécrétion ? Quel mot magique ! Quel mot de passe inouï si je remonte à sa racine ! À travers la diminution de l'ouvrage en cours, dans un autre passage, Derrida écrit ceci avant de se demander ce qu'est le soi : « Car une sécrétion, on le sait, c'est aussi ce qui sépare, discerne, dissocie, dissout le lien, tient au secret. » (*VS*, 45) Savoir sécréter une séparation qui garde ses distances face aux

secrets²² du ver à soie, malgré le fait qu'il s'agisse de la seule espèce animale qui n'existe plus à l'état sauvage dans la nature, tout en existant en captivité pour la sériciculture.

Il sécrétait absolument, il sécrétait une chose qui ne lui serait jamais un objet, un objet pour lui, un objet auquel il ferait face en vis-à-vis. Il ne se séparait pas de son œuvre. Le ver à soie produisait hors de lui, devant lui, ce qui ne le quitterait jamais, une chose qui n'était autre que lui, une chose qui n'était pas une chose, une chose qui lui appartenait et lui revenait en propre. [...] Son œuvre et son être pour la mort. La formule vivante, minuscule mais encore divisible du savoir absolu. La nature et la culture absolues. La sériciculture n'était point de l'homme, point la chose de l'homme qui élève ses vers à soie. C'était la culture du ver à soie comme ver à soie. Sécrétion de ce qui n'était ni un voile, ni une toile (rien à voir avec l'araignée), ni un drap ni une tente, ni une écharpe blanche, cette petite vie silencieuse et finie ne faisait rien d'autre, là-bas, si près, sous mes yeux mais à une distance infinie, rien d'autre que cela : se préparer soi-même à se cacher soi-même, aimer à se cacher, en vue de se produire au-dehors et de s'y perdre, cracher cela même dont le corps reprenait possession pour l'habiter en s'y enveloppant de nuit blanche. En vue de revenir à soi, d'avoir à soi ce que l'on est, de s'avoir et de s'être en mûrissant. (*VS*, 83)

Sécrétion au fil des pages du seul mot en caractères gras de toute la partie écrite en italique : **véraison** est le mot de la fin, le mot insu qui a mûri, celui qui fut tant cherché au milieu de « tous les morceaux grouillants de mots en *ver* » (*VS*, 84). Véraison, je dirais que le mot invite la lecture à passer plutôt par l'ouïe et par le toucher. Là, il est possible d'entendre « la diminution infinie d'un intervalle musical » (*VS*, 85), vérité et raison, le ver dans la raison, le mûrissement du s'avoir, etc. Une raison du moins précédée par un V, par une consonne labiale, par une vérité qui passe d'abord par « un se-toucher des lèvres ». (*VS*, 55)

Et ce mûrissement en soi qui date d'un « vrai souvenir d'enfance, l'envers d'un rêve », annonce de très loin la véraison qui viendra couper les fils de la trame narrative

²² Comme le laisse entendre Derrida dans *Donner la mort*, « la littérature est le lieu de tous ces secrets sans secret, de toutes ces cryptes sans profondeur, sans autre fond que l'abîme de l'appel ou de l'adresse, sans autre loi que la singularité de l'événement, l'œuvre ». (Jacques Derrida, *Donner la mort*, Paris, Galilée, 1999, p. 206.)

tissés depuis le début du récit : « cette véraison qui n'eut lieu qu'une seule fois mais demandera tout le temps donné pour devenir ce qu'elle fut, je ne vous en ferai jamais le récit. Je l'ai promis. » (*VS*, 85) À ce moment précis du récit ou du poème, qui se déconstruit en plusieurs temps de verbe seulement dans ce court extrait, le lecteur ou la lectrice se trouve en présence d'une coupure-non-coupure telle qu'elle est explicitée dans « Fourmis » à partir des deux formes du verbe *inseco*. Je rappelle ici le mouvement de ce processus ou de cette opération qui passe à la fois par l'histoire et l'interruption, par la coupure et l'enchaînement. Comme promis, le narrateur ne fera jamais le récit de la naissance du bombyx mori après la « mort » du ver à soie. Il y a donc une coupure narrative au moment tant attendu par le lecteur ou la lectrice qui cherche à s'appropriier le sens dans sa totalité textuelle, qui cherche surtout à penser le texte comme un tout fermé afin de l'« intimer » plus facilement et plus rapidement. Appropriation impossible puisque, au-delà de la métamorphose, l'enchaînement de l'histoire échappe au voir et au savoir. Si le ver à soie finit par s'approprier dans un nouveau corps et par sortir du cocon, après un incalculable sommeil pour le narrateur, c'est comme si cette première et dernière fois ouvrait dans le texte un point de fuite.

Et comme le voir dans la tradition philosophique assure le savoir, les attentes de sens sont une fois de plus déjouées lorsque le narrateur dit qu'il ne fera pas le récit de la naissance du bombyx du mûrier. Plus que tout, la lecture cherche à savoir par le voir et à voir par le savoir. « Voir ! On veut : voir ! Peut-être n'avons-nous jamais eu d'autre vouloir que voir ? », écrit Cixous à la fin de « Savoir ». Ainsi, le non-savoir qui vient de l'autre (l'insecte en question à la sortie du cocon) déconstruit la veille paire voir-savoir sur laquelle s'est édifiée l'histoire de la vérité en philosophie. Or, l'enfant qu'a été le narrateur est déjà confronté à cette paire lorsqu'il observe les vers à soie qu'il héberge dans une boîte à chaussures : « L'amour se faisait faire l'amour sous les yeux de l'enfant rêveur. Car celui-ci ne croyait pas ce qu'il voyait, il ne voyait pas ce qu'il croyait voir, il se racontait déjà une histoire, cette histoire-ci ». (*VS*, 84)

Confrontés à ce non-savoir, le lecteur et la lectrice sont pleinement en droit de se demander s'ils croient en ce témoignage. Car la croyance ou la foi, tel le mouvement

interne de l'*inseco*, passe à travers le savoir d'un non-savoir de même qu'à travers la vérité d'une certaine fiction. Autrement dit, ce qui échappe au voir, donc au savoir, est de l'ordre de la foi, du témoignage : « L'acte de foi exigé par l'attestation porte, par structure, au-delà de toute intuition et de toute preuve, de tout savoir²³. » Tout en continuant de vivre cette histoire des mues miraculeuses dans une autobiographie qui n'est pas leurrée par sa fiction, l'adulte témoigne de l'expérience de l'enfant qu'il a été et qu'il est toujours en partie.

Habituellement, l'emploi du pronom personnel « je » est d'usage dans une autobiographie. Cependant, le « je » qui s'écrit ici depuis le début de la partie en italique déconstruit la linéarité de la pratique autobiographique dès lors qu'un « il » s'y aventure, dès lors que le narrateur se désigne après coup sous le surnom de l'enfant rêveur. S'interpose ainsi entre lui et lui un témoin qui empêche tout effet de miroir. Au lieu de s'approprier rétrospectivement le passé et de le comprendre comme une explication ou une justification du présent, du temps de la rédaction, à la manière d'une autobiographie, le narrateur d'« Un ver à soie » métamorphose ce souvenir d'enfance en épreuve du survenir, en une histoire toujours en devenir.

Cette philosophie de la nature était pour lui, pour l'enfant que j'étais mais que je reste encore, la naïveté même, sans doute, mais aussi le temps de l'apprentissage infini, la culture de confection, la culture confectionnée selon la fiction, l'autobiographie du leurre, *Dichtung und Wahrheit*, un roman de formation, un roman de la sériciculture qu'il commençait à écrire en vue de se l'adresser à lui-même. » (VS, 84)

Impossible donc pour le sujet de se rassembler dans une mémoire totalisante, dans une autobiographie sans que le temps qui sépare le « je » du passé et celui qui écrit plus tard sa vie ait métamorphosé le savoir de celui qui croyait s'avoir. Un autre « je » aura pris sa place entre-temps. Toujours tremblante et jamais égale à elle-même, l'écriture mûrit alors une pluralité de « devenirs » qui ouvre l'expérience personnelle dans le temps, comme elle ouvrait la différence sexuelle, au chapitre précédent, à la venue de l'autre.

²³ Jacques Derrida, *Foi et Savoir*, suivi de *Le Siècle et le Pardon*, Paris, Seuil, 2000, p. 96-97.

Or, cette question de la différence sexuelle, abordée avec les « Fourmis » sous l'angle des rapports textuels entre Cixous et Derrida, puis entre un fourmi et une fourmi, revient ici en ce qui concerne le ver à soie dans sa singularité. S'il est impossible maintenant de nier à cet insecte une vie en soi, alors comment parler de sa sexualité qui se trouve « au-delà de toute différence sexuelle ou plutôt de toute dualité des sexes, et même de tout accouplement. Au commencement, il y eut le ver qui fut et ne fut pas un sexe, l'enfant le voyait bien, un sexe peut-être mais alors lequel ? » (*VS*, 84) Autant dire, une sexualité qui déconstruit à elle seule, dans la langue, une certaine pensée de la parité et des oppositions. « Nous disions tantôt le ver, tantôt la chenille. » (*VS*, 82)

Ainsi, le ver à soie porte en lui cette différence sexuelle qui ne se voit pas, comme celle des fourmis, et qui lie tant *le* ver à *la* chenille que *le* sperme à *une* éjaculation féminine. Il y aura eu, entre-temps, le miracle d'une transfiguration.

Il y avait bien quelque chose comme une bouche brune mais on ne pouvait y reconnaître l'orifice qu'il fallait bien imaginer à l'origine de leur soie, à ce lait devenu fil, à ce filament prolongeant leur corps et s'y retenant encore un certain temps : la salive effilée d'un sperme très fin, brillant, luisant, le miracle d'une éjaculation féminine qui prendrait la lumière et que je buvais des yeux. Mais sans rien voir, au fond. (*VS*, 83)

Figure, donc, de la diminution, du lointain voyage en soi, de l'autobiographie au sens monstrueux où Derrida l'entend, de la métamorphose complète, « Un ver à soie » ne cherche pas à faire parler l'animal, ni à tirer sur le fil qui lèverait le voile sur ses secrets, ni à s'approprier sa différence. Car je dois rappeler qu'il y a toujours une coupure-non-coupure qui sépare l'animal de l'homme, le voir du savoir.

Figure animale du savoir qui arrive, celui qui vient de l'autre, et savoir qui métamorphose le narrateur, l'enfant-adulte, au nom d'un mûrissement performatif à l'intérieur du texte, tel le mot véraison. Par le témoignage que fait le narrateur « à la distance infinie de l'animal » (*VS*, 83), le texte donne à lire un miracle bien réel, bien vivant, un miracle qui échappe à la vue, celui des vies du ver à soie : « Ce que le savoir

ne sait pas, c'est ce qui arrive. Voilà ce qui arrive. Pour ce qui arrive (l'opération que je n'opère pas, celle qui m'opère), il faut *Savoir*, un autre *Savoir*, le voici, celui de l'autre. » (*VS*, 81)

La 32^e périphrase de « Circonfession » : le demi-deuil

[J]e viens de tuer un insecte tombé sur cette page, je lui dessine une sépulture (dessin) : qu'il s'en foute et que cela, qui dure après lui, ne lui revienne pas, voilà le réel avec lequel il faut cesser de ruser (il faut ?) ... (C, 189)

Je disais en introduction que, dans le premier chapitre du livre *L'Animal que donc je suis*, Derrida dresse une taxinomie *presque* complète de son bestiaire. Si j'avais cru que cette liste était définitive en ce qui concerne « Circonfession », je m'en serais tenu seulement aux oiseaux de Laguna Beach ainsi qu'aux sacrifices de poules blanches dont Derrida a été témoin pendant son enfance en Algérie. Or « Circonfession » excède un tel rappel dans la mesure où le demi-deuil et d'autres animaux (abeilles, écureuil, hérisson, coqs, éponge, etc.) y figurent, bien qu'ils n'aient pas été mentionnés par cette taxinomie. Dans l'œuvre entière de Derrida, il existe donc des figures animales inédites, des animots délibérément passés sous silence.

Texte « autobiothanatohétérographique » (C, 198) qui incorpore dans sa dynamique *Les Confessions* de saint Augustin, « Circonfession » tourne autour des conventions de ce genre littéraire à la manière d'une circonférence, d'une circumnavigation ou d'une circoncision. (Circoncision se lit ici à la fois comme l'événement unique qui marqua le narrateur et comme une ellipse de l'œuvre entière de Derrida qui est un « discours sur la limite, les marges, marques, marches, etc., la clôture, l'anneau (alliance et don), le sacrifice, l'écriture du corps ». (C, 70)) Ainsi, toutes les longues phrases de « Circonfession », appelées périphrases, participent à ce mouvement de l'écriture qui tourne autour de ce qu'elle avance, c'est-à-dire qui avance en tournant, en abordant de biais ce qu'elle cherche à cerner, tout en revenant sur ses traces pour faire

trembler ce qui a été formulé auparavant. « Un mouvement du corps de l'ordre du tourner autour (s')inscrit (dans) ce *Circonfession*²⁴ », écrit Hélène Cixous dans « Contes de la différence sexuelle ».

Or, telle une mise en garde, je dirais que ces phrases vertigineuses qui s'entrecoupent à plusieurs endroits demandent au lecteur ou à la lectrice d'être aux aguets lorsque vient le temps de « découper », à l'intérieur de ce texte mobile, « une » vérité biographique concernant l'« auteur » par exemple. Car si vérité il y a, elle passe par le mouvement d'ensemble qui remet constamment en question le sujet qui s'écrit, celui qui se construit au milieu d'une syntaxe qui s'apparente aux fluides (le vin, le sang, les pleurs, les sucs gastriques, etc.) : « toujours la question du continuum, j'écris en latin parce que le uum mime la substance fluide et lentement étirée, celle que je désire garder, désire *comme* ce qui se garde, la garde n'étant pas l'objet mais le continuum du désir, une écriture sans interruption qui depuis toujours se cherche, me cherche à travers la coupure ». (*C*, 187-188) À sa manière, à travers des mots tels *continuum*, *interruption*, *coupure*, le mouvement de cette écriture passe aussi par la coupure-non-coupure de l'*inseco*.

Au cours des cinquante-neuf périphrases, « *Circonfession* » s'écrit surtout à partir de la relation qui existe entre le narrateur et sa mère hospitalisée et mourante. De la première à la dernière périphrase, du mot d'ordre « trouver la veine » (*C*, 10) prononcé par un autre, un infirmier, le matin du 29 novembre 1988 lors d'une prise de sang, ce texte se lit aussi comme un témoignage des aggravations de l'état de la mère et de la paralysie faciale du fils. La question qui hante alors le narrateur : qui mourra avant l'autre, ou qui aura le dernier mot ? Dans ce duel où les biographies se confondent, où le fils porte le deuil d'une mère mourante (« adjectif verbal [...] qui ne dit ni le mortel ni le moribond ni l'agonisant » (*C*, 193)), où le fils demande plusieurs fois à sa mère « qui je suis, moi ? » (*C*, 170), où la mère a de la difficulté à parler et où elle ne reconnaît plus son fils parce qu'elle est presque aveugle, où la mère n'a jamais lu Derrida, l'autre,

²⁴ Hélène Cixous, « Contes de la différence sexuelle », dans *Lectures de la différence sexuelle*, sous la direction de Mara Negrón, Paris, Des femmes, 1994, p. 51.

l'écrivain, dans ce duel où la paire est dépareillée, donc, la figure du demi-deuil apparaît vers le milieu de « Circonfession » alors que la mère mange de moins en moins.

Demi-deuil ? N'est-ce pas un mot, ou plutôt deux mots dont le trait d'union fait passer la coupure-non-coupure dans le deuil, sinon dans le deuil du deuil, du moins dans un deuil divisé en lui-même ? Le mot garde une profonde ambiguïté, pour ne pas dire une illisibilité. Car une expérience personnelle, intime et secrète s'y rattache de près et de loin. Demi-deuil ? S'agit-il d'un nouveau concept qui pense quelque chose de nouveau ? Or, si je me réfère au dictionnaire, deux sens seulement sont répertoriés : « 1) Deuil moins sévère que le grand deuil (noir, blanc, gris, violet, mauve) ; 2) Poularde demi-deuil, servie avec une sauce blanche aux truffes noires²⁵. » À l'évidence, il manque le papillon appelé demi-deuil ! Derrida ferait-il travailler tous ces sens à la fois ?

Avant l'apparition du demi-deuil, avant de passer à la lecture de la 32^e périphrase, je commence par citer le début de la périphrase qui suit afin de mieux comprendre la position de celui qui écrit en son nom propre : « Le satyre galatée que je suis, un satyre demi-deuil sans confession qui commence par s'égarer dans la séduction, alors même qu'elle avoue en moi la dissidence du vrai, "le clivage du moi, chez moi du moins, c'est pas un baratin transcendantal" ». (C, 159) « Le satyre galatée que je suis » ? À l'endroit où je pourrais croire à une identification anthropomorphique qui prendrait la place du demi-deuil, il faut signaler qu'en faisant travailler les différentes conjugaisons des verbes *être* et *suivre*, à la manière du titre du livre *L'Animal que donc je suis*, Derrida laisse entendre que lui-même suit de loin le mouvement du satyre galatée qui apparaît d'abord entre les lignes de la périphrase précédente. Le demi-deuil vient avant lui, comme tous les animaux viennent avant nous, les êtres humains.

En contrepartie, si des animots traversent l'identité du narrateur, s'il existe une identification possible, s'il y a une appropriation lointaine (« Un ver à soie »), cette identification ou ce « clivage du moi » passe surtout par les mots *satyre galatée*, plutôt que par le demi-deuil, c'est-à-dire le papillon. Le nom donné au papillon n'est pas le

²⁵ *Le Petit Robert*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 2004, p. 679.

papillon lui-même. Le satyre (un satyre qui remonte à la mythologie grecque) nomme donc la coupure-non-coupure entre l'animal et l'homme, ici le narrateur, alors que galatée semble qualifier au féminin cette coupure à l'intérieur d'un moi aux prises avec un deuil qui le divise et qui n'en finit plus.

[T]u ne sais même pas que tu portes mon deuil, donc ce demi-deuil que je rumine en ma bouche depuis si longtemps, « grand deuil, si le deuil est (structurellement) demi-deuil, si le deuil entier est demi-deuil, que s'ensuit-il pour le deuil du deuil ? “Dans la botanique et l'entomologie, deuil se dit d'êtres qui, dans leur coloration, offrent un mélange de noir et de blanc. Grand deuil, petit deuil, papillons. Demi-deuil, nom vulgaire de l'*argé galatée* (lépidoptères diurnes), appelée galatée, satyre galatée ; tandis que d'autres la nomment satyre demi-deuil [...]. Dans l'ancienne langue, au nominatif, li dels, li dex, li diaux, au régime, le *duel*.” [...] » (C, 156-157)

Des trois figures animales à l'étude dans cet essai, je dois dire que celle-ci a le référent le plus fantomatique, le plus insaisissable. L'animal qui se cache derrière l'animot reste discret, tel un secret connu seulement par le narrateur. Il nomme de loin la séparation et la réparation, la coupure et l'enchaînement dans cette histoire où le fils essaie de faire le deuil d'une mère mourante depuis des années, d'une mère qui vit pourtant encore dans la souffrance, mais d'une mère qui ne sait même pas que le fils souffre aussi.

Ainsi, le tutoiement au début de cet extrait prend l'autre à témoin tout en marquant l'adresse de cette « confession », la destination de ces mots qui resteront en souffrance, comme une lettre ou une carte postale. « Tu ne sais même pas que tu portes mon deuil, donc ce demi-deuil que je rumine en ma bouche depuis si longtemps » est un morceau de phrase qui donne un exemple de la pratique derridienne de l'« autobiographie », soit l'« autobiothanatohétérographie ». Le deuil devient demi, à la fois porté par l'un et par l'autre, alors que la mère qui a donné la vie au fils est mourante, alors qu'un savoir et un non-savoir restent en suspens entre eux.

La figure du demi-deuil prend alors la forme de ce que Derrida écrit à propos de ce qui sépare et lie à la fois l'introjection et l'incorporation sous le nom de littoral dans

la vingt et unième périphrase de « Circonfession », et de manière plus explicite dans un texte intitulé *La Carte postale, de Socrate à Freud et au-delà* : « (introjection et / ou incorporation, le demi-deuil étant ici représenté par la barre)²⁶ ». Ainsi, le noir et le blanc qui symbolisent respectivement le deuil pour l'Occident et l'Orient ne s'opposent plus, mais se complètent ou se neutralisent plutôt sur l'aile de cette espèce de papillon dont la coloration ne présente pas beaucoup de différences entre le mâle et la femelle.

Dans son ouvrage sur Jacques Derrida, Geoffrey Bennington résume cette tension entre l'introjection et l'incorporation, cette coupure-non-coupure de la barre oblique qui ne signifie pas une opposition.

Dans le premier cas, c'est le deuil « réussi », je mange l'autre qui meurt pour devenir une partie de moi (de mon Moi), – « introjection ». Dans le deuxième cas, c'est plutôt la mélancolie, le deuil qui n'est pas accompli, l'autre qui reste en moi comme un corps étranger, mort vivant – « incorporation ». [...] L'incorporation forme la crypte : cachée sous l'intérieur qu'elle soutient aussi, dehors sans être vraiment dehors. [...] La crypte serait un espace étranger au Moi, espace de l'étranger ainsi introduit, mais pour mieux être gardé dehors, inclusion excluante, non pas l'inconscient mais un faux inconscient. Je suis ici, dans la crypte²⁷.

En d'autres mots, le demi-deuil cherche à manger l'autre, mais ce qui est mangé remonte constamment de la panse jusqu'à nouer la gorge, jusqu'à être mâché de nouveau, sans jamais être définitivement digéré. Ces mots ne sont pas à lire au sens figuré, car dans la trente-deuxième périphrase les rôles s'inversent alors que c'est le fils qui nourrit sa mère : « une mise en soi, mais en moi d'elle qui mange de moins en moins, me dit-on, presque plus, c'est la fin et je me demande, chaque fois que je la nourris à la cuiller, un nourrisson, assuré que cette image ne me quittera plus ». (C, 154)

L'opération qui « rumine » l'autre peut se comprendre également à partir de l'écriture qui regorge de citations de saint Augustin. La citation de cette périphrase vient de loin dire son mot sur la question de la mémoire, du demi-deuil qui hante le corps,

²⁶ Jacques Derrida, *La Carte postale, de Socrate à Freud et au-delà*, Paris, Flammarion, 1980, p. 356.

²⁷ Geoffrey Bennington, *Jacques Derrida, op cit.*, p. 139.

faisant ainsi passer le haut par le bas : « C'est sans doute que la mémoire est comme l'estomac de l'esprit, et la joie ou la tristesse comme un aliment doux ou amer [...]. Mais alors, pourquoi dans la bouche de la pensée ne sent-on pas...? » (C, 157-158)

Depuis cette écriture qui rumine l'autre en passant par un continuum de fluides, le nom latin du demi-deuil rappelle donc le duel. Cette coupure-non-coupure, qui s'écrit à travers ce que le fils croit devoir à sa mère (le dû à elle, la dette), à travers la syntaxe qui morcelle les sujets (la mère, le fils, dieu) — presque interchangeables —, tourne également autour de ce qui s'appelle ici de loin le demi-deuil, un demi-deuil pris à témoin.

[J]'attends l'interruption d'une course contre la montre entre l'écriture et sa vie, la sienne, la sienne, la sienne seule, celle dont je m'éloigne à mesure que j'en parle, pour la trahir ou calomnier à chaque mot, même quand je m'adresse à elle sans qu'elle m'entende pour lui dire je te trahis, je te demande pardon, je t'avoue, toi, je te demande pardon de t'avouer, toi, toi qui représentes tout, en ce duel, toutes mes adresses, figure-toi, pardon de te confesser là où tu ne m'entends plus, là où tu ne t'es peut-être jamais entendue, ni en moi ni avec moi, ni même en toi, je me contente de tourner autour de toi dans ce silence où tu figures n'importe qui, mon dieu, je te demande pardon de m'adresser à toi. (C, 155-156)

Figure fantomatique de l'intimité, du duel entre la mère et le fils, du duel qui dit ni l'introjection ni l'incorporation du demi-deuil, mais plutôt ce qui passe entre les deux, dans le spectre du noir et du blanc, dans la rumination, cet animot reste secret malgré tous les efforts déployés par le lecteur ou la lectrice qui cherche en vain « le » sens de ces périphrases qui détournent les aveux et les confessions.

Enfin le demi-deuil, c'est aussi l'insecte qui possède des pièces buccales de type suceur. L'action de sucer remonte à une vieille pratique juive qui avait lieu lors de la circoncision, et que Derrida lie à la littérature dans « Circonfession » : « le désir de littérature est la circoncision, avec quoi je veux en finir ([...] le texte lu ne suffit pas, faut le manger, le sucer, comme le prépuce), ce qui restera absolument secret dans ce

livre, je parle du secret conscient, porté par le su, comme su, et non de l'inconscient, on n'a encore rien dit du secret comme su²⁸ ».

²⁸ *Ibid.*, p. 77.

Abdomen

En lisant et en relisant ces trois textes aussi fabuleux que merveilleux, aussi philosophiques que littéraires, je découvre chez Derrida une écriture vivante, soucieuse des vivant(e)s, de la vie, de la nature, une écriture hospitalière qui accueille tant d'autres textes venus d'ailleurs, une écriture qui expérimente et qui se métamorphose tout le temps, et une écriture fidèle à elle-même qui médite, qui s'interroge, qui s'ouvre aux différents savoirs comme aux différents non-savoirs.

À la relecture de ces trois textes qui accueillent chacun une figure animale, un animot, je découvre également une ligne, un trait commun qui les traverse et les relie. De manière différente, chacun de ces textes parle de la prière ou s'écrit sous la forme d'une prière. Mais quelle relation existe-t-il entre les animots et la prière ?

On ne fait pas attendre une prière, elle ne se laisse d'ailleurs jamais attendre, elle vient avant tout, avant l'ordre, avant la question, avant la réponse, avant le dialogue, avant le savoir, avant le "ceci est" ou le "qu'est-ce que" ?... elle n'est ni vraie ni fausse, disait même un philosophe grec [nommé Aristote]. (*VS*, 65)

Dans « Fourmis », Derrida confie entre parenthèses que la différence sexuelle passe aussi par Dieu et que, malgré son athéisme, il prie Dieu, un certain « Dieu » à la fois masculin et féminin : « et auprès duquel d'ailleurs, priant du matin au soir et jour et nuit, je déploie toutes mes réserves de rhétorique pour le convaincre de ma bonté et de mon innocence ». (*F*, 85)

En écrivant à partir du vivant dans « Un ver à soie », en parlant du toucher, de la pudeur et du fait que les êtres humains portent des vêtements qui viennent du vivant, des animaux, Derrida dévoile au passage la relation qu'il entretient avec son tallith, son châle de prière qu'il ne porte plus : « J'y pose seulement mes doigts ou mes lèvres, presque tous les soirs, sauf quand je voyage au bout du monde, car comme un animal il m'attend, bien caché dans sa cachette, à la maison, il ne voyage jamais. Je le touche sans savoir ce que je fais ni ce que je demande alors, sans savoir surtout à qui je m'en remets, sans savoir à qui je rends grâce ». (*VS*, 46)

À travers « Circonfession », à travers les cinquante-neuf périphrases qui peuvent se lire comme autant de prières, de « bandes de prières » (*C*, 241), Derrida se demande si

les futurs lecteurs comprendront la place de la prière dans sa vie : « à commencer par la prière et les larmes, et ceux qui me lisent de là-haut je me demande s'ils voient mes larmes, aujourd'hui [...] et en effet, s'ils devinent que ma vie ne fut qu'une longue histoire des prières ». (C, 40)

La prière traverse l'œuvre de Jacques Derrida²⁹ jusqu'à *L'Animal que donc je suis*, jusqu'à la possibilité ou l'impossibilité pour l'animal de dire « je ». Au chapitre quatre de cet ouvrage, Derrida écrit que la question du « je » chez les animaux, lorsqu'elle est posée par la philosophie, reste prise dans une pensée des oppositions, c'est-à-dire à l'intérieur de l'opposition du « en tant que tel » et du « non en tant que tel ». Sauf quelques exceptions comme le perspectivisme de Nietzsche, toute l'histoire de la philosophie nie à l'animal, par exemple au lézard qui se trouve sur une pierre, la possibilité qu'il puisse avoir un rapport « en tant que tel » avec la pierre. La philosophie dit : le lézard ne peut pas « comprendre » l'essence de la pierre puisqu'il ne possède pas la raison, le *logos*, puisqu'il ne peut pas dire « je ».

Pourtant, cette question n'est pas si simple. Car il suffit seulement d'observer les animaux pour s'apercevoir, par exemple, que « [l]es phénomènes d'exhibition narcissique dans la séduction ou dans la guerre sexuelle, le “suis-moi qui te suis” qui se déploie en couleurs, en musique, en parures, parades ou érections de toutes sortes, qui peut nier qu'ils relèvent d'une autodéictique³⁰ ? »

Par effet de miroir brisé, la question renvoie donc au propre de l'Homme, à l'Homme lui-même, au seul qui aurait accès au monde en tant que tel, à l'étant en tant que tel, à l'être en tant que tel, etc. De telles propositions se comprennent radicalement à partir de la mort. L'essence des choses restera en tant que telle même après « ma » mort. Or, rien n'est moins sûr qu'une telle conception pour Derrida qui déconstruit sans cesse

²⁹ Et cette traversée de la prière, chez Derrida, prend la forme en 1981 d'un « one line poem » que Ginette Michaud questionne à juste titre dans le texte « Le poème et son archive » : « Bien plus : ce “one line poem” [“Prière à desceller d'une ligne de vie”] ne serait-il pas en train d'inventer une prière, de réinventer la prière ? Que faire d'ailleurs de ce vers, s'il ne s'agit plus de l'interpréter, de l'analyser, de le déchiffrer, de le desceller ? Qu'en faire, sinon le réciter, l'apprendre par cœur, le répéter sans savoir ce qu'il dit ni à qui il s'adresse, bref prier ? Le prier de devenir une prière, une vraie prière ? » (Ginette Michaud, « Le poème et son archive », dans *Cahier de L'Herne. Derrida*, Marie-Louise Mallet et Ginette Michaud (dir.), Paris, Éditions de L'Herne, n° 83, 2004, p. 458.

³⁰ Jacques Derrida, *L'Animal que donc je suis*, *op. cit.*, p. 133.

la présence à soi et le sujet à travers toute son œuvre : « Donc, la stratégie en question consisterait à démultiplier le “en tant que tel” et, au lieu de simplement rendre la parole à l’animal, ou donner à l’animal ce dont l’homme le prive en quelque sorte, à marquer que l’homme en est aussi, d’une certaine manière, “privé”, privation qui n’est pas une privation, et qu’il n’y a pas de “en tant que tel” pur et simple³¹ ».

Et la prière (comme la poésie d’ailleurs³²) serait déjà une forme de la pensée qui déplacerait la raison, qui disloquerait le *logos*, une forme de pensée où le « je » n’est plus le même, où l’expérience de l’altérité prend forme dans la multiplication. À l’intérieur des limites de l’humanité, si je peux seulement faire l’expérience d’une autre forme de pensée que la raison, si je peux ouvrir la raison à une autre forme de pensée, combien de possibilités existe-t-il à l’échelle des vivants ?

Un des éléments sur lequel j’aurais aimé insister, une des prises sur cette problématique, c’est le moment où Heidegger, analysant la question du mensonge et du *logos* apophantique, fait allusion au fait que (c’est quelque chose sur quoi j’ai moi-même beaucoup insisté régulièrement parce que cela me paraît un enjeu stratégique très important) Aristote lui-même prend en compte, dans le *logos*, un moment non apophantique, un moment qui n’est pas déclaratif, énonciatif et prend alors l’exemple de la prière. [...] Ici il distingue entre un *logos apophantikos*, la parole « monstrative » – et quand je dis « Je », c’est une parole monstrative, « Je », c’est-à-dire « moi qui vous parle », je me montre – et un marquage (et je ne dirais pas *logos* ici) non apophantique qui est par exemple la prière qui ne montre rien, qui « ne dit rien », d’une certaine manière. Et la possibilité ici d’un *logos* non apophantique ouvrirait, à mon avis, une brèche dans tout ce dispositif³³.

Si j’ai choisi de construire cet essai à partir de trois insectes qui figurent dans le « bestiaire » de Jacques Derrida, c’était surtout afin de marquer profondément les différences abyssales et les coupures-non-coupures qui existent entre toutes les espèces animales et les êtres humains. De toutes parts, les insectes échappent, s’échappent. Bien

³¹ *Ibid.*, p. 219.

³² « Car la pensée de l’animal, s’il y en a, revient à la poésie, voilà une thèse, et c’est ce dont la philosophie, par essence, a dû se priver. C’est la différence entre un savoir philosophique et une pensée poétique. » (*Ibid.* p. 23.)

³³ *Ibid.*, p. 214.

que leur présence soit sous-entendue sur l'arche de Noé, les insectes se sauveront tout seuls si un jour l'humanité devient une espèce en voie d'extinction. Car ils résisteront aux catastrophes naturelles, aux changements climatiques, comme ils résistent aujourd'hui aux insecticides. Ils en ont vu d'autres. Or le seul bourdonnement d'un moustique qui tourne autour, qui entre et qui sort d'une oreille, la seule présence d'une mouche qui se pose sur le bord d'une assiette remplie, le seul passage d'une fourmi qui traverse une zone piétonnière, tous les insectes en particulier et en général, toutes ces apparitions quotidiennes ou non forceront toujours les êtres humains à questionner de nouveau ce qu'ils appellent la vie et les vivant(e)s, à ouvrir l'opposition qui classe habituellement les insectes en deux catégories, soit « utiles », soit « nuisibles ».

Mais si j'avais choisi un lointain cousin, un chimpanzé ou un bonobo par exemple, à quelles difficultés anthropomorphiques me serais-je heurté ? La main tendue vers l'autre désignerait-elle tantôt l'animal tantôt l'homme ? Quelles conséquences aurait-il fallu tirer du fait que les bonobos copulent face à face, en tête-à-tête, et pas seulement en vue de la reproduction ? Comment aurais-je pu écrire à travers ces ressemblances troublantes qui donnent le vertige ?

À l'aide d'une tournure incroyable qui dit à la fois le général et le particulier, Derrida écrit ces mots touchants au sujet des singes qui figurent dans une série de toiles de Camilla Adami.

[...] Je ne suis ni une bête ni personne, je suis quelqu'un mais personne : ni une personne, ni un sujet ni le sujet d'un portrait. Je ne suis pas domesticable, vous ne m'installerez ni dans votre maison, ni dans vos musées, ni même, comme tant de peintres l'ont fait, dans le coin d'un décor ou d'un tableau. La souveraineté pourrait me manquer, comme la parole, mais non. Je me comprends autrement, comprenez-moi. Votre parole ne m'aura pas manqué, je ne l'ai pas mais je vous la donne, et je vous touche, et ceci, croyez-moi, qui vous parle en langues, ce n'est pas une de ces *figures* (l'absent, le mort, le revenant, la chose personnifiée, l'homme ou l'« animal »), le totem qu'un marionnettiste ferait déclamer dans ce que vous, les hommes, les rhéteurs, appelleriez bêtement une prosopopée³⁴.

³⁴ Jacques Derrida, « Tête-à-tête », dans *Camilla Adami*, Milano, Edizioni Gabriele Mazzotta 2001, p. 15.

Bibliographie

ESSAI

Cyrulnik Boris, « Les animaux humanisés », dans *Si les lions pouvaient parler, Essais sur la condition animale*, sous la direction de Boris Cyrulnik, Paris, Gallimard, Quarto, 1998, 1503 p.

Cixous Hélène, « Savoir », dans *Voiles*, avec Jacques Derrida, Paris, Éditions Galilée, « Incises », 1998, 85 p.

Cixous Hélène, « Contes de la différence sexuelle », dans *Lectures de la différence sexuelle*, sous la direction de Mara Negrón, Paris, Des femmes, 1994, 316 p.

De Fontenay Elisabeth, *Le Silence des bêtes. La philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1998, 784 p.

Deleuze Gilles et Claire Parnet, « A comme animal », dans *l'Abécédaire*, Paris, Vidéo Éditions Montparnasse, réalisation P.-A. Boutang, 1996.

Derrida, Jacques, *L'Animal que donc je suis*, Paris, Galilée, 2006, 219 p.

Derrida Jacques, « Fourmis », dans *Lectures de la différence sexuelle*, sous la direction de Mara Negrón, Paris, Des femmes, 1994, 316 p.

Derrida Jacques, « Un ver à soie », dans *Voiles*, avec Hélène Cixous, Paris, Galilée, « Incises », 1998, 85 p.

Derrida Jacques, «Circonfession », dans *Jacques Derrida*, avec Geoffrey Bennington, Paris, Seuil, « Les contemporains », # 11, 1991, 376 p.

Derrida Jacques, « La mythologie blanche », dans *Marges – de la philosophie*, Paris, Minuit, 1972, 396 p.

Derrida Jacques, « *Et cetera... (and so on, und so weiter, and so forth, et ainsi de suite, und so überall, etc.)* », dans *Cahier de L'Herne. Derrida*, dirigé par Marie-Louise Mallet et Ginette Michaud, Paris, Éditions de l'Herne, 2004, 628 p.

Derrida Jacques, « La double séance », dans *La dissémination*, Seuil, Paris, 1972, 406 p.

Derrida Jacques, *Donner la mort*, Paris, Galilée, 1999, 208 p.

Derrida Jacques, *Foi et Savoir*, suivi de *Le Siècle et le Pardon*, Paris, Seuil, 2000, 133 p.

Derrida Jacques, *La Carte postale. De Socrate à Freud et au-delà*, Paris, Flammarion, 1980, 551 p.

Maeterlinck Maurice, « La Vie des Fourmis », dans *La Vie de la nature*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1997, 506 p.

CRÉATION

Beckett Samuel, *Molloy*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1951, 274 p.

Blanchot Maurice, *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, « folio essai », 1959, 340 p.

Deleuze Gilles et Claire Parnet, *Dialogues*, Paris, Flammarion, 1996, 187 p.

De Waal Frans et Frans Lanting, *Bonobos, Le bonheur d'être singe*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1999, pour la traduction française, 213 p.

Kafka Franz, *La Métamorphose et autres récits*, Paris, Gallimard, « folio classique », 1990, 220 p.

Kafka Franz, *Le Terrier*, Paris, Mille et une nuits, département de la Librairie Arthème Fayard, 2002, 88p.

Nuridsany Claude et Marie Pérennou, *Microcosmos : le peuple de l'herbe*, Paris, Seuil, 1998, 186 p.

Pelt Jean-Marie, avec la collaboration de Franck Steffan, *Les langages secrets de la nature*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1996, 247 p.

Pelt Jean-Marie, Marcel Mazoyer, Théodore Monod et Jacques Girardon, *La plus belle histoire des plantes*, Paris, Seuil, 1999, 206 p.

Picq Pascal, Jean-Pierre Digard, Boris Cyrulnik et Karine Lou Matignon, *La plus belle histoire des animaux*, Paris, Seuil, 2000, 256 p.

RÉFÉRENCES

Le Petit Robert, Paris, Dictionnaires Le Robert, 2004, 2949 p.

Dictionnaire historique de la langue française, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1998, 4304 p.

